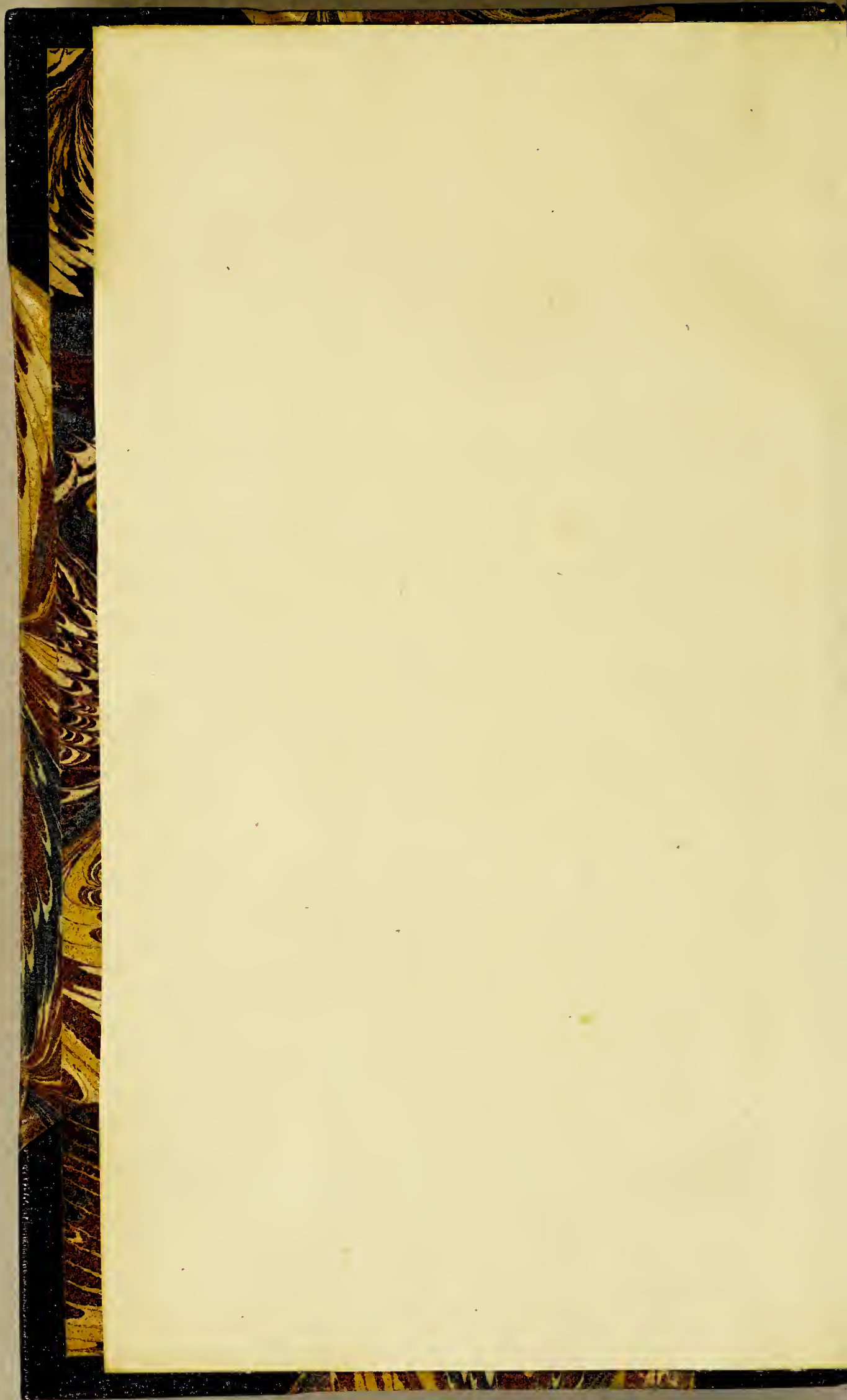


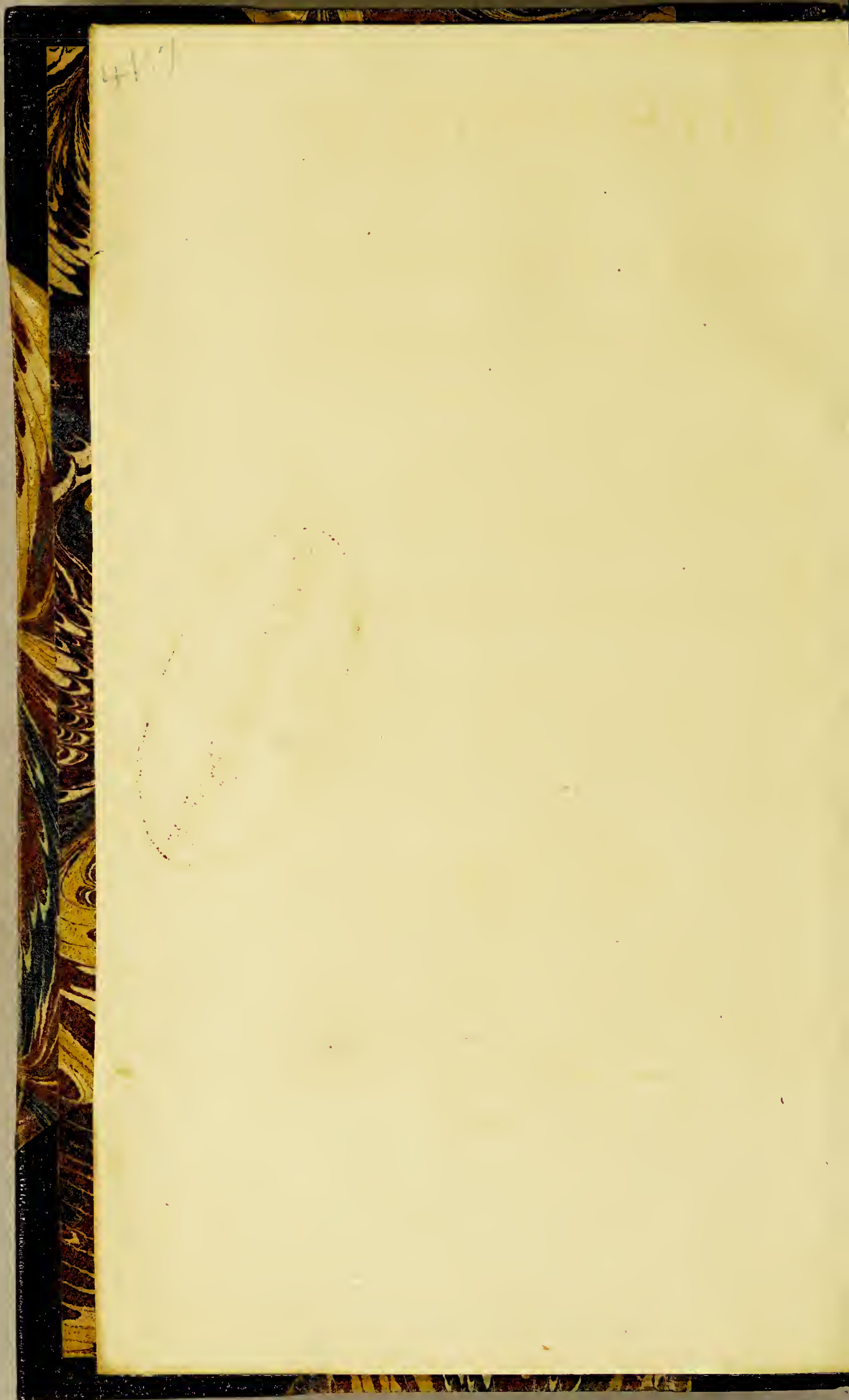




John Carter Brown







HISTOIRE

D E S

AVENTURIERS

FLIBUSTIERS

QUI SE SONT SIGNALÉS DANS LES INDES;

C O N T E N A N T

LE JOURNAL DU VOYAGE

Fait à la Mer du Sud.

Le tout enrichi de Cartes Géographiques & de
Figures en taille-douce.

Par le Sieur RAVENEAU DE LUSSAN.

T O M E T R O I S I E M E.



A T R E V O U X,

P A R L A C O M P A G N I E.



M. DCC. LXXV.

JOHN CARTER BROWN.

31 OCT 21

2571212121

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212

1212121212



JOURNAL DU VOYAGE

FAIT AVEC LES FLIBUSTIERS

*A la Mer du Sud, en 1684, & les années
suivantes.*

I L n'est pas ordinaire qu'un
enfant de Paris aille chercher
fortune bien loin, & se fasse de
dessein formé un homme d'a-
ventures. Cette Ville, qui renferme la
plupart des merveilles du monde, & qui
en est peut-être elle-même la plus grande,
semble lui tenir lieu de toute la terre.
Mais qui est-ce qui est entré dans les se-
crets de la nature, & qui pourroit rendre
raison de certains penchans qu'elle a
donnés aux hommes? Pour moi j'avoue
que je ne connois pas le fond de mes in-
clinations ; & tout ce que j'en puis
dire, c'est que j'ai toujours été passionné

Tome III.

A 2

4 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
pour les voyages. A peine avois-je sept
ans que je commençai par de certains
mouvemens dont je n'étois pas le maître
à m'échapper de la maison paternelle.
Mes courses à la vérité n'étoient pas
bien longues, parce que mon âge & mes
forces ne me le permettoient pas; en ré-
compense elles étoient fréquentes, & je
donnois souvent à mes parens la peine
de me venir chercher aux Fauxbourgs
ou à la Villette; peu à peu, & à mesure
que je croissois, je pris l'effor, & je
m'accoutumai même à perdre Paris de
vue.

A cette humeur ambulante se joignit
bientôt une autre inclination que je
n'oserois appeller martiale; mais qui me
faisoit ardemment souhaiter de voir
quelque Siege ou quelque Bataille. Je
n'entendois le tambour dans les rues
qu'avec des transports dont le souvenir
même me donne encore de l'ardeur &
de la joie. Le hazard voulut enfin que
je rencontraisse un Officier, qui n'étoit
que médiocrement de ma connoissance;
mais dont le goût qui me dominoit me
porta bientôt à faire un ami. Je le re-
gardois comme un homme qui pouvoit
m'être utile dans mes desseins, & ce fut
dans cette vue que je m'attachai à le

ménager. Heureusement on fit alors le Siege de Condé, & il se trouva obligé d'y aller servir à la tête de sa Compagnie. Je lui fis offre d'une épée qui n'avoit encore fait ni bien ni mal à personne ; mais que je souhaitois passionnément d'employer. Ce fut dans ce moment que je reçus des preuves de son amitié telles que je les souhaitois ; il m'emmena avec plaisir, & me garda toute la campagne. Elle finit, & je revins avec lui ni lassé ni rebuté de la guerre, comme la plupart de ceux qui en târent pour la première fois. Ce fut là mon apprentissage.

Ma seconde campagne ne fut pas tout-à-fait si heureuse par le succès, quoiqu'elle fût également de mon goût & selon mon cœur. Je me fis par rencontre Cadet dans le Régiment de la Marine ; mais je tombai entre les mains d'un Capitaine qui avoit une adresse merveilleuse pour tirer de l'argent des enfans de famille. Ainsi de cette campagne que j'espérois faire au Service du Roi, je n'en fis que les frais. Mon pere donna plus qu'il ne falloit & que je ne valois pour me dégager, & me remit en pleine liberté de prendre parti. Ce n'étoit peut-être pas son inclination ; mais

6 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
c'étoit la mienne, & je ne fus pas long-temps à la suivre.

Dieu qui vraisemblablement ne vouloit pas me dégoûter du métier, m'adressa autant bien cette troisieme fois, que je m'étois mal adressé la seconde. Monsieur le Comte d'Avegean, que son mérite distingue assez dans le Corps des Gardes-Françoises, me reçut avec lui, & me fit voir le Siege de St. Guillain, où je ne laissai pas de trouver de nouveaux agréments dans les armes, quelque chaud qu'il y fût. Cette Place coûta la vie à bien des gens, sans m'ôter le desir de hazarder la mienne. Mes parens, qui ne souffroient qu'avec peine mon humeur vagabonde, avoient espéré que les fatigues de la guerre m'en guériraient. Ils y furent trompés, & je ne fus pas plutôt sur le pavé de Paris, que je me laissai d'y être. Je n'avois que voyages en tête; les plus longs & les plus périlleux me sembloient les plus beaux. Ne point sortir de son pays, & ne savoir pas comment le reste de la terre est fait, je trouvois cela bien pour une femme; mais il me sembloit qu'un homme ne devoit pas toujours demeurer dans la même place, & que rien ne lui seyoit mieux que de faire connois-

sance avec tous ses semblables. La chose est longue & difficile par la voie de terre ; je crus que le plus prompt & le plus sûr étoit de prendre celle de la mer. Me voilà donc tout prêt à m'embarquer.

Tout ce que des parents pleins de tendresse pour un enfant libertin, peuvent tenter pour le détourner de sa résolution, les miens le firent. Mais on peut dire des jeunes gens ce que l'on dit ordinairement des femmes, que ce qu'ils veulent, Dieu le veut ; & pour dire la vérité, mon inclination me dominoit. Quand on vit que s'y opposer absolument, ce ne seroit que m'opiniâtrer davantage, on me proposa le voyage de St. Domingue, en me promettant que j'y trouverois des amis & de la protection en cas de besoin. Comme la proposition donnoit juste dans mes desirs & dans mes desseins, & que pourvu que je voyageasse, je ne me souciois point de quel côté, j'obéis de bonne grace.

Le lieu de mon embarquement fut Dieppe, d'où je partis le 5 Mars 1679, plus content que je ne saurois dire. Cet élément que les Voyageurs maudissent si souvent, me parut le plus beau & le plus aimable du monde ; les vents m'en furent, si j'ose le dire, quelque

8 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
gré, car à quelques petites bourrasques
près, ils nous menerent fort heureuse-
ment. Je fus si ravi de me voir en cette
Isle tant désirée, que j'oubliai les fati-
gues; & même les aventures de mon
voyage. Que l'on ne s'étonne donc
point, si l'on n'en trouve rien dans mon
Journal; assez d'autres ont écrit tout
ce qu'il peut y avoir de particulier dans
ce trajet. Pour moi j'arrivai, graces à
Dieu, à St. Domingue; & si quelqu'un
a la curiosité de me suivre dans mes
courses, c'est de-là qu'il faut qu'il parte.

J'y demeurai néanmoins plus de trois
ans par des conjonctures qui ne me
laissèrent pas la liberté d'en sortir; je
me trouvai là comme enchaîné avec un
homme qui étoit François, mais qui ne
méritoit pas de l'être; sa dureté & sa
méchanceté étoient bien plus dignes
d'un Turc. Quelque mal que j'en aie
souffert, je lui pardonne volontiers,
résolu d'oublier jusqu'à son nom, que
je ne veux pas même rapporter ici; j'au-
rai cette charité pour lui, quoiqu'il en
ait manqué en toutes manieres à mon
égard. Lorsque ma patience fut à bout,
lassé de ses cruautés qui ne finissoient
pas, je portai enfin mes plaintes à Mon-
sieur de Franquesnay, Lieutenant de Roi,

qui tenoit la place du Gouverneur mort depuis peu. Sa générosité m'offrit un asyle favorable, il me retira chez lui, & j'y demeurai six mois entiers.

Dans cet intervalle de temps, j'avois emprunté de l'argent, & il étoit d'un honnête homme de le rendre. Peut-être que mes parents eussent bien voulu payer mes dettes; mais ils n'avoient point de mes nouvelles, ni moi des leurs, & les Lettres qu'ils m'écrivoient, passaient par des mains officieuses qui m'en épargnoient le port. Il falloit donc chercher quelque autre moyen de m'acquitter, & je le trouvai en rencontrant de quoi satisfaire mon inclination naturelle à voyager. La pensée me vint de me joindre aux Flibustiers, d'aller en course avec eux, & d'emprunter, si je le pouvois, quelque argent aux Espagnols, pour payer ce que je devois. Ces sortes d'emprunts ont cela de commode, qu'il n'obligent pas comme dans ce Pays-ci, & qu'ils passent pour être de bonne prise. D'ailleurs, comme c'est au delà de la Ligne, on n'y parle guere de restitution. Il faut encore remarquer, qu'alors il y avoit rupture entre les deux Couronnes, & que Monsieur l'Amiral avoit donné commission pour courre sus aux Espagnols.

Il n'étoit donc plus question que de trouver un Capitaine à qui me donner , & l'affaire fut bientôt faite ; car il n'y en avoit pas pour lors beaucoup à choisir. Laurent de Graff me parut à peu près tel qu'il me le falloit ; c'étoit un assez bon homme pour un Corsaire , & quoique nouvellement arrivé , il ne demandoit qu'à partir aussi-bien que moi. Nous fûmes en peu d'heures contents l'un de l'autre , & amis comme gens qui vont courre la même fortune , & mourir apparemment ensemble. C'étoit sur quoi nous pouvions compter avec le plus de vraisemblance & de raison : c'étoit pourtant à quoi nous pensions le moins. Le départ occupoit tout mon esprit ; je me fournis d'armes & de mes petites nécessités aux dépens de Monsieur de Franquesnay , qui me prêta de l'argent d'une manière si officieuse , que je ne l'oublierai jamais. Enfin le jour arriva , & je ne ferai point difficulté de dire qu'il me parut un des plus beaux de ma vie ; ce fut le 22 Novembre 1684. Nous partîmes du petit Goave , au nombre de 120 hommes , montés sur un Bâtiment que le Capitaine Laurent de Graff avoit pris quelque temps auparavant aux Espagnols , au sortir du

fait avec les Flibustiers en 1684. 11

Port de Carthagene en Amérique, comme ils retournoient en Espagne.

Notre dessein étoit d'aller joindre une Flotte de Flibustiers, que nous espérons trouver en garde devant la Havane, qui est une grosse Ville de l'Isle de Cuba du côté du Nord, distante de l'Isle de Saint Domingue de quatorze lieues.

Le 4 Décembre nous mouillâmes l'ancre à l'Isle de la Tortue, pour y faire de l'eau; nous en repartîmes le 6 pour retourner à la côte de St. Domingue, dont cette Isle n'est éloignée que de trois lieues; nous y arrivâmes le 12, & prîmes fond au Cap François, où nous achevâmes de faire nos eaux & notre bois.

Le 17 nous en sortîmes, & un vent de Nord qui nous prit à deux lieues de la rade, nous fit perdre notre Chaloupe, qui étoit trop grande pour l'embarquer sur notre pont; nous relâchâmes vers le soir à l'abri d'un récif, où nous fûmes obligés de retarder deux jours, pour attendre un Canot que nous avions envoyé acheter au Cap d'où nous étions partis, pour réparer la perte de notre Chaloupe.

Le 20 nous appareillâmes pour tâcher de rejoindre le Victorieux, avec

12 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
lequel nous étions sortis du Cap-François.
C'étoit un Navire de Nantes, qui re-
portoit aux isles du Vent le Comman-
deur de St. Laurent, Lieutenant-Général
des Isles Françaises & des Côtes de terre
ferme de l'Amérique, & Monsieur
Begon, Intendant de Justice, Police &
Finances des mêmes Pays, auxquels nous
servions d'escorte, de crainte qu'ils ne
fussent attaqués des Pirogues Espa-
gnoles qui rodoient vers ces hauteurs ;
& c'étoit avec justice qu'on s'intéressoit
pour la conservation de ces Messieurs,
qui étoit extrêmement chere aux Colo-
nies de toutes ces Isles, par le bon ordre
qu'ils y entretenoient, l'exacte police
& la tranquillité dont ils les faisoient
jouir. Mais il nous fut impossible de
découvrir ce Vaisseau, ne sachant la
route qu'il avoit faite.

Le 23 nous fîmes la nôtre, & sur
le soir nous appercûmes un Navire sous
le vent à nous, auquel nous donnâmes
la chasse; il cargua ses voiles pour nous
attendre, & après l'avoir joint, nous
fîmes que c'étoit le Capitaine le Sueur
de Dieppe, qui commandoit une Flûte
nommée l'Amarante. Nous le quittâmes
pour reprendre notre route.

Le 25, jour & fête de Noël, il se fit

fait avec les Flibustiers en 1685. 13

un grand calme. Le 26 nous eûmes vent debout , qui nous obligea de relâcher dans le Port de Plata en la Côte de St. Domingue, & nous y demeurâmes jusqu'au dernier du mois.

Le premier Janvier de l'année suivante 1685, nous doublâmes le Cap-François. Le 2, sur les dix heures du matin, nous doublâmes le Cap-Cabron, & vers le midi celui de Samana, tous situés en la même Côte. Ce jour-là il nous mourut un homme.

Le 4 nous passâmes à la vue de la Mona, & les 5 nous rangeâmes l'isle de Puerto-Ricco & la Savona, & fîmes ensuite le Sud-est quart-Sud jusqu'au 11, que nous découvrîmes les Isles d'Ave, sur lesquelles nous courûmes jusqu'au soir. Le 12 nous les doublâmes vers les 11 heures du matin, continuant toujours notre route au même Rumb de Vent, pour arriver à l'isle de la Roca, où étoit encore un autre rendez-vous de Bâtiment de guerre que nous allions chercher.

Le 13, sur les sept heures du matin, nous découvrîmes la terre ferme de l'Amérique, & le 14 nous eûmes du calme qui dura jusqu'au 15 à midi qu'il fraîchit ; nous fîmes le Nord-nord-est jus-

14 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
qu'au 17, nous découvrîmes vers le
coucher de la Lune deux Navires &
quatre Bateaux au vent à nous, éloignés
seulement de la portée du Canon, & qui
avoient la cape sur nous : ce qui fit que
nous virâmes de bord pour nous parer.

Le 18, à la pointe du jour, un de ces
Bateaux appareillé en Tartane, com-
mandé par un Capitaine nommé Jean
Roze, que nous ne connûmes pas d'a-
bord, nous hâla ; & comme Laurent
de Graff notre Capitaine avoit une Com-
mission de M. le Comte de Toulouse
Grand-Amiral de France, il fit répondre
de Paris, & nous hissâmes Pavillon. Mais
Roze qui ne nous connut pas non plus,
croyant que nous voulions nous faire Na-
vire de Roi pour échapper de ses mains,
nous envoya deux coups de canon pour
nous faire amener : si bien que les pre-
nant pour des Espagnols, nous défonçâ-
mes deux quarts de poudre pour nous brû-
ler & faire sauter notre Vaisseau, plutôt
que de tomber entre les mains de gens
qui ne nous donnent jamais de quartier,
& nous font souffrir toutes les cruautés
imaginables, commençant ordinairement
par le Capitaine qu'ils pendent avec sa
Commission attachée à son cou. Mais
dans ce moment un des deux Navires

fait avec les Flibustiers en 1685. 15
nous haussa, & ayant reconnu le nôtre,
nous fit le signal de reconnoissance ; ce
qui nous rassura d'autant plus que c'étoient
justement les Bâtimens que nous cher-
chions. Nous mîmes donc à la cape,
pour passer la journée à nous visiter les
uns les autres.

L'un de ces deux Navires, nommé la
Mutine, & ci-devant la Paix, appartenoit
au Capitaine Michel Landresson ; l'autre
appellé le Neptune, & ci-devant le St.
Francisco, au Capitaine Laurent de
Graff ; il l'avoit quitté pour venir dans
sa prise à St. Domingue demander au
Gouverneur une nouvelle Commission,
le terme de la sienne étant expiré. Le
premier étoit de cinquante pieces de
canon, & l'autre de quarante-quatre.
Ces deux Vaisseaux avoient été deux
Armadillas Espagnols, qui sortant l'an-
née précédente du Port de Carthagene,
pour prendre les Vaisseaux que com-
mandoient tant ces mêmes Capitaines
Laurent & Michel, que les Capitaines
Jean Quet & le Sage, se trouverent pris
eux-mêmes par ceux qu'ils vouloient
prendre. Et à l'égard des quatre Bateaux,
ils étoient commandés par d'autres Ca-
pitaines nommés Roze, Vigneron, la
Garde, & un Traiteur Anglois de la Ja-

16 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
maïque. Ils nous apprirent qu'ils étoient
en garde en cet endroit, pour attendre
la Patache de la Marguerite, & son
escorte, Vaisseaux Espagnols, qu'ils
croyoient devoir passer par-là, afin de
tâcher de les prendre.

Le 19, nous resolûmes de quitter ce
poste, & nous fîmes servir tous ensem-
ble pour gagner l'isle de Curassol, dont
la plus grande partie appartient à la
Compagnie d'Hollande. Nous passâmes
à la vue de celles de Bonnaire & de Rou-
be. Vers les deux heures après midi du
même jour nous donnâmes la chasse à
un Bateau Flamand qui venoit du Port
de la Guaira en terre ferme, & qui s'en
retournoit à la Ville de Curasol, deux
lieues sous le vent de laquelle nous prî-
mes fond le soir au Port de Sancta Barba.

Le 20, nous dépêchâmes le Bateau
commandé par la Garde, pour aller à la
Ville demander au Gouverneur permis-
sion de traiter des mâts pour le Navire
du Capitaine Laurent, qui avoit été dé-
mâté par un ouragan vers l'Isle de St.
Thomas. Il nous refusa tout à plat, &
fit fermer les portes de sa Ville. Le Ba-
teau étant de retour, & nous ayant fait
rapport du refus de ce Gouverneur, je
lui portai une copie de notre commis-

sion, espérant par-là l'engager de nous accorder ce que nous lui demandions ; mais il persista dans son refus. Durant cet intervalle une partie de nos gens ne laissa pas de descendre à terre, & même d'entrer dans la Ville après avoir laissé leurs épées aux portes.

Le 23, nos Navires leverent l'ancre pour aller mouiller à Sancta-Crux, sept lieues sous le vent de cette Ville. Ils passerent devant le Fort, qu'ils saluerent, & qui leur rendit coup pour coup : mais le Gouverneur nous voyant environ 200 hommes dans la Ville, nous fit dire le 24 à son de tambour, d'en sortir & de retourner incessamment à nos bords, nous promettant de nous donner des Chaloupes pour nous y porter, moyennant deux pieces de huit par tête. Je m'apperçus alors qu'il vouloit nous empêcher d'y retourner par terre ; & en effet, comme il falloit pour cela traverser un Lagon qui est au pied du Fort, il avoit défendu de nous passer. J'allai donc le trouver, pour lui dire que nous n'avions pas besoin de ses Chaloupes, que si nous eussions eu le dessein d'aller par mer joindre nos Vaisseaux, nous avions des Pirogues pour nous y porter, & que nous ne desirions y retourner par terre

18 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
que pour nous promener. Il me répondit
que c'étoient les Habitans eux-mêmes qui
faisoient difficulté de nous laisser voir
leur Isle ; cependant il ne laissa pas de
nous faire passer le Lagon, & de-là nous
fûmes deux jours en chemin pour arriver
le 26 à Sancta-Crux, où nos Navires nous
attendoient.

Nous apprîmes depuis, que le motif
de l'indignation de ce Gouverneur contre
nous, venoit de ce que quelque temps
auparavant les Navires des Capitaines
Laurent & Michel avoient pris devant
la Havane deux Vaisseaux Hollandois
fretés de l'Espagnol, qui portoient
200000 pieces de huit, dont moitié
appartenoit à la Compagnie d'Hollande,
& l'autre moitié aux Espagnols. Ces
derniers, contre lesquels nous étions en
guerre, ayant seuls été pillés, en furent
dédommagés par les Hollandois qui
conduisoient ces deux Vaisseaux, & qui
partagerent avec eux les 100000 pieces
de huit appartenantes à leur Compa-
gnie, auxquelles les Flibustiers n'avoient
pas touché, n'ayant point de guerre
avec elle. Ils persuaderent ensuite aux
Commis de la Compagnie, que le tout
avoit été pris, & nous portâmes ainsi la
peine de la friponnerie que ces Hol-

landois avoient faite à leur propre Nation.

Quoique l'Isle de Curassol soit assez connue en France , je remarquerai en passant, qu'elle est de la même température que celle de St. Domingue, & qu'il y croît les mêmes fruits; que le terrain y est uni presque par-tout, & le pays fort découvert par le peu de bois qu'on y rencontre. La terre en bien des endroits y est presque stérile, & rapporte peu à ses maîtres, qui ne recueillent pour leurs vivres que du mays & du petit mil. Elle est néanmoins arrosée de plusieurs sources & de quelques rivières. La Ville est petite, mais fort jolie, ceinte d'une muraille très-haute & fort mince; son Port est beau & sûr. Le Fort qui le commande, aussi-bien que la Ville, est assez régulièrement fortifié. On y professe librement plusieurs sortes de Religions, dont les principales sont celles des Calvinistes, des Juifs & des Quacres, pour chacune desquelles il y a dans la Ville un Temple particulier. Leur commerce consiste dans le sucre qui croît chez eux, & dans la laine qui provient de la grande quantité de moutons qu'ils nourrissent. Outre les cuirs qu'ils retirent de ces animaux, & d'un grand nombre de

20 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*

bœufs & de vaches qui paissent dans les lieux les plus bas & les plus arrosés de l'Isle où les pâturages sont abondants. Ils sont tous portés d'inclination pour la Nation Espagnole, avec laquelle ils font leur plus grand négoce.

Le 27, nous appareillâmes & nous fîmes route vers le Cap la Vella, qui fait partie de la terre ferme de l'Amérique, où nous avions dessein de nous poster pour attendre la Patache de la Marguerite, dont j'ai parlé ci-devant. Le même jour le Bateau du Capitaine Vignerou se sépara d'avec nous, & partit pour retourner à la côte de St. Domingue, parce qu'il n'avoit pas assez de monde pour faire la guerre, n'ayant que vingt hommes dans son bord.

Le 30, nous mouillâmes à ce Cap, & nous fîmes monter sur son sommet une Vigie ou Sentinelle de quinze hommes, pour nous avertir quand ils appercevroient la Patache; mais le lendemain on jugea plus à propos de se servir du moyen suivant pour en apprendre des nouvelles. Le premier Février nous envoyâmes le Bateau du Capitaine Roze à l'embouchure de la riviere de la Hache en terre ferme, habitée par les Espagnols, & distante du lieu où nous étions de

vingt lieues ou environ, sous prétexte de traiter de marchandises avec eux ; mais en effet à dessein d'en faire quelques-uns prisonniers, pour savoir si la Patache étoit passée ou non, parce qu'elle avoit coutume de prendre une partie de sa charge dans cette Riviere.

En attendant le retour du Bateau, je descendis à terre accompagné de quelques autres, pour considérer & reconnoître les environs du Cap. J'appris qu'il est habité par une nation d'Indiens, cruelle, barbare & sauvage, qui ne lie amitié ni société avec aucun autre peuple, non pas même avec les Espagnols qui les environnent ; ils mangent indifféremment tous ceux qu'ils peuvent attraper, ils ne craignent que les armes blanches ; car pour ce qui est des armes à feu, elles ne les éprouvant pas. Nous nous contentâmes d'en voir quelques-uns en nous retirant, sans nous donner la curiosité d'éprouver leurs dents, en pénétrant plus avant dans une terre où il n'y avoit rien à gagner.

Je ne puis oublier de donner ici un exemple surprenant de ce que je viens de dire, & de ce que ces gens sont capables de faire ; je le tiens des plus anciens Flibustiers de l'Amérique. Le

22 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
Marquis de Maintenon, Gouverneur de
l'Isle Marie Galante, qui commandoit
pour le Roi une Frégate nommée la
Sorciere, ayant fait une prise armée
de quatorze pieces de canon sur laquelle
il s'embarqua, se trouva un jour efflotté
de son Navire de guerre, & fut obligé
pour faire de l'eau de mouiller à Boca-
del-Draco en terre ferme de l'Améri-
que, habitée par une nation d'Indiens,
semblable à celle du Cap la Vella. Il
approcha son Navire le plus près de
terre qu'il put, & passa tous ses canons
d'un bord, à la faveur desquels il en-
voya sa Chaloupe à terre avec vingt-
deux hommes armés, pour remplir ses
futailles. Ces Sauvages, qui étoient ca-
chés sur le bord de la Mer, ne donne-
rent pas le temps à la Chaloupe de ter-
rir; mais se jettant à l'eau avec préci-
pitation, ils fondirent dessus, & mal-
gré le feu perpétuel du canon du Na-
vire, ils l'enleverent avec les vingt-
deux hommes, à plus de cinquante pas
avant en terre, où après les avoir tués,
ils en chargerent chacun un sur leur
dos, & les emporterent. Ensuite ils alle-
rent à la nage entre deux eaux couper
les cables du Navire pour le faire venir
à la côte, espérant en faire autant à

fait avec les Flibustiers en 1685. 23

ceux de dedans, qui par bonheur eurent le temps de déferler leurs voiles, & d'appareiller pour s'éloigner de terre.

Le 2 du même mois nous mîmes nos Vaisseaux à la bande pour épalmes, & le 8 le Bateau de Roze étant de retour, nous rapporta qu'après avoir mouillé à l'embouchure de la riviere de la Hache; ils avoient envoyé un petit Canot à terre avec six Anglois de leur équipage; (cette nation étoit alors en paix avec les Espagnols, & on étoit convenu que le lendemain au soleil levant, le bateau tireroit un coup de canon pour avertir les Espagnols de venir traiter à bord) que cependant on avoit mis pendant la nuit trente hommes à terre pour surprendre ceux qui iroient & viendroient; mais que les Espagnols s'étant apperçus du piège qu'on leur tendoit, avoient tiré toute la nuit, pendant laquelle ils avoient toujours été en alarme; que le matin nos gens tirèrent le coup de canon dont on étoit convenu pour le signal, & hisserent pavillon Anglois, mais que ce stratagème n'avoit servi de rien, parce que selon toutes les apparences, les Espagnols n'étoient pas en goût pour les marchandises dont ils s'étoient apperçus qu'on vou-

24 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
loit traiter avec eux. De sorte que notre
dessein étant éventé, nos gens avoient
levé l'ancre & étoient venus nous re-
joindre.

Enfin comme nous crûmes qu'il n'y
avoit plus d'espérance que la Patache dût
passer, nous tînmes conseil à notre bord
pour former un autre dessein; mais
n'ayant pu faire notre accommodement
avec le Capitaine Laurent, (qui étoit
Bourgeois des deux tiers du Navire le
Neptune parce qu'il vouloit faire avec
nous une Chasse-partie qui nous parut
défavorable, nous nous séparâmes
d'avec lui, & ayant débarqué au nombre
de quatre-vingt-sept, nous remontâmes
dans la prise avec laquelle nous étions
sortis de St. Domingue. Il leva l'ancre
le 23, & fit route pour y retourner. Les
Capitaines Michel & Jean Roze la leve-
rent aussi, & prirent celle de Cartha-
gene. Pour nous qui étions irrésolus de
ce que nous devions faire, nous suivîmes
ces derniers.

Le 15 nous trouvâmes une forte
prise d'Est, qui nous fit dépasser une
Riviere de terre ferme, que les Espa-
gnols nomment Riogrande; & où nous
devions faire de l'eau; car elle se trouva
douce dans la mer à trois & quatre
lieues

fait avec les Flibustiers en 1685. 25

lieues de son embouchure , pour peu qu'il pleuve , & pourvu qu'on la puise sur la superficie. Sur les trois heures après midi du même jour, nous vîmes Notre-Dame de la Poupa aussi en terre ferme , & nous mouillâmes le 16 aux Isles St. Bernard. Nous en partîmes le soir avec trois Pirogues seulement, pour aller au vent de Carthagene, & tâcher de nous emparer des vivres qu'on y porte incessamment. En effet notre dessein nous réussit.

Le 18 nous en revînmes avec sept pirogues chargées de Mays que nous y avions prises. Les Espagnols , qui les conduisoient , nous apprirent qu'il y avoit dans le Port de Carthagene deux Galions ; que la Flotte Espagnole étoit à Puerto-Bello ; & qu'il en devoit sortir dans peu deux Bâtiments , l'un de vingt pieces de canon , & l'autre de vingt-quatre. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de les épier , parce qu'ils ne purent pas nous apprendre en quel temps ils sortiroient.

Le 22 à midi nous levâmes l'ancre & sur le soir nous découvrîmes la pointe Picaron en terre ferme , & les Isles de Palmas ; après quoi vers les deux heures de nuit , nous doublâmes

B

26 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*

la pointe de la plus grande de ces Isles. Le 23 au matin, nous nous trouvâmes efflottés des Capitaines Michel & Roze, & le même jour nous résolûmes de tenter la voie de traverser la terre ferme, afin de passer à la Mer du Sud. Pour y parvenir nous fîmes route pour la baie de l'Isle d'Or, habitée par les Indiens des Sambes, qui étoient nos amis, afin de savoir d'eux quel succès avoient eu d'autres Flibustiers, qu'on nous avoit dit y avoir passé quelque mois auparavant.

La nuit du 23 au 24, nous mîmes à la Cape, appréhendant d'entrer dans le Golfe d'Arien. Le 24, à la pointe du jour nous approchâmes la terre pour la reconnoître, & nous trouvâmes que c'étoit la pointe du vent de ce Golfe que nous avions doublée.

Entre ce Golfe & le Cap de Matance, il arriva une chose assez remarquable; nous avions dans notre bord un soldat des Galions d'Espagne, que nous avions pris au vent de Carthagene dans l'une des Pirogues où étoit le mays; cet homme au désespoir de se voir prisonnier, quoiqu'on le traitât doucement & humainement, prit la résolution, comme il parut par la suite, de

se jeter à la mer, & monta cinq à six fois sur le bord sans pouvoir exécuter son dessein, apparemment par une secrète résistance qu'il trouvoit en lui-même. Mais enfin après plusieurs tentatives il s'y jetta; il s'étoit défait d'un Scapulaire qu'il portoit sur lui, & l'avoit posé sur l'affut d'un canon; contre l'ordinaire des corps pesants qui enfoncent tout d'un coup dans l'eau, il fut porté long-temps sur le dos à côté du Vaisseau, quoiqu'il fît à nos yeux tous ses efforts pour se noyer; la compassion nous ayant engagés de lui jeter des manœuvres pour le sauver, non-seulement il ne voulut pas s'en servir; mais même il se tourna sur le visage & coula enfin à fond.

Le 25, à onze heures du matin, nous mouillâmes à l'isle d'Or, & en donnant fond nous tirâmes un coup de canon, afin d'avertir les Indiens de notre arrivée. En même temps nous allâmes à terre pour reconnoître un pavillon que nous y avions découvert de loin, & nous y trouvâmes trois hommes des équipages des deux Capitaines nommés Grognet & Lescuyer, qui nous apprirent qu'ils étoient demeurés là, parce qu'ils n'avoient pu suivre les

28 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
autres Flibustiers, qui étoient en chemin
pour gagner la mer du Sud, sous la con-
duite de ces deux Capitaines ; & que dès
qu'ils nous avoient apperçus, ils avoient
arboré ce pavillon, pour nous faire sig-
nal de venir à eux.

Le 26 il vint des Indiens à notre
bord nous apporter des lettres qui s'a-
dressoient aux premiers Flibustiers qui
viendroient mouiller dans cette rade,
pour leur donner avis qu'ils étoient
passés au nombre de cent soixante &
dix hommes dans cette mer, & peu
de temps avant eux environ cent-quinze
Anglois. Ils donnoient encore quel-
ques avertissemens sur la conduite que
devoient tenir à l'égard des Indiens, ceux
qui passeroient par leurs terres ; mais
sur-tout qu'il falloit avoir une grande
complaisance pour eux. Ces avis nous
confirmèrent entièrement dans le projet
que nous avions fait d'entreprendre ce
voyage ; & quoique nous ne fussions que
quatre-vingt-sept hommes, nous nous
préparâmes pour partir. Pendant ce
temps-là d'autres Indiens vinrent aussi
à notre bord, & nous informèrent que
les Capitaines Grognet & Lescuyer
étoient encore dans leurs terres, & qu'ils
n'étoient pas descendus à la mer du Sud,

fait avec les Flibustiers en 1685. 29

ce qui nous obligea de leur écrire par un de ces Indiens , pour leur mander que nous allions les joindre.

Le 27 , à midi , nous vîmes entrer dans ce même Port les Capitaines Michel & Roze , nous allâmes à leur bord pour apprendre d'eux ce qui les avoit obligés de venir mouiller en cette rade. Ils nous dirent qu'ils venoient de chasser un Navire Espagnol nommé le *Hardi* , qui sortoit de *St. Jago* en la côte de *Cuba* , & alloit à *Carthagene* ; & que ne l'ayant pu joindre , ils étoient entrés en ce port , comme le plus proche pour y faire de l'eau. Nous leur communiquâmes les lettres dont je viens de parler : ce qui fit naître à plusieurs d'entr'eux l'envie d'augmenter notre nombre ; de maniere qu'il se débarqua du Vaisseau de Michel cent dix-huit hommes , & l'équipage entier de Roze , consistant en soixante-quatre , qui brûlerent leur Bateau après en avoir payé le prix à ces Bourgeois. De sorte que le 29 nous quittâmes nos bords , & descendîmes à terre où nous campâmes au nombre de deux cens soixante-quatre hommes. Quant à notre Vaisseau , nous le laissâmes entre les mains du Capitaine Michel , plutôt que de le brûler.

PASSAGE

*AU TRAVERS DE LA TERRE
ferme de l'Amérique, pour aller ga-
gner la Mer du Sud.*

LE Samedi premier jour du mois de Mars de l'année 1685, après avoir recommandé notre voyage à Dieu, nous nous mîmes en chemin sous le commandement des Capitaines Roze, Picard & Desmarais, guidés par deux Capitaines Indiens, & environ quarante hommes de leurs gens, pour soulager les plus chargés d'entre nous. Nous ne pûmes faire pendant cette journée que trois lieues de chemin, & nous campâmes sur le bord d'une rivière, après avoir passé dans un pays qui nous parut d'abord fort affreux, & ensuite très-difficile pour la marche, à cause des montagnes, des précipices & des forêts impénétrables dont il est rempli, & dont la difficulté augmenta encore par une grosse pluie qui tomba toute la journée suivante; outre qu'en grimpant ces montagnes, qui sont d'une prodigieuse

hauteur, nous étions accablés par la pesanteur des munitions, des armes & des ferremens que nous portions. A la descente nous tombâmes dans une plaine dont le pays, quoique sans aucun chemin tracé, nous eût paru assez aisé, s'il n'eût pas fallu traverser quarante-quatre fois en deux lieues de chemin une même rivière, laquelle ne coulant qu'entre des roches fort glissantes, nous causoit une extrême peine, quand nous la passions, étant toujours en danger de tomber.

Le 4 nous couchâmes à un Carbet d'Indiens, qui est un logement spacieux, fait à peu près comme une grange, dans lequel ils ont coutume de s'assembler. Nous y séjournâmes le 5 pour aller à la chasse, que nous trouvâmes très-abondante par la quantité de bêtes fauves & d'oiseaux de toutes sortes, dont ce pays est peuplé. Nous y vîmes entr'autres des animaux appelés par les Indiens *Manipourys*, & que nous appellions *Trefles*, parce qu'en marchant, chacun de leurs pieds imprime sur la terre la figure de ce simple. Cet animal est aussi gros qu'un Bouvillon, d'un poil plus court & plus lissé; il a les jambes courtes & la tête faite comme celle

32 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
d'un âne ; mais le nez est plus pointu,
& il marche au fond de l'eau comme
sur la terre. Nous y vîmes encore des
cochons , qui ont sur le dos une ou-
verture en maniere de nombril ; des
Agoutils & des Ouistitils, qui sont à peu
près comme ce que nous appellons en
France des *Cochons d'Inde*, mais plus gros :
des Singes qui sont presque aussi gros
que des moutons, lesquels habitent les
forêts , & ne descendent que rarement
des arbres sur lesquels ils trouvent tou-
jours leur nourriture. Ils ont la vie si
dure, que quand on veut les avoir, si
on ne leur donne le coup de fusil dans
la tête, ou qu'il ne leur traverse les deux
épaules, ils ne tombent point à terre ;
souvent malgré cela ils ont l'adresse en
tombant de tortiller leur queue, qu'ils
ont fort longue, autour d'une branche
d'arbre où ils demeurent suspendus jus-
qu'à ce qu'ils sechent, étant impossible
de les y aller prendre, parce qu'ils choi-
sissent ordinairement les arbres les plus
élevés pour leur retraite.

Je ne puis me souvenir sans rire de
l'action que je vis faire à un de ces ani-
maux. On lui avoit tiré plusieurs coups
de fusil qui lui emportoient une partie
du ventre, & toutes ses tripes sortoient ;

je le vis se tenir d'une de ses mains à une branche d'arbre, tandis que de l'autre il ramassoit ses intestins qu'il se refouroit dans son corps. Un autre à qui j'avois donné un coup de fusil chargé de menu plomb au travers du museau, se trouvant aveuglé par le sang qu'il perdoit, eut l'industrie de se débarbouiller avec des feuilles de l'arbre sur lequel il étoit.

Nous trouvâmes encore des Harats, qui sont des oiseaux deux fois aussi gros que des perroquets, & ils leur ressemblent presque en tout, jusqu'au cri; mais ils ont un plumage infiniment plus beau; car leurs ailes & leur queue, qui est fort longue, sont d'une couleur de feu si vive & si brillante, qu'on ne peut fixer la vue sur eux un peu longtemps sans en être ébloui. Nous vîmes aussi des Oecos, qui sont à peu près comme nos poules d'Inde, mais avec cette différence qu'ils ont la tête ornée d'un plumet fait comme une crête de coq, & de tour des yeux jaune. La différence des couleurs distingue leur sexe, le plumage du mâle tirant sur le roux; au lieu que la femelle l'a noir, & on ne les trouve jamais l'un sans l'autre. Les Perdrix y sont plus grosses qu'en

34 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
Europe, d'une chair plus blanche &
moins bonne, & leur chant est différent
de celui des nôtres. Les Faisans y sont
plus petits que ceux de l'Europe, &
d'une chair beaucoup moins agréable
au goût; mais leur chant est presque le
même. Il y a encore une multitude d'au-
tres sortes d'oiseaux, dont il seroit inutile
de grossir ce Journal; parce que les isles
de l'Amérique en sont remplies, & que
les Relations en traitent amplement.
J'ajouterai seulement qu'on y trouve
des Lézards en quantité, & de diffé-
rentes grandeurs. Ils ressemblent à peu
de choses près à ces animaux qu'on
appelle Cayemans, & dont j'aurai occa-
sion de parler dans la suite. Leur chair
est très-bonne à manger, & leurs œufs,
qui sont de la grosseur de ceux du pi-
geon, sont d'un goût excellent & beau-
coup meilleurs que ceux de nos poules.
Cette chasse nous fut d'un grand secours
dans la faim que nous endurions, parce
que c'étoit le premier repas que nous
avions fait depuis notre marche. Mais
je compte cela pour peu de chose au
prix des miseres que nous eûmes à souf-
frir dans une infinité d'autres rencontres.
Enfin après six jours d'une marche
fatigante & pénible au delà de tout ce

fait avec les Flibustiers en 1685. 35

qu'on peut s'imaginer , nous arrivâmes à une riviere que les Indiens & les Espagnols appellent Boca-del-chica, laquelle va se rendre à la mer du Sud.

Le 7, les Indiens de ce lieu nous menerent voir des arbres propres à faire des Canots , pour nous servir à descendre le long de cette riviere jusqu'à la mer du Sud. Nous nous mîmes aussitôt à travailler pour les construire avec les outils & les ferremens que nous avons apportés avec nous , après nous être accommodés avec les Capitaines de ces Indiens pour nous fournir des vivres; c'est-à-dire de Mays, de Patates, de Bananes & de racines de Manioc , jusqu'à l'achèvement de l'ouvrage ; moyennant quoi nous leur donnâmes de la toile, des couteaux, du fil, des aiguilles, des épingles, des ciseaux, des haches, des serpes, des peignes, & quelques autres petites merceries dont ils font beaucoup de cas ; car quoique Sauvages ils ne laissent pas de connoître l'utilité qu'ils en peuvent retirer.

Ce fut en partie avec ces bagatelles que nous vécûmes en bonne intelligence avec eux pendant notre passage sur leurs terres ; mais ce qui rendoit pour nous la conjoncture encore plus

36 *Journal du voyage à la Mer du Sud*,
favorable , c'étoit le ressentiment qu'ils
avoient en ce temps-là des mauvais trai-
temens qu'ils avoient reçus des Espa-
gnols , dont ils étoient si outrés qu'ils
imploroient notre secours pour les ven-
ger. Sans cela il nous eût été très-diffi-
cile , pour ne pas dire impossible , de tra-
verser leur pays malgré eux ; non-seule-
ment à cause de leur grand nombre qui
les eût rendus infailliblement les plus
forts ; mais encore à cause de leurs gran-
des forêts , & de la difficulté du pays ,
qu'on ne peut trouver sans les prendre
eux-mêmes pour Guides. Cependant
nous ne nous trouvions pas si fort en
fûreté avec ces gens-là , que nous ne
fussions continuellement sur nos gar-
des ; parce que nous étions bien infor-
més que ce sont des misérables , toujours
prêts à se livrer à qui leur donne le
plus , & que , quoiqu'ils parussent nos
amis dans ce moment , ils pouvoient
le devenir un moment après des Espa-
gnols dont ils sont proches voisins.
Leur trahison a coûté cher à quelques
Flibustiers qui se sont trop fiés à eux
en passant sur leurs terres. Comme ils
ne savent pas compter , ils les exami-
noient dans un défilé , & mettoient
dans unealebasse un grain de Mays

pour chaque homme qui passoit, ils portoient ensuite la calebasse aux Espagnols, qui sur le nombre des grains prenoient leurs mesures.

Ils n'ont parmi eux aucune trace de Religion, ni aucune connoissance de Dieu; on tient qu'ils ont communication avec le Diable, & il est vrai que quand ils en veulent savoir quelque chose, ils vont passer la nuit dans les forêts pour le consulter, & qu'ils nous ont quelquefois rapporté des prédictions dont l'événement s'est trouvé conforme de point en point aux circonstances qu'ils avoient marquées. Ils menent une vie errante & vagabonde, & ne se fixent en aucun lieu; ils construisent ordinairement leurs Ajoupas ou Baraques le long d'une rivière où ils demeurent, jusqu'à ce qu'ils en aient consommé les nourritures qu'ils y trouvent; quand il n'y en a plus, ils en vont faire autant le long d'une autre rivière, & passent ainsi le cours de leur misérable vie. Ils vont nus, excepté qu'ils cachent une partie de leur nudité d'un morceau d'argent ou d'or qui a la forme d'un éteignoir de chandelle; & si je n'étois pas bien assuré qu'ils n'en ont jamais vu, je croirois que cet ustensile leur a servi de modele.

Quand ils font des festins ou d'autres assemblées, ils se couvrent d'une robe de coton qui est toute d'une piece, & ont coutume de porter pour parade un morceau d'or ou Caracoli en ovale, pendu à leur nez qui est percé. Avec cela ils se croient magnifiquement parés; & quoiqu'ils soient fort poltrons, ils ne font pas un pas sans leurs fleches & leurs lances. A l'égard de leurs femmes, elles se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux pieds d'une toile faite d'herbe ou de coton qu'elles font elles-mêmes, & pour paroître plus belles elles se colorent le visage de roucou, qui est une petite graine qui teint en rouge.

Le 23, comme nous achevions de construire nos Canots, nous reçûmes des nouvelles par un Indien qui venoit de conduire à la mer du Sud les cent quinze Anglois dont j'ai déjà parlé; il nous dit qu'en arrivant ils avoient pris sous le commandement d'un nommé Touflé qui les conduisoit, deux Bâtimens chargés de vivres, qui arrivoient de Lima, & il nous amena un homme de l'équipage du Capitaine Grogner, qui s'étoit égaré dans les bois en chassant, pendant que ses camarades fai-

fait avec les Flibustiers en 1685. 39

soient leurs Canots à la riviere où nous fabriquions les nôtres.

Le 28 nous eûmes encore d'autres nouvelles par un Capitaine Indien qui avoit conduit les Capitaines Grogner & Lescuyer à la mer du Sud. Ils nous mandoient par une lettre, qu'ils nous attendoient aux Isles des Rois, & nous exhortoient de ne point perdre de temps à venir prendre notre part de la Flotte du Pérou qu'ils gardoient ; mais quelque diligence que nous pûmes faire, nos Canots ne purent être achevés que le dernier de Mars, que nous les trainâmes à la riviere.

Le premier Avril nous partîmes avec quatorze Canots de vingt avirons chacun, guidés par une vingtaine d'Indiens qui se servirent de cette occasion pour profiter du butin qu'ils croyoient que nous allions faire sur les Espagnols, dès que nous serions entrés à la mer du Sud.

Le 4 nous séjournâmes pour attendre ceux de nos gens qui étoient restés derriere, & pour raccommoder nos Canots qui avoient été endommagés par les roches & les hauts-fonds qui regnent tout le long du cours de cette riviere. Nous eûmes des peines incroyables à les

40 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
conduire jusqu'à la grande Eau, parce
que nous trouvions des endroits où ils
demeuroient à sec ; en sorte que nous
étions presque obligés de les porter. Il
nous mourut cette journée un homme
du flux de sang, qui étoit fort commun
parmi nous, tant à cause des jeûnes que
nous faisons, qu'à cause des mauvais
alimens & de notre marche continuelle
dans les eaux.

Le 5 nous repartîmes, & sur le soir
nous trouvâmes la rivière plus profon-
de, mais si remplie & si embarrassée d'ar-
bres que le débordement y avoit appor-
tés, qu'à toute heure nos Canots étoient
en danger de se perdre. Il nous mourut
cette journée deux hommes. Le 6 nous
arrivâmes à la grande Eau, où la rivière
est plus large & plus profonde ; nous
passâmes la journée sur ses bords à sécher
nos sacs, qui étoient tout trempés d'une
grande pluie qui étoit tombée la jour-
née précédente. Ce jour-là même il nous
mourut encore un homme.

Depuis le 6 jusqu'au 11, nous fîmes
tous nos efforts avec nos avirons pour
arriver au plutôt à l'embouchure de cette
rivière, d'où nous avions eu avis par
un Indien, qui étoit venu dans une na-
vette à notre rencontre, que les Flibus-

fait avec les Flibustiers en 1685. 41

tiers François & Anglois avoient envoyé mettre à terre dans la baie de Boca-del-chica, de la farine pour notre rafraîchissement, lorsque nous y serions descendus; car ils jugeoient bien par eux-mêmes qui y avoient passé, de la nécessité de vivres où nous pourrions être, & en effet nous en avions si peu, que nous étions réduits à une poignée de Mays crud par jour pour chacun.

Le même jour 11, nous reçûmes des nouvelles bien différentes par d'autres Indiens, qui avertirent nos Guides que mille Espagnols informés de notre descente, montoient le long de la rivière par terre dans le dessein de nous dresser une embuscade. Sur cela nous résolûmes de ne partir que la nuit & sans bruit, afin de les éviter; ce qui nous réussit; mais nous tombâmes dans un autre embarras. Comme nous ne connoissons pas le pays, & que nous ignorions aussi bien que nos Guides, jusqu'à quelle hauteur montoit le flux & le reflux de la mer dans cette rivière, il nous surprit comme il s'en retournoit, & entraîna fort loin nos Canots & nous, en sorte qu'il y en eut un qui tourna à la rencontre d'un gros arbre qui étoit tombé dans la rivière, & sur lequel la rapidité

42 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
du courant l'avoit jetté. Mais heureu-
sement personne ne se noya, on en
fut quitte pour des armes & quelques
munitions qui furent perdues; ce qui
ne laissa pas de nous donner du cha-
grin, car c'étoit toujours une partie de
nos gens désarmés dans un pays où
nous pressentions que nous en aurions
grand besoin. Mais pour nous délivrer
de cette inquiétude, Dieu disposa de
quelques-uns d'entre nous; qui laisserent
leurs armes à ceux qui avoient perdu
les leurs.

Après que nous fûmes sortis de ces
dangers, nos Guides nous avertirent de
nager doucement, de crainte de nous
faire entendre des Indiens Espagnols
qui sont nos ennemis, & qui nous atten-
doient pour nous attaquer, quelques
lieues en deçà de l'embouchure de la ri-
viere, en un lieu nommé Lestocada.
Nous suivîmes leur conseil, & lorsque
nous fûmes vis-à-vis de ce lieu où la ri-
viere est fort large, ils disposerent nos
Canots de telle sorte, qu'à la faveur de
la nuit il en paroissoit beaucoup moins
qu'il n'y en avoit. Les Indiens Espagnols
ayant entrevu quelque chose, deman-
derent ce que c'étoit; à quoi nos Guides
répondirent que ce qu'ils appercevoient

fait avec les Flibustiers en 1685. 43

n'étoit que des petites Navettes à eux, dans lesquelles il y avoit des Indiens qui alloient faire du sel à la mer du Sud; & moyennant cette défaite ils nous épargnerent la peine de nous battre avec des canailles.

Le 12 au matin, comme la marée montoit, & qu'elle étoit contraire, nous mouillâmes. Sur les dix heures nous appareillâmes, & vers le midi l'air s'obscurcit tellement, qu'on avoit peine à distinguer un homme d'un bout du Canot à l'autre; ce qui fut suivi d'une si grande abondance de pluie, que nous étions à tous momens dans l'appréhension de couler bas, quoiqu'il y eût toujours deux hommes dans chaque Canot occupés à vider l'eau; & pendant ce temps-là il nous mourut un homme.

Le même jour nous arrivâmes à minuit à l'embouchure de la riviere, & nous entrâmes dans la mer du Sud; nous fûmes droit à la baie de Boca-del-chica, pour y prendre les vivres qu'on nous y avoit laissés; mais nous avions déjà rencontré un Canot du Capitaine Grognet, qui nous attendoit avec deux Barques. Les Anglois nous les avoient envoyées exprès, tant pour touer nos Canots jusqu'au lieu où étoit la Flotte des Flibustiers, que pour

44 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
nous apporter encore de nouveaux vivres.

Le 13, au matin, nous portâmes nos malades à bord de deux Barques pour être plus à leur aise, & ensuite nous levâmes l'ancre pour aller tous ensemble à une Isle qui est à quatre lieues de l'embouchure de la rivière, où nous nous rafraîchîmes pendant deux jours des vivres frais que les Anglois venoient de nous apporter; ce qui nous fut d'un grand soulagement.

Le 16, nous en partîmes pour aller trouver une Flotte François & Angloise, dont le rendez-vous étoit à croiser, ou devant Panama, ou aux Isles des Rois, qui ne sont pas loin de cette rivière.

Le 18, nous arrivâmes à ces Isles, qui sont trente lieues à l'Est de Panama, & nous trouvâmes que la plus grande ressemble plutôt à la terre ferme, qu'à une Isle, tant elle est spacieuse & montagneuse. Elle est habitée par des Negres Marrons ou fugitifs de l'Espagnol, lesquels s'y réfugient quand ils se sauvent de chez leurs Maîtres de Panama & des environs. Ce jour-là il nous mourut un homme.

Nous fîmes notre entrée en cette mer

fait avec les Flibustiers en 1685. 45

dans une saison très-incommode ; car vers cette hauteur il y a des années où il pleut tous les jours pendant fix mois de suite, & nous tombâmes malheureusement justement dans cette circonstance.

Il semble que c'eût été ici l'endroit, où avant que de passer au récit de nos aventures, il eût fallu donner une description ample & exacte de la mer du Sud, & de cette quatrième partie du monde qui est baignée. Mais comme mon dessein n'est que d'écrire ce que nous y avons fait, & que d'ailleurs ce pays est assez exactement détaillé sur les Cartes Géographiques, le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoie, s'il veut s'en éclaircir.

Les Espagnols sont les seuls étrangers qui possèdent ces pays depuis l'injuste usurpation qu'ils en ont faite sur les originaires, dont ils se rendirent maîtres par les tyrannies & les cruautés que tout le monde fait. Ils ont de bonnes Villes sur le bord de cette mer, qui s'étendent depuis la hauteur des Isles Dom Fernandès, qui sont à l'entrée du débouquement de Magellan, ou pour mieux dire, depuis le Chili jusque vers le milieu d'un détroit qui est entre la terre ferme

46 *Journal du Voyage de la Mer du Sud*,
& les Isles de Californie, que les Espagnols nomment Mar Bermejo, par où l'on croit qu'il pourroit y avoir communication entre les mers du Nord & du Sud, sans être obligés d'aller chercher le détroit d'Arien. Les principales de ces Villes, à commencer par le Sud, sont Arrica, Sagna, Nasca, Pisca, Pachacama, ou Cidade de Los Reies, le port de Callao qui est son embarcadere, c'est-à-dire, le lieu où mouillent les Navires du Roi d'Espagne qui composent la Flotte du Perou; Truxillo, Païta, Queaquille, la Barbacoa, qui est une mine ouverte d'où les Espagnols tirent beaucoup d'or; Panama, le Realeguo, Tecoantepeque, Acapulco, & plusieurs autres qui sont tant au bord de la mer que dans les terres.

Il y a dix ans que les Espagnols qui habitent tout ce Continent, ne savoient ce que c'étoit que la guerre; ils vivoient dans une grande & profonde tranquillité, & les armes à feu n'étoient pas même en usage chez eux. Mais depuis que nous avons trouvé le moyen de les aller voir, ils en ont fait venir de chez les Anglois de la Jamaïque, & cependant quoiqu'ils en aient à présent un grand nombre, ils n'en sont pas beaucoup plus

fait avec les Flibustiers en 1685. 47

aguerris , comme on verra par la suite de ce discours. Ils ont néanmoins pour ennemis certains Indiens blancs qui habitent une partie du Chili; ce sont des gens d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse. Ils leur font toujours la guerre, & quand ils en prennent quelques-uns, ils leur levent l'estomac, comme on leve le plastron d'une tortue, & ils leur arrachent le cœur.

Le 22 , qui étoit le jour de Pâque , la Flotte de ceux qui nous avoient précédés en cette mer , arriva aux Isles des Rois où nous étions. Elle étoit composée de huit voiles carrées , qui avec les deux Barques qui étoient venues nous attendre à notre arrivée , faisoient en tout la quantité de dix Vaisseaux , dont je vais faire la description.

Le premier qui servoit d'Amiral , étoit une Frégate de trente-six pieces de canon , commandée par un Capitaine nommé David.

Le second servant de Vice-Amiral , étoit une petite Frégate de seize pieces de canon , commandée par un autre Capitaine , nommé Suams.

Le troisieme & quatrieme étoient deux Bâtimens commandés par Touflé.

Le cinquieme étoit un Navire qui auroit

48 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
pu porter trente pieces de canon ;
mais qui n'en avoit point, il étoit com-
mandé par le Capitaine Grognet.

Le sixieme étoit un petit Bâtiment
commandé par Brandy.

Le septieme étoit un Brûlot commandé
par Samely.

Le huitieme étoit une Barque longue,
commandée par un Quartier-Maître,
avec un détachement de la Flotte.

Enfin les neuvieme & dixieme étoient
les deux Barques qui étoient venues au
devant de nous, dont l'une étoit com-
mandée par Pitre-Henry, & l'autre par
un Quartier-Maître.

De tous ces Commandants il n'y
avoit que le Capitaine Grognet qui fût
François ; tous les autres étoient de la
Nation Angloise, excepté David qui
étoit Flamand. Quant aux équipages,
ils se trouverent monter à environ onze
cens hommes, lorsqu'ils nous eurent
partagés dans leurs bords.

Reste maintenant à dire de quelle
forte tous ces Bâtimens étoient tombés
entre leurs mains, par quelles voies, &
en quels temps ils étoient arrivés en
cette mer ; & voici ce que j'en ai appris
de tous ceux de cette Flotte.

Les Maîtres de notre Amiral étoient
des

des Anglois , qui en l'année 1632 , enleverent par surprise de la Côte de Saint Domingue une Barque longue appartenant à un Capitaine François nommé Tristan , tandis qu'il étoit à terre avec partie des François de son équipage , attendant le vent propre à faire voile pour aller tous ensemble en guerre contre les Espagnols , sous la commission de Monsieur de Pouançay , qui étoit Gouverneur de cette Isle en ce temps-là. Ces Anglois se voyant les plus forts , chasserent ce qui restoit de François dans cette Barque , avec laquelle ils passerent à l'Isle de la Tortille , où il va tous les ans quantité de Vaisseaux pour y ramasser du sel. Ils y prirent un Navire Hollandois , dans lequel ils s'embarquerent tous , & allerent ensuite à la Côte de Guinée , où ils firent encore plusieurs prises , de toutes lesquelles ils ne conserverent que ce Bâtiment Hollandois , qui servit depuis d'Amiral , & qu'ils montoient encore quand nous quittâmes la mer du Sud. On croyait que ce Vaisseau étoit de la Ville de Hambourg. Ces Anglois se rendirent Forbans sous la conduite d'un Capitaine de leur Nation , & se pervertirent tellement par un nombre infini d'actions

50 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
odieuses, qu'ils exerçoient non-seule-
ment sur les Etrangers, mais même sur
ceux de leur Nation, quand ils en ren-
controient, que pour éviter la chasse
qu'on leur auroit infailliblement donnée
ils passèrent de la mer du Nord à celle du
Sud, où ils entrèrent par le détroit de
Magellan.

Ils y furent environ huit mois en
compagnie d'une petite Frégate de
vingt-huit pieces de canon, qu'ils y ren-
contrèrent peu de temps après y être
arrivés, & qui avait pour équipage des
François, des Flamands, & des An-
glois. Mais leur bonne intelligence
avec le Forban ne fut pas de longue du-
rée; parce qu'ayant eu quelque démêlé
avec lui, il arriva qu'un matin en se
souhaitant le bon jour à la maniere
Angloise, que tout l'équipage se leve
sur le pont, la petite Frégate qui alloit
incomparablement mieux que le For-
ban, l'approcha, & ayant passé tous
ses canons d'un bord, lui envoya sa
volée, accompagnée d'une décharge
de menues armes, & ensuite retint le
vent. Les gens du Forban y perdirent
leur Capitaine & vingt de leurs hom-
mes, & depuis ce temps-là la Frégate
ne parut plus. Ils élurent en sa place

fait avec les Flibustiers en 1685. 51

un autre Capitaine, qui fut David.

La petite Frégate de 16 pieces de canon étoit arrivée en cette mer quelque temps après la précédente, & par le même détroit de Magellan. Un des Ingénieurs qui étoient dedans, me dit qu'elle appartenoit au Duc d'York, & que sous prétexte de venir traiter avec les Espagnols, elle n'étoit envoyée que pour prendre le plan & la situation des Villes & des Ports de cette mer. Le Capitaine David qui la rencontra, avoit fait venir à son bord le Capitaine Suams qui la commandoit, & le menaça de l'enlever, s'il ne vouloit faire la guerre comme lui, & avec lui; de maniere qu'étant le plus foible, il aima mieux céder au Forban que d'en être pris. Ils firent ensemble quantité de prises qu'ils brûlerent après en avoir enlevé ce qui leur convenoit.

Environ un an après, le Capitaine Touflé arriva avec cent quinze Anglois; mais qui avoient passé par terre. Ceux-ci en arrivant en cette mer, avoient fait aux Isles des Rois, la prise des deux Bâtimens chargés de vivres & de rafraîchissements, dont j'ai parlé, & qui venoient du Perou.

Un mois après, les Capitaines Grog-

52 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
gniet , & Lescuyer arriverent aussi par
terre avec deux cens soixante & dix hom-
mes , qui ayant appris que la Flotte
Angloise étoit devant Panama , allèrent
terrifier la nuit à Travoga , (Isle qui en
est à deux lieues) d'où ils apperçurent
un Navire en feu , & à la pointe du
jour ils virent les Anglois sous voiles.
Ils allèrent à leurs bords , où ils ap-
prirent que David ayant pris le Na-
vire la Sainte Rose chargé de farine &
de vin , qui venoit de Truxello , &
alloit entrer dans Panama , le Président
lui avoit envoyé demander à le rache-
ter , & lui avoit donné rendez-vous
pour cet effet aux Isles de Pericos , qui
sont à une lieue du Port. Mais au lieu
de lui envoyer l'argent dont ils étoient
convenus pour le rachat de ce Vaif-
seau , il lui avoit envoyé un brûlot , qui
se consuma lui-même par le peu de
hardiesse & d'habileté de celui qui le
commandoit ; ce qui fut cause que
David donna ce Vaisseau la Sainte Rose
au Capitaine Grognet , & à l'équipage
de Lescuyer , qui avoit déjà perdu son
Capitaine.

Quant aux cinq autres Bâtimens que
commandoient Brandy , Samely , Pitre-
Henry , & les deux Quartiers-Mâîtres ,

ils avoient été pris aussi en cette mer sur les Espagnols par les deux premières Frégates, qui les avoient conservés pour ceux qui viendroient par terre. Mais de tous ces Vaisseaux il n'y avoit que les deux premiers qui portaient du canon, les huit autres n'en avoient pas une pièce; c'étoient des Navires Marchands, qui ne s'en servoient point sur cette mer du Sud, où depuis long-temps il n'y avoit qu'eux qui navigeassent. Voilà ce qui s'étoit passé avant que nous eussions joint cette Flotte, & voici ce qui se passa depuis notre jonction.

Le vingt-cinquième du même mois d'Avril, nous prîmes l'avis de la Flotte du Pérou, qui étoit pour lors mouillée au Port du Callao. Cet avis portoit à Panama les paquets de Madrid, & les lettres du Vice-Roi de Lima, qui marquoient de combien de Navires de guerre, Brûlots & Marchands, leur Flotte étoit composée, & en quel temps à peu près elle pourroit arriver à Panama. Le vingt-six nous interrogeâmes le Capitaine de l'avis, lequel ne voulut rien avouer au delà de ce que je viens de dire, sinon que, lorsqu'il s'étoit vu prêt d'être abordé, il avoit jetté à la mer les paquets du Roi d'Espagne, & une cas-

fette de Pierreries Le vingt-septieme nous fîmes les mêmes questions au Pilote, qui à l'exemple de son Commandant ne voulut rien découvrir ; parce qu'ils avoient tous deux juré sur l'Evangile, de perdre plutôt la vie que de déclarer quelque chose de leur secret , ou de laisser tomber les paquets de Madrid entre les mains des Flibustiers. Le 28 il nous mourut quatre hommes.

Le soir du même jour nous partîmes avec vingt-deux Canots de guerre armés de cinq cents hommes, pour aller prendre la Seppa , qui est une petite Ville à sept lieues au vent de Panama. Le vingt-neuf sur les dix heures du matin nous apperçûmes deux voiles, qui portoient sur nous. Après les avoir approchées, nous reconnûmes que c'étoient deux Pirogues armées de Grecs , qui sont des gens ramassés de diverses nations , dont les Espagnols qui leur ont imposé ce nom , se servent dans leurs guerres , & qu'ils avoient depuis peu fait passer de la mer du Nord en celle-ci , pour s'en servir contre nous , parce qu'ils les estiment meilleurs soldats qu'eux-mêmes. Nous détachâmes aussitôt deux de nos Canots les meilleurs voiliers, armés de vingt hommes chacun.

fait avec les Flibustiers en 1685. 55

Ces Grecs , qui nous connurent d'abord pour ce que nous étions , c'est-à-dire , pour des Flibustiers , ne se firent pas prier de se sauver sur une de ces Isles , dont la baie de Panama est semée. En y abordant ils perdirent une de leurs Pirogues , qui s'y brisa , & nous abandonnerent l'autre ; ensuite ils gagnèrent une éminence avec leurs armes , & ce qu'ils purent sauver de munitions ; & se battirent contre nous très - vigoureusement sous un pavillon sans quartier. Et comme le lieu , où nous débarquâmes , étoit commandé de cette éminence par leurs armes , & qu'il étoit trop escarpé pour y monter du côté où nous étions , nous fûmes contraints de faire un grand circuit pour les prendre par un autre endroit , où nous trouvâmes le terrain plus avantageux. Enfin après un combat d'une bonne heure , nous les forçâmes à se sauver dans les bois , nous en fîmes deux prisonniers , nous gagnâmes leur pavillon , & nous en trouvâmes vingt-cinq à trente étendus sur la place.

Ces deux prisonniers nous apprirent que ceux qui s'étoient sauvés ne pouvoient être que cent au plus , que nous les aurions facilement si nous voulions ,

56 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
y en ayant quantité de blessés. Ils nous apprirent aussi , qu'on étoit informé à Panama du renfort qui étoit venu de la mer du Nord joindre la Flotte des Flibustiers ; que sur cela le Président de Panama avoit envoyé un avis à Lima , pour engager le Vice-Roi à retenir les Vaisseaux Marchands dans les Ports jusqu'à nouvel ordre , & d'envoyer au plutôt la Flotte de guerre pour combattre la nôtre , & nous chasser de cette mer. On se défit de ces deux prisonniers pour avoir mis pavillon sans quartier , étant trois fois plus de monde que nous.

Après cette action nous rejoignîmes nos Canots , & nous continuâmes notre dessein sur la Seppa ; mais comme avant que d'y arriver , il faut monter près de deux lieues dans une très-belle & très-large rivière , qui porte le même nom , & qui est toujours bordée de vigies , nous ne pûmes manquer d'être bientôt découverts , & de trouver toute la Ville en alarme & en défense ; cependant nous donnâmes dedans tête baissée , & nous la prîmes sans perdre plus d'un homme ; mais n'y ayant trouvé que très-peu de chose , parce qu'ils avoient tout sauvé , nous retournâmes à nos Canots.

Comme je ferai obligé de parler plusieurs fois de vigier & de vigies, il est à propos que je fasse entendre que vigier est proprement faire sentinelle sur mer ou sur terre, & que ceux qui la font sont nommés vigies. Les Espagnols en entretiennent un grand nombre; car toutes les Villes, Bourgs, Villages, & même les maisons seules ont des gens gagés qu'ils envoient sur les lieux les plus éminens des environs & sur le bord des rivières, où ils tiennent leurs chevaux jour & nuit tout prêts; de manière que quand ils découvrent l'ennemi, ils courent en avertir les Espagnols, lesquels se préparent non pas à se battre, mais à sauver leur butin.

Le premier Mai nous allâmes rejoindre nos Bâtimens, qui nous attendoient à une Isle très-jolie, que l'on appelle Sipilla, distante d'une lieue de l'embouchure de la rivière de la Seppa. Cette Isle est accompagnée d'une quantité d'autres, qui remplissent tellement le Canal qui fait l'accul ou baie de Panama, qu'elles forment comme une longue barre qui partage le Canal en deux autres Canaux, l'un à l'Est & l'autre à l'Ouest. Les douceurs que nous trouvâ-

58 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
mes en ces lieux, méritent bien que je
m'en souviene, & que j'en fasse ici une
petite description.

Toutes ces Isles sont si agréables &
si belles, qu'on les nomme communément
les jardins de Panama. En effet, les par-
ticuliers de cette Ville à qui elles appar-
tiennent, y ont chacun leurs maisons de
plaisance avec des vergers délicieux, ar-
rosés de quantité de sources d'eau vive,
ornés & embellis d'une confusion prodi-
gieuse de fleurs & de berceaux de jasmin
à perte de vue, & remplis d'un nombre
presque infini de toute sorte de fruits du
pays, parmi lesquels j'en remarquai par-
ticulièrement quatre especes différentes,
qui sont la Sapota, la Sapotilla, l'Avo-
cata & Las-Cayemites.

La Sapota est un fruit fait à peu près
comme nos poires. Il est de différente
grosseur, la peau en est grise, & ren-
ferme dans son centre deux noyaux en
ovale, polis & lissés, qui sont dans les
plus plantureux de ces fruits un peu
plus gros chacun qu'une de nos noix
ordinaires. Quand ce fruit est mûr, il
est fort mou, & la peau en étant ôtée,
on découvre une chair d'un très-beau
rouge, fort sucrée, & d'un goût ra-
vissant.

La Sapotilla a la même forme que la précédente ; mais elle ne passe guere la grosseur d'une poire de Rouffelet ; elle est sous la peau de couleur blanche , & d'une bonté admirable.

L'Avocata a la figure de nos coins, excepté que la peau en est plus verte : il faut que ce fruit soit parfaitement mûr, & tout-à-fait mou, pour être bon ; c'est alors qu'on le trouve sous la peau d'une blancheur de neige, les Espagnols le mangent avec une cuillier comme de la crème, & en effet il en a le goût.

Le dernier de ces fruits est semblable aux grosses prunes de damas violet, & est extrêmement savoureux.

Outre ceux-ci, & un grand nombre d'autres dont ce pays est particulièrement favorisé, il en porte encore une grande quantité qui sont communs à toute l'Amérique, comme les prunes de Monbain, les prunes de Sirvellas, les abricots du pays, les grenades, les goyaves, les papayes, les momins, les junipas, les pommes d'Acajou, les cocos, les combaris, les cachimens, les cacaos, les bananes, les ananas, les figues du pays & de Provence, les melons d'eau, les melons d'Espagne & de France, & toutes sortes d'oranges, ci-

60 *Journal du Voyage à la Mer du Sud* ;
trons & limons , dont je ne fais point la
description , non plus que des arbres qui
les portent. Ceux qui voudront satis-
faire leur curiosité sur ce sujet , peuvent
lire l'Histoire des Antilles que Mr. de
Rochefort a écrite en 1668. Il en avoit
une parfaite connoissance ; & il en parle
fort sçavamment. Tous ces riches pré-
sens de fruits & d'eau claire , que la
nature nous offroit dans ces Isles , nous
étoient d'un merveilleux secours , après
les fatigues que nous venions d'essuyer
en traversant la terre ferme , sans com-
pter une abondante moisson de mays &
de riz , dont nous trouvâmes la terre
de ces Isles couverte , & que les Espa-
gnols n'avoient pas , je crois , eu inten-
tion de semer pour nous. Mais ces mê-
mes Isles où nous avions rencontré tant
de douceurs , nous causerent aussi dans
la suite le chagrin que je dirai un peu
plus bas.

Le 8 Mai au matin nous mîmes à la
voile , & nous passâmes devant l'ancienne
& la nouvelle Ville de Panama. L'an-
cienne est celle qui fut prise par le Gé-
néral Morgan Anglois en 1670 : les Egli-
ses , & les maisons nous en parurent très-
belles , autant que nous en pûmes ju-
ger d'une lieue loin. Il n'y a que la

fait avec les Flibustiers en 1685. 61

nouvelle qui soit fortifiée, étant entourée d'une belle enceinte de murailles, & de plusieurs autres fortifications ; mais cela n'est observé que du côté de la mer. Cette Ville a une grande incommodité comme elle est située dans le fond d'une baie, & que la mer se retire fort loin en ce pays, les grands Vaisseaux y demeureroient à sec, s'ils vouloient y mouiller plus près que d'une lieue ; nous en approchâmes le plus que nous pûmes avec nos pavillons & flammes dehors ; & de-là nous allâmes prendre fond à Tavoga, qui nous paroissoit une petite Isle enchantée, tant ses maisons & ses jardins étoient agréables & enjolivés.

Le 9 nous épalmâmes tous nos Navires, & ce jour-là il nous mourut un homme. Le 10, nous envoyâmes croiser notre Barque longue, pour être avertis lorsqu'elle appercevrait la Flotte Espagnole. Le 13, nous fîmes choix des Bâtimens qui devoient l'attaquer. Les Capitaines David & Grognet, devoient aborder l'Amiral Espagnol ; les Capitaines Suams & Touflé, le Vice-Amiral ; le Capitaine Pitre-Henry & une des prises à Touflé, la Patache ; notre Brûlot devoit se tenir sous la hanche

62 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
de notre Amiral; nos autres Bâtimens de-
voient attaquer le reste de la Flotte selon
leurs forces, & nos Pirogues armées de-
voient défendre l'abordage des Brulots
ennemis.

Cette journée on tira grande quantité
des coups de canon à Panama, dont
nous ne pûmes deviner la cause. Le 14,
nous mîmes à terre sur cette Isle de Ta-
voga, quarante prisonniers qui nous
embarrassoient dans nos Navires, & en-
suite nous levâmes l'ancre pour aller
vigier la Flotte au Cap Pin. Mais cette
garde étoit fort à contre-temps, puis-
que la Flotte qui avoit voulu nous dis-
penser de cette peine & de celle de l'atta-
quer, s'étoit déjà rendue à Panama, sans
que nous l'eussions apperçue, étant en-
trée par l'un des deux Canaux dont j'ai
parlé, sous le couvert de ces Isles déli-
cieuses, qui la déroberent à nos yeux,
tandis que nous croisions par l'autre
Canal, où nous estimions qu'elle dût
passer.

Comme nous ne savions encore rien
de cette aventure, & que notre Barque
longue qui nous vint rejoindre, nous
dit qu'elle n'avoit rien découvert, nous
allâmes mouiller aux Isles des Rois, où
l'on fit prêter le serment accoutumé à toute

fait avec les Flibustiers en 1685. 63

la Flotte de ne point se faire tort les uns aux autres de la valeur d'une piece de huit, au cas que Dieu nous rendît victorieux de celle des Espagnols. Le 17 il nous mourut un homme.

Le 10 nous levâmes l'ancre, & nous allâmes mouiller entre la grande terre & les Isles, dans le Canal de l'Est, où nous croyions que la Flotte attendue devoit passer. Le 28, il nous mourut encore un homme. Le 29, nous appareillâmes & fîmes route pour le Cap Pin. Le 31, nous chassâmes deux voiles que nous perdîmes la nuit, & qui nous ramenerent en les poursuivant, aux petites Isles de Panama, où nous prîmes fond le premier Juin, & le même jour nous prîmes deux Grecs sur l'isle, où nous les avions battus en allant prendre la Seppa. Le 4, nous envoyâmes deux Canots à l'Isle de Sapilla, pour tâcher à faire quelques prisonniers qui nous apprissent des nouvelles. Ils y prirent une Barque chargée de planches que les Espagnols alloient porter à Panama, pour y faire deux Pirogues à la place de celles que nous leur avions prises. Ceux qui les conduisoient nous apprirent que leur Flotte étoit entrée le 12 Mai à Panama; que le 13, ils avoient tiré quantité de coups de canon.

64 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
en signe de réjouissance , & que si-tôt
qu'ils se feroient rafraîchis , épalmés &
pris du monde , elle devoit sortir pour
nous venir combattre , & en effet ils n'y
manquerent pas.

Le 7 vers le midi le Capitaine Grognet , qui étoit mouillé plus au large
de l'isle que nous , nous fit signal qu'il
voyoit la Flotte Espagnole composée de
sept voiles ; ce qu'il nous marqua en
hissant & amenant sept fois son pavillon.
Nous appareillâmes aussi-tôt , & en dou-
blant la pointe de l'isle , où nous étions
mouillés , nous appercûmes sept gros
Navires qui venoient largue sur nous
avec pavillon sans quartier en poupe ,
& Royaliste à leurs mâts. Alors nos
équipages sentirent renaître dans leurs
cœurs l'espérance qu'ils avoient perdue,
quand ils apprirent que la Flotte étoit
entrée dans Panama ; & l'envie qu'ils
avoient de profiter des richesses qu'elle
portoit , les anima tellement , que la
plupart jeterent leurs chapeaux à la
mer , croyant déjà tenir ceux des Espa-
gnols. Nous pavoisâmes nos Navires ,
ensuite nous disputâmes le vent qui
étoit pour lors rangé à l'Ouest. Sur les trois
heures après midi nous le leur gagnâ-
mes à l'exception du Capitaine Grognet ,

fait avec les Flibustiers en 1685. 65

qui pour avoir attendu son Canot qui venoit de terre, & fait deux chapelles, ne put le gagner comme nous. Notre Amiral se voyant au vent du Vice-Amiral Espagnol, qui étoit éloigné de son Amiral, nous fit signal de le suivre pour aller l'aborder, & pour cet effet nous allongeâmes nos civadières ; mais notre Vice-Amiral amena son pavillon, pour marquer qu'il vouloit remettre la partie au lendemain, espérant que Grognet gagneroit aussi le vent pendant la nuit. Vers le Soleil couchant le Vice-Amiral Espagnol, qui étoit sous le vent à nous, nous salua de sept coups de canon sans boulet ; auquel salut notre Amiral répondit de toute sa volée à balle. La nuit étant venue les Espagnols mouillèrent, connoissant mieux que nous les courans qui regnent entre ces Isles, & envoyèrent un petit Navire avec un Fanal, prendre fond deux lieues sous le vent à nous, pour nous amuser & nous faire prendre de fausses mesures ; & en effet nous louvoyâmes bord sur bord toute la nuit, pour être le lendemain matin au vent du Fanal que nous croyions être la Flotte entiere.

Le 8 à la pointe du jour nous reconnû-

66 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
mes notre erreur , & nous fûmes
tout étonnés de nous trouver sous le
vent de la Flotte ennemie, à l'exception
des Vaisseaux des Capitaines Grognet,
Toussé & sa prise, qui étoient au vent :
mais malheureusement c'étoient , com-
me j'ai remarqué, des Navires sans canon.
La Flotte Espagnole étant encore mouil-
lée à une heure de Soleil , nous fîmes
tous nos efforts pour regagner le vent ;
mais leur Vice-Amiral, dont l'ancre
étoit à pic , & qui n'avoit ses voiles
ferlées qu'avec des amarres légères ,
les éventa tout d'un coup , & ayant
le vent arriere, fut à l'instant sur notre
Amiral. Notre Vice-Amiral força de
voiles pour venir à son secours , parce
que la volée de l'Espagnol l'avoit déjà
fort incommodé. Ce renfort obligea le
Vaisseau ennemi à retenir le vent , que
nous efforcâmes encore inutilement toute
la journée de vouloir gagner ; cepen-
dant les Espagnols sous le canon des-
quels nous nous trouvâmes, nous mal-
tratoient beaucoup ; ce qui obligea notre
Amiral & notre Vice-Amiral de s'a-
marrer ensemble , & de se résoudre à
périr plutôt en se battant courageuse-
ment, que de laisser prendre aucun Bâti-
ment de leur Flotte, quoiqu'ils eussent

fait avec les Flibustiers en 1685. 67

pu se sauver tous deux s'ils l'eussent voulu, puisqu'ils alloient incomparablement mieux que les Espagnols.

Sur l'après midi le Capitaine Touflé, qui étoit au vent de la Flotte ennemie, envoya sa Pirogue à bord de notre Amiral pour recevoir ses ordres; celui qui la gouvernoit eut les jambes emportées d'un boulet de canon. Vers les deux heures après midi les Espagnols détachèrent un Navire de vingt-huit pieces de canon, pour empêcher le Capitaine Grognet de nous rejoindre, étant connu par quelques Espagnols, qui avoient été nos prisonniers, pour le plus fort en menues armes qui fût en notre Flotte, & qu'ils redoutoient d'autant plus, qu'ils favoient que l'équipage de son Vaisseau n'étoit composé que de François. Enfin nous voyant à la veille d'être ruinés à coups de canon (car pour l'abordage, l'Espagnol n'en veut point,) nous virâmes de bord à la faveur du vent d'un grain, pour aller aborder le Vice-Amiral Espagnol, qui étoit celui qui alloit le mieux, & qui nous talonnoit de plus près. Mais nous n'eûmes pas si-tôt amarré, que le vent rechangea. Ce qui nous fit grand tort, car nous étions arrivés sur ce Vaisseau ennemi, qui ne s'étant

68 *Journal du Voyage de la Mer du Sud*,
point senti du vent qui nous avoit
fait changer de bord , avoit toujours
porté sur nous ; de maniere que quand
nous eûmes reviré cette seconde fois , il
étoit si proche de nous , qu'il fut con-
traint de carguer le point de sa grand-
voile , de crainte de donner de son mâ-
t de Beaupré dans notre Arcaffe. Cela nous
força de larguer nos Canots , qui étoient
à notre Toue pour mieux aller , &
nous résistâmes en cet état jusques à la
nuit.

Le Navire de Pitre-Henry , dans le-
quel j'étois , ayant reçu plus de cent
vingt coups de canon , fut contraint de
faire vent arriere. Notre Amiral & notre
Vice-Amiral s'en étant apperçus mi-
rent le vent dans leurs Perroquets ,
qui avoit toujours été brassés au vent
pendant le combat , pour nous atten-
dre , parce que nous allions très-mal.
Les ennemis voyant notre manœuvre ,
détacherent & envoyerent après nous
leur plus petit Navire ; mais comme
nous revirâmes sur lui , il nous envoya
dix-huit coups de canon , & rejoignit sa
Flotte.

Durant le combat notre Barque longue
ayant été fort maltraitée , son équipage
fut obligé de l'abandonner , & n'ayant

fait avec les Flibustiers en 1685. 69

pas eu le temps de la couler à fond, il jetta à la mer quelques pieces de canon que notre Amiral y avoit mis, & ensuite se sauva à bord d'un de nos Bâtimens. Les prisonniers Espagnols qu'on avoit laissés dedans, se voyant libres, allerent se rendre au Vice-Amiral Espagnol; mais ce Navire qui prit cette Barque pour notre Brûlot, la coula bas à coups de canon sans vouloir la laisser approcher, ne pensant pas que ce fussent des gens de leur nation.

Le 9 nous ne vîmes ni notre Flotte, ni celle des Espagnols; ce qui nous obligea de faire route pour gagner l'Isle St. Jean de Cueblo, qui est à quatre-vingts lieues à l'Ouest de Panama, & nous y arrivâmes le quatorze favorisés d'une Brise d'Est. Nous allâmes aussi-tôt nous échouer, & il étoit grand temps, ayant toujours eu depuis le combat cinq pieds d'eau dans notre fond de cale. Nous travaillâmes à nous raccommoder pour remonter ensuite devant Panama, afin d'y apprendre ce qu'étoit devenue notre Flotte, dont nous étions fort en peine, lorsque le 26, elle nous en tira, en venant mouiller au lieu où nous étions. Nos gens nous apprirent qu'ils ne s'étoient plus battus depuis que nous les avions

70 *Journal du Voyage de la Mer du Sud,*
quittés. Que le 9 au soir la Flotte
Espagnole avoit mouillé à une portée
de canon de la nôtre, & qu'ayant ap-
pareillé le 10, les uns & les autres,
les Espagnols avoient fait voile pour
rentrer dans le Port de Panama; que
le Capitaine David avoit été fort in-
commodé du canon des Espagnols, sur-
tout de deux coups qui lui emportèrent
la moitié de son gouvernail, mais
qu'il n'avoit eu que six hommes blessés
dans son Navire, & un seul tué; que
le Capitaine Suams n'avoit pas été
moins maltraité; que presque toute son
Arcaffe étoit rasée; qu'il avoit eu quan-
tité de coups de canon à l'eau; que son
Contre-Maître avoit eu la tête emportée
d'un boulet; qu'il n'avoit eu que trois
blessés; qu'enfin les autres petits Bâti-
mens n'avoient perdu personne, & qu'ils
avoient fort peu de blessés. Sur quoi je
puis dire avec vérité & sans exagéra-
tion, que c'est une chose surprenante,
& qui tient du miracle, qu'étant si peu
de monde, & montant d'aussi chétifs
Vaisseaux qu'étoient les nôtres, nous
ayions pu essuyer le feu, résister & com-
battre contre une Flotte aussi considé-
rable, en comparaison de la nôtre,
pourvue d'aussi bons Vaisseaux, & mon-

fait avec les Flibustiers en 1685. 71

tés d'autant d'hommes qu'étoit celle des Espagnols, dont l'Amiral étoit un Navire de soixante & dix canons ; mais qui n'en avoit que cinquante-six de montés, parce qu'il étoit trop vieux. Le Vice-Amiral n'en avoit que quarante, quoiqu'il fût percé pour soixante. C'étoit un fort beau Navire & bon voilier ; mais vieux aussi. La Patache qui étoit de quarante, n'en avoit que vingt-huit. La Conserve en avoit dix-huit, & étoit percée pour quarante comme la Patache ; les trois autres étoient presque aussi gros, & étoient armés en Brûlots : ils leur faisoient porter du canon, afin que ne les prenant pas pour ce qu'ils étoient, ils pussent nous approcher & nous surprendre avec plus de facilité, que si nous nous en étions défiés.

Si nous eussions joint cette Flotte, comme nous l'avions espéré, avant qu'elle se fût fortifiée à Panama, ou que nous eussions seulement eu le vent à elle, quand nous en fûmes attaqués, je ne doute pas que les choses n'eussent pris une autre face, & que nous n'eussions pris quelques-uns de leurs Vaisseaux pour nous en retourner par le détroit, avec assez de richesses pour nous mettre à notre aise : ce qui nous auroit

72 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
délivré tout d'un coup d'une suite conti-
nuelle de peines & de fatigues que nous
souffrîmes encore pendant plus de trois
ans, dans ces lieux, & dans notre retour
par terre à la mer du Nord; mais la di-
vine providence en avoit ordonné autre-
ment.

Le 29, nous partîmes de cette Isle
Saint Juan au nombre de trois cens hom-
mes dans cinq Canots, pour aller sur-
prendre le Pueblo Nuevo, Bourg qui
en est distant de dix lieues, & tâcher en
même temps d'avoir des vivres dont
nous commençons à manquer. Le 31,
ayant mis à terre nous prîmes une vi-
gie; mais une autre se sauva, ce qui fut
cause que nous fûmes découverts. Pour
arriver à ce Bourg il faut monter deux
lieues dans une fort belle riviere, &
profiter des marées quand elles mon-
tent. Avant que d'y aborder, on trouve
un retranchement pour sa sûreté; mais
mal gardé. Le Bourg n'est pas des mieux
situés, quoiqu'assis sur le bord de la
riviere, étant tout environné de maré-
cages; nous n'y trouvâmes ni hom-
mes, ni vivres, & nous en repartîmes
le 3 Juillet. Le 4, comme nous reve-
nions avec nos Canots joindre nos
Navires, nous chassâmes une Barque
que

fait avec les Flibustiers en 1685. 73

que nous prîmes; elle étoit chargée de quelques foieries, & le 5 nous arrivâmes à nos Bâtimens.

Dans la descente que nous fîmes à ce Bourg, nous eûmes un différend avec les Anglois, qui étant en bien plus grand nombre que nous, en vouloient tirer avantage, & se rendre maîtres de tout, jusques-là que peu de temps auparavant, Toussé, un de leurs Capitaines, avoit prétendu démonter le Capitaine Grognet du Vaisseau que lui avoit donné David, & lui donner en échange le sien, qui couloit bas. Mais comme il vit qu'il avoit affaire à des gens, quoiqu'inférieurs en nombre, qui n'auroient pas souffert si facilement ce troc, il fut obligé malgré lui de s'en désister. Enfin comme ils continuoient à vouloir prendre sur nous les mêmes airs de hauteur, nous les quittâmes au nombre de cent trente François, sans y comprendre l'équipage du Capitaine Grognet, qui étoit de deux cents autres; & après avoir fait bande à part, nous dégradâmes sur l'Isle.

Une des principales raisons qui faisoit que nous ne sympathisions pas ensemble, & que nous avions eu plusieurs autres démêlés, c'étoient leurs impiétés

contre notre Religion, ne faisant point scrupule, lorsqu'ils entroient dans les Eglises, de couper à coups de sabre les bras des Crucifix, & de leur tirer des coups de fusil & de pistolet, brisant & mutilant avec les mêmes armes, les images des Saints en dérision du culte que nous autres François leur rendions; & c'étoit particulièrement de ces horribles désordres que procédoit la haine que les Espagnols avoient conçue indifféremment contre nous tous, comme nous l'apprîmes par plusieurs de leurs lettres qui nous tombèrent entre les mains, & que j'ai fait traduire en François, comme on le verra dans la suite.

Le 9, les Anglois leverent l'ancre, & allèrent mouiller à cinq ou six lieues sous le vent de l'endroit où nous étions pour y faire des Canots, afin de remplacer ceux qu'ils avoient perdus aussi bien que nous pendant le combat contre la flotte. Nous allâmes aussi chercher des arbres pour en construire, & nous entrâmes pour cela dans les bois qui sont en ces quartiers fort voisins de la mer; nous choisîmes les plus gros, qui sont ordinairement de Mapou & d'Acajou, & en même temps les plus tendres & les plus aisés à travailler.

fait avec les Flibustiers en 1685. 75

Nous en avons mis en œuvre de si puissants, qu'un seul tronc étant façonné & creusé, a porté jusques à quatre-vingts hommes.

Comme nous étions à fabriquer les nôtres, une vigie que nous avions posée sur un arbre fort élevé, qui étoit sur le bord de la mer de notre Isle, tant pour découvrir si les Anglois qui nous faisoient occupés aux travaux de nos Canots, ne viendroient point enlever notre Bâtiment, que pour voir s'il ne passeroit point quelque Navire Espagnol entre la Terre ferme & l'Isle, où nous étions, vint nous dire le 15, qu'il y avoit une voile au large, qui gouvernoit au Sud-Ouest Quart-Ouest. Nous allâmes aussi-tôt après, & nous la joignîmes : c'étoit un petit Bâtiment commandé par le Capitaine Wil-Net Anglois, qui avoit quarante hommes de sa nation & onze François d'équipage, dont jusques-là nous n'avions eu aucune connoissance. Ils nous dirent qu'il y avoit néanmoins long-temps qu'ils étoient passés par terre en cette mer; que depuis peu ils avoient pris le Bâtiment qu'ils montoient, chargé de farine, dans le Port de Sansonnat en Terre ferme, qui est l'embarcadere de Guati-

76 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
mala trente lieues à l'Est de l'Isle Saint
Juan; & qu'ensuite montant à la côte
du Sud, ils avoient appris que le Vice-
Roi de Lima avoit envoyé la Flotte Es-
pagnole exprès pour chasser & battre des
Flibustiers; que sur cela il avoit jugé
qu'il y en avoit d'autres qu'eux en cette
mer, & que sur cette bonne nouvelle
ils étoient venus nous chercher pour se
trouver à la prise de cette Flotte, qu'ils
croyoient immanquable: mais qu'ils
avoient su devant Panama, où ils espé-
roient nous rencontrer, que le com-
bat s'étoit déjà donné, & que nous
étions allés à l'Isle Saint Juan. Les autres
Anglois, qui comme j'ai dit étoient
mouillés à cinq ou six lieues sous le vent
à nous, avoient aussi envoyé un Canot
reconnoître cette Barque, & il arriva
aussi-tôt que le nôtre. Ce qui ne nous fit
pas grand plaisir; car la Barque étant
chargée de vivres, ces Anglois persua-
derent si bien les nouveaux arrivés,
qu'ils les emmenerent mouiller avec eux,
à l'exception des onze François qui les
quitterent, & que nous emmenâmes
avec nous.

Cette Isle Saint Juan de Cuebo a en-
viron douze lieues de circuit; elle est
établie Est & Ouest, & Nord & Sud à

fait avec les Flibustiers en 1685. 77

cinq lieues de la grande terre par le Canal le plus étroit. Elle est inhabitée , fort montagneuse , remplie de bois , & arrosée de très-belles rivières ; elle n'est utile à l'Espagnol que pour des mâtures de vaisseaux de bois marie dont elle abonde. Quand nous restâmes sur cette Isle , nous espérions y faire grande chère , tant elle étoit peuplée de Cerfs , Bena-des , Singes , Agoutifs & Lézards , & les Anses frissonnantes , de Tortues ; mais nous fûmes privés de ces commodités par deux inconvénients. 1°. Les Anglois en moins de quinze jours avoient détruit tant de Tortues par le moyen de leurs Vareurs , pour les saler , qu'il n'en terrissoit que très-peu. 2°. Après avoir été à la chasse pendant les premiers jours seulement , nous la défendîmes à qui que ce fût d'entre nous ; parce qu'ayant à demeurer en ce lieu plus que nous n'avions projeté , il falloit conserver notre poudre ; de crainte que l'ayant usée les Espagnols ne nous eussent à trop bon marché ; de maniere que nous fûmes un mois entier sur cette Isle à ne manger , à trois cents trente hommes , que deux Tortues en deux fois vingt-quatre heures. Nous cherchions dans les bois des graines sur les arbres pour nous sustenter , &

78 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
quelques-uns en moururent , parce que
nous n'en connoissions pas les proprié-
tés.

Il y a sur cette Isle une sorte de ser-
pens si dangereux , que si lorsqu'on en
est mordu , on n'a pas sur soi un cer-
tain fruit pour le mâcher , & en mettre
aussitôt le marc sur la morsure , il est
impossible de se garantir d'une prom-
pte mort. Nous en fîmes la triste expé-
rience sur deux hommes que nous per-
dîmes de cette maniere , & qui souffri-
rent en mourant de très-grandes dou-
leurs , par l'activité & la violence du feu
que ce venin leur avoit allumé dans le
corps. L'arbre qui porte ce fruit croît
sur le lieu même , aussi-bien qu'en d'au-
tres endroits de ces pays-là ; il est fort
approchant de nos Amandiers pour sa
hauteur & pour ses feuilles , le fruit est
semblable aux châtaignes de mer ; mais
il est de couleur grise , d'un goût un peu
amer , & renferme dans sa pulpe une
amande blanchâtre. On mâche tout en-
semble avant que de l'appliquer , & il
n'a point d'autre nom que celui de graine
à serpent.

Il s'y trouve aussi beaucoup de Caye-
mans à deux & trois lieues avant dans
la terre. C'est une espece de Crocodile ,

fait avec les Flibustiers en 1685. 79

& ceux-ci se tiennent indifféremment dans la mer, dans les rivières & sur la terre; ils sont tellement carnassiers, que nous avons eu de nos gens qui en ont été dévorés.

Le 27, les Anglois, qui nous avoient quittés, nous envoyèrent un Quartier-Maître pour nous demander si nous voulions nous associer de nouveau avec eux, se croyant trop foibles pour aller prendre la ville de Léon, sur laquelle ils avoient formé une entreprise. Nous reconnûmes en cette occasion, que l'extrême misère est une chose si affreuse, qu'il est presque impossible que trouvant l'occasion d'en sortir on la laisse échapper, quelque répugnance que la raison y trouve. Nous avions abandonné les Anglois dont les impiétés nous faisoient horreur, & nous consentons à leur accorder la proposition qu'ils nous font de nous rejoindre à eux. Ils avoient tous les vivres de leur côté, & c'étoit un charmant attrait pour des gens qui mouroient de faim. Nous leur demandâmes d'abord de quoi manger, & comme nous n'avions qu'un Bâtiment qui ne nous pouvoit pas contenir tous, nous leur proposâmes de nous en donner encore un; parce que nous ne voulions

80 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
plus nous disperfer dans leurs bords ,
comme ci-devant ; à quoi ils ne vou-
lurent pas consentir. Cependant comme
nous étions fermes à ne nous pas re-
lâcher là-dessus , la faim força treize de
nos gens à nous abandonner pour aller
joindre ces Anglois , ne pouvant s'ac-
coutumer à observer les jeûnes que nous
étions contraints de faire , & le 4 Août
il nous mourut quatre hommes.

Le 9 , sachant que les Anglois étoient
partis , nous nous embarquâmes cent
vingt hommes dans cinq Canots com-
mandés par le Capitaine Grognet , &
nous en laissâmes deux cents six autres
tant à bord du Bâtiment que sur l'isle ;
nous leur donnâmes ordre de faire en-
core d'autres Canots , & ensuite nous tra-
versâmes à la grande terre.

Le 11 , y étant descendus nous arri-
vâmes à un ható , qui est une espece de
métairie où les Espagnols nourrissent
du bétail. Celui-ci est voisin d'une Ville
nommée Saint Jago , qui est distante de
l'Isle Saint Juan de vingt lieues. Nous
prîmes les gens qui se trouverent en ce
ható , entre lesquels étoit le Maître , qui
nous indiqua & nous mena prendre une
sucrerie dans la riviere de Saint Jago , où
nous fûmes découverts. Nous sondâmes

ces prisonniers les uns après les autres , pour voir s'ils savoient notre séparation d'avec les Anglois , en leur disant que nous arrivions de la mer du Nord , & nous les priâmes de nous enseigner des Flibustiers qu'on nous avoit dit être en cette mer. Ils nous répondirent qu'il en étoit venu à l'Isle saint Juan raccommoder le dommage que la Flotte du Pérou leur avoit fait , & d'autres circonstances que nous savions mieux qu'eux , sans nous parler de ce qui étoit arrivé entre les Anglois & nous ; d'où nous conjecturâmes qu'ils n'en savoient rien , & nous eussions bien voulu aussi que les autres Espagnols n'en eussent pas eu plus de connoissance , dans l'appréhension que notre désunion ne les rendît plus hardis à nous attaquer.

Après cet éclaircissement nous détachâmes un Canot que nous avions pris sur cette riviere , pour porter à nos gens quelques vivres , qui s'étoient trouvés dans le ható , & pour les avertir que nous allions vers Panama épier l'occasion de prendre quelques Barques , pour tâcher à sortir de cette Isle Saint Juan ; parce que , comme je viens de le dire , notre Bâtiment ne nous suffisoit pas , & que dès qu'ils auroient des Canots prêts ,

82 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
ils allaient reprendre le Pueblo Nuevo,
pour y avoir des vivres, afin de les faire
subsister jusqu'à notre retour.

Le 15, nous mîmes à terre quarante
lieues sous le vent de Panama; & quoi-
que nous n'eussions point de conducteur,
nous nous rendîmes au chant des coqs,
qui nous y appellerent, à une fort belle
Estencia, (c'est une maison particu-
lière) où nous prîmes cinquante prisonniers
tant hommes que femmes, entre lesquels
il y avoit un jeune homme & une fille
de qualité, qui nous promirent rançon.
Nous les emmenâmes sur une Isle nom-
mée *Iguana*, à une lieue de la grande
terre, sur laquelle il n'y a de l'eau qu'au
moyen de la pluie qui s'arrête dans des
trous de rochers.

Nous attendîmes cette rançon jus-
ques au 28, qu'ils nous la payerent
exactement. Nous les relâchâmes après
qu'ils nous eurent avertis qu'à huit lieues
au vent il y avoit une rivière, dans la-
quelle étoient deux Barques chargées
de Mays. Nous partîmes la nuit, &
étant arrivés le 29, dès le matin à leur
bord, nous les enlevâmes, de-là nous
nous remîmes en route pour aller re-
joindre nos gens à l'Isle Saint Juan, où
nous arrivâmes le 3 Septembre. Ils nous

fait avec les Flibustiers en 1685. < 83

apprirent que cent d'entr'eux , dont il y en avoit quatre-vingt dix-huit de retour , étoient partis le 25 du mois précédent , pour aller au Pueblo-Nuevo , comme nous leur avions mandé : que le 27 , ils y étoient arrivés , & que quoiqu'ils eussent été découverts par la vigie de ce Bourg , ils s'en étoient rendus maîtres , & y avoient séjourné deux jours malgré les continuelles & diverses attaques des Espagnols : que le Commandant du lieu étoit venu avec un Trompette parler à eux , & leur avoit demandé pourquoi ils portoient pavillon blanc , puisqu'ils étoient Anglois (il le croyoit ainsi) mais ne voulant pas satisfaire sa curiosité là-dessus , ils l'obligèrent à s'en retourner : que huit d'entr'eux s'étant un peu écartés de la place d'armes , il y en eut deux de massacrés par cent cinquante Espagnols , qui les voyant en si petit nombre , fondirent généreusement sur eux ; & avec tout l'avantage qu'ils avoient , ils ne purent néanmoins empêcher les six autres de regagner le Corps-de-garde en se battant en retraite avec une vigueur extraordinaire.

Le 4 nous repartîmes avec six Canots armés de cent quarante hommes ;

84 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
nous en détachâmes deux pour envoyer
au hato que nous avions pris le 11
d'Août, y chercher la rançon du Maître
que nous tenions prisonnier ; & nous,
avec les quatre autres, retournâmes à la
sucrerie de Saint Jago, afin d'y prendre
les chaudières à sucre dont nous avions
besoin. Nous apprîmes que le Gouver-
neur de Saint Jago y étoit venu après
notre départ, (la première fois que nous
l'avions prise) accompagné de huit
cens hommes. Nous y demeurâmes jus-
qu'au 9, pour attendre la réponse d'un
prisonnier que nous avions envoyé à ce
Gouverneur, par lequel nous lui man-
dions, que s'il souhaitoit revenir avec ses
huit cens hommes, nous l'attendrions.
Mais ne nous donnant point de ses nou-
velles, nous en repartîmes après que nos
deux Canots nous furent venus rejoindre,
& nous arrivâmes le 11 à bord de notre
Bâtiment & de nos deux Barques à l'Isle
Saint Juan.

Le 15, nous épalmâmes nos vais-
seaux, & prîmes nos eaux & notre bois.
Nous serions partis de cette Isle dès ce
temps, sans une pluie continuelle qui
dura 18 jours, & un temps si mauvais,
qu'il nous étoit impossible de paroître
seulement sur le pont, n'ayant pas fait

fait avec les Flibustiers en 1685. 85

un rayon de soleil pendant tout cet intervalle, & c'est pour cette raison que les Espagnols nomment l'égout de la mer du Sud, la distance qui se trouve depuis la baie de la Gurgona jusqu'à cette Ile Saint Juan. Il ne regne en cet endroit pendant toute l'année, que quatre mois de beau temps, qui sont Décembre, Janvier, Février & Mars; les autres huit mois sont accompagnés d'une forte pluie, qui ne cesse ni ne discontinue que très-peu, & qui, outre le flux de sang qu'elle produit, est si pernicieuse, que quand un homme en a essuyé quelques ondées sans changer aussi-tôt de linge, il se forme entre cuir & chair des vers gros comme le tuyau d'une plume, & longs comme la moitié du doigt.

Le 4 Octobre le temps s'étant éclairci, nous raccommodâmes nos voiles, qui étoient presque pourries, & nous achevâmes de nous préparer à partir. Le même jour un de nos gens fut mordu d'un serpent à la jambe, & mourut aussi-tôt après, n'ayant pas pris la précaution de porter sur lui le remede dont j'ai fait mention.

Le 8., nous appareillâmes & fîmes voile, pour le Realeguo, qui est un Port & une Ville à cent quatre-vingt lieues

86 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
à l'Ouest Quart Nord-Ouest de l'Isle
Saint Juan, & à deux cens soixante lieues
à l'Ouest de Panama ; nous eûmes un
petit vent de Sud-Est jusqu'au 11, les
12 & 13, nous fîmes l'Ouest Nord-
Ouest, & le soir nous apperçûmes la
terre ; le 14 nous eûmes un grain en-
voyé par le Sud, qui nous fit amener
nos voiles, jusqu'à minuit, & ensuite du
calme jusqu'au 17 que vers midi nous
fûmes surpris d'un coup de vent de Sud-
Ouest, accompagné d'une grande pluie,
qui nous efflotta de nos deux Bar-
ques. Ce coup de vent fut si violent & si
fort, que la mer, qui en devint affreuse,
fit larguer à notre Bâtiment un about
de dessous sa premiere ceinte, & que
nous pensâmes faire naufrage. Mais le
temps s'étant heureusement apaisé,
nous mîmes à la bande où nous passâmes
le 19 à y remédier, aussi bien qu'à
raccommoder nos voiles avec nos che-
mises & nos caleçons, quoique nous en
fussions déjà assez mal pourvus. Sur le
soir nous vîmes la terre, & nous recon-
nûmes que c'étoit la baie de la Caldaira,
dont je parlerai bientôt. Le 20 nous
passâmes à la vue de celle de Colebra ;
de-là nous eûmes le beau temps & le
vent de Sud-Est. Le 21 nous étions à la

fait avec les Flibustiers en 1685. 87

hauteur des Mornes, appellées par les Espagnols Papegaies.

Le 22 nous nous trouvâmes vis-à-vis le Realeguo, lieu fort remarquable par les hautes montagnes qui l'environnent, & particulièrement par une soufriere fort élevée, qui en est quelques lieues au vent, qui brûle toujours & dont la fumée se voit de fort loin; mais la nuit suivante les marées nous en avoient mis vingt lieues au vent. Le 24 nous mîmes quatre Canots dehors armés de cent hommes, pour tâcher de faire quelques prisonniers, qui pussent nous instruire & nous donner des adresses pour cette côte, où nous n'étions jamais venus.

Le 25 nous terrîmes & descendîmes à terre; après avoir marché trois heures, nous arrivâmes à un ható, où nous surprîmes des gens qui nous dirent que les Anglois avoient pris la Ville de Léon, & brûlé celle du Realeguo; que les Habitans de Segovia, de Granada, de Sansonnat, de Saint Michel, de Saint Salvador & de la Villa-Nueva, qui sont des Villes voisines de ces deux premières, avoient envoyé un secours considérable à ceux de la Ville de Léon; lequel n'avoit osé attaquer les Anglois, qui y

88 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
étoient demeurés cinq jours entiers, pendant lesquels ils avoient envoyé plusieurs fois offrir à ces gens de secours, le combat en rase campagne ; ce qu'ils avoient toujours refusé, disant qu'ils n'étoient pas encore tous ramassés : ce qui vouloit dire, qu'ils n'étoient encore que six contre un, & qu'ils attendoient que leur nombre fût doublé.

Le 26 un de nos Quartiers-Mâîtres, Catalan de Nation, se rendit aux Espagnols ; ce qui nous empêcha pour lors d'aller prendre la Ville de Granada, dont je parlerai en son lieu ; parce que nous ne doutions pas qu'il ne leur donnât avis de notre dessein sur cette place. Le 27 nous nous rembarquâmes dans nos Canots, & fîmes route pour le Port du Realeguo, où étoit le rendez-vous de notre Navire. Nous ne pûmes jamais mettre à terre en aucun endroit de la côte, parce que la mer y brise avec tant de violence lorsqu'il vente Sud, comme il faisoit, qu'il est impossible d'en approcher : cependant six hommes y allerent à la nage, pour tâcher de remplir quelques futailles d'eau, parce qu'elle nous manquoit. Mais ils ne purent le faire, les Espagnols nous suivant toujours par terre le long de l'Anse, &

fait avec les Flibustiers en 1685. 89

le malheur voulut qu'un de nos gens y fût noyé.

Le 1 Novembre nous arrivâmes dans le Port du Realeguo, où nous trouvâmes notre Navire mouillé. Ce Port a deux passés, dont celle du vent est la meilleure; elle est fort étroite. Il y a outre cela deux mornes ou petites montagnes, qui en font les deux pointes, sur l'une desquelles l'Espagnol avoit dessein de faire un fort. Il descend dans ce Port une très-belle riviere qui porte le nom de la Ville, on y est à couvert de tous vents, & il renferme dans son circuit cinq Isles fort commodes pour caréner des Navires, de-là on ne monte que trois lieues pour trouver la Ville. Avant que d'y arriver avec nos Canots, nous rencontrâmes trois retranchemens extrêmement forts pour sa conservation, qui étoient construits sur le bord de la riviere à la distance d'un quart de lieue l'un de l'autre, & que les Anglois avoient à demi brûlés. Les Espagnols ont, à une portée de mousquet de la Ville, de très-beaux ateliers où ils fabriquent des vaisseaux. Elle est baignée de la riviere dont je viens de parler, & située dans un très-beau pays arrosé de plusieurs autres petites rivières. Les Eglises & les

90 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
maisons, quoiqu'aussi à demi brûlées,
nous parurent avoir été très-belles. Le
plus grand négoce que les Habitans y
font, est de Brai & de Goudron. Il faut
encore remarquer que cette riviere dont
nous parlons, a huit bras qui conduisent
commodément à quantité de Bourgs,
sucreries & hatos, dont tout ce pays
est rempli, & qui appartiennent aux
Bourgeois tant de cette Ville qu'à ceux
des autres Villes voisines, dont celle de
Léon; qui n'en est qu'à quatre lieues, est
assise dans une très-belle plaine. Le 2
nous allâmes prendre deux de ces ha-
tos, d'où nous rapportâmes des vivres
à bord pour ceux qui carénoient notre
Navire.

Le 6 nous partîmes cent cinquante
hommes pour aller prendre les vigies de
la Ville de Léon, & le 8 les ayant sur-
prises, elles nous apprirent qu'il y avoit
dans cette place deux mille hommes, qui
ne se confiant pas en leur nombre, en
avoient enlevé toutes les richesses pour
les envoyer dehors à couvert de notre
vue. Le 9 nous revînmes à bord, & le
10 nous en repartîmes pour aller à une
grande sucrerie, qui est à deux lieues de
la Ville; nous y arrivâmes à minuit;
mais nous n'y trouvâmes personne, le

monde s'étant sauvé à la Ville, par le bruit qui s'étoit répandu que nous en avions enlevé les vigies ; & comme nous sortions de ce lieu pour rejoindre le bord de la mer, notre Avant-garde trouva un détachement de Cavalerie, sur lequel elle fit feu, & qu'elle obligea de prendre la fuite. Mais le Capitaine, qui demeura prisonnier, nous dit après l'avoir interrogé, qu'il y avoit déjà long-temps qu'il nous écoutoit, & que n'ayant pu distinguer quelle langue nous parlions, il nous avoit pris pour une Compagnie de deux cens quatre-vingts Mulatos, qui nous cherchoient pour nous combattre, nous sachant à terre, & qui ce soir-là même devoient se trouver à la sucrerie. Nous demandâmes à cet homme quelles gens il conduisoit : il nous répondit que c'étoit une Compagnie de Cavalerie de Léon, qui gardoit l'embarcadere de la sucrerie, & que le Gouverneur de la Ville ayant su que nous étions dans le Port du Realeguo, leur avoit donné ordre de se retirer ; de maniere qu'il nous fit connoître que nos ennemis faisoient bonne garde quand il n'y avoit rien à craindre, & que dès qu'ils nous sentoient proche d'eux, ils se retiroient. C'étoient justement des gens

92 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
comme il nous les falloit ; car en vérité
s'ils avoient eu tant soit peu de résolu-
tion & de fermeté, vu le nombre qu'ils
étoient, ils nous auroient exterminés tou-
tes les fois que nous faisons quelque
descente chez eux ; ainsi nous trouvions
aussi souvent notre sûreté dans leur pol-
tronnerie, que dans notre courage.

Le 23 notre même Compagnie de
cent cinquante hommes, partit de bord
pour aller prendre un Bourg à trois
lieues au dessus de la Ville du Realeguo,
nommé le *Pueblo Viejo*. Nous passâmes
au travers de cette Ville que nous trou-
vâmes entièrement déserte, car les Ha-
bitants l'avoient abandonnée à cause de
l'excommunication qu'ils avoient eux-
mêmes fulminée contre elle.

On sera peut-être surpris de cette ex-
travagance, mais il n'est rien de plus
vrai ; quand les Flibustiers ont plusieurs
fois pris sur-eux un même lieu, leurs
Prélats l'excommunient & prononcent
malédiction sur lui ; alors les Habitans
le quittent tous, & n'enterrent pas même
les morts que nous leur avons tués,
les jugeant par cette seule raison indi-
gnes de la sépulture. Le 14 au matin
nous arrivâmes à ce Bourg du *Pueblo*
Viejo, d'où les Vigies nous avoient dé-

fait avec les Flibustiers en 1685. 93

couverts dès le 13 au soir, ce qui fit que nous trouvâmes les ennemis retranchés dans l'Eglise Major, & environ cent cinquante Cavaliers sur la place d'armes. Nous donnâmes d'abord sur ceux-ci, qui après nos décharges faites, se mirent en déroute & prirent la fuite. Ceux qui étoient dans l'Eglise se défendirent environ une demi-heure, après quoi ils gagnèrent au pied par une porte de derriere de la Sacristie que nous ne gardions pas. Nous séjournâmes un jour & demi dans ce Bourg, & nous emportâmes tout ce que nous pûmes de vivres, tant sur les chevaux que nous leur avions pris, que sur notre dos; & le 16 nous arrivâmes à bord de notre Navire.

Le 18 nous retournâmes prendre une Estancia qui étoit à une lieue & demie du Bourg, & le Maître qui fut fait prisonnier, nous apprit, que le jour que nous en étions partis, six cens hommes nous avoient dressé une embuscade dans le chemin par où nous étions venus; mais sans le savoir, nous en avions pris un autre pour revenir. Le 21 nous arrivâmes à bord avec ce prisonnier, qui nous promit des vivres pour sa rançon; & le 22 nous envoyâmes à terre

94 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
un autre prisonnier pour nous la faire
payer au plutôt.

Le 24 un Officier Espagnol nous ap-
porta une Lettre de la part du Vicaire-
Général de la Province, & selon tou-
tes les apparences, par l'ordre du Géné-
ral de celle de Costa-Rica. Il nous man-
doit que la paix étoit conclue entre les
deux Couronnes de France & d'Espa-
gne pour vingt ans, & qu'elles s'étoient
unies ensemble pour faire la guerre aux
Infideles ; que cela étant, nous ne la
leur devions plus faire ; & que si notre
dessein étoit de retourner à la Mer du
Nord, nous pouvions en toute sûreté
nous mettre entre leurs mains, ajou-
tant qu'ils nous feroient repasser en Eu-
ropé sur les Galions de Sa Majesté
Catholique. Nous lui fîmes une réponse
convenable à sa proposition, ne con-
noissant que trop la mauvaise disposition
du cœur des Espagnols, qui sous ce
faux prétexte espéroient nous attirer
à eux d'autant plus facilement qu'ils
avoient su l'extrême peine que nous souf-
frions, par le récit de ceux de nos gens
qui s'étoient rendus à eux pour s'exemp-
ter des longs jeûnes qu'ils faisoient avec
nous.

Le 26 nous épalmâmes notre Na-

fait avec les Flibustiers en 1685. 95

vire. Le 27 nous mîmes trente prisonniers à terre, à une partie desquels nous donnâmes la liberté, & le 28 nous appareillâmes pour retourner chercher nos deux Barques, auxquelles nous avions donné rendez-vous à l'Isle de St. Juan de Pueblo, en cas de séparation. En sortant du Port, les Espagnols avertirent par des fumées qu'ils firent le long de la côte, de la route que nous faisions. Le 3 Décembre nous nous trouvâmes plus de cent lieues au large, où la brise de Nord-Est nous avoit jettés. Nous reportâmes à terre, & le 5 nous terrîmes; nous mîmes trois Canots dehors, armés de soixante & onze hommes, par le travers de la baie de la Colebra, pour tâcher de prendre des vivres le long de la côte, & pour décharger notre Navire d'autant de bouches, n'étant déjà que trop peu envitaillé pour ceux qui y restoiient, & qui alloient le conduire à l'Isle Saint Juan. Car pour les vivres que nous avions pu ramasser pendant que nous fûmes à terre dans le Port du Realeguo, ils étoient en très-petite quantité; parce que les Espagnols nous ayant prévenus, les avoient fait transporter si loin dans les terres, que nous n'osions les y aller prendre avec

96 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
aussi peu de monde que nous étions, ne
connoissant pas encore assez à fond leur
poltronnerie.

Depuis le Realeguo jusqu'à Panama,
il y a quantité de petits Ports dont il
faut avoir une parfaite connoissance pour
les trouver ; car la bouque en est fort
cachée, & si on les manque, il est abso-
lument impossible de mettre à terre le
long de la côte ; la mer y étant toujours
émue, & très-affreusé aux moindres
vents de Sud-est & Sud-Ouest qui y
battent.

J'ai observé en cette mer, à la diffé-
rence de celle du Nord, que quelque
violent qu'ait été le vent, dès le mo-
ment qu'il cesse, la mer devient aussi
calme que s'il n'avoit jamais soufflé ;
au lieu que dans l'autre, quoiqu'il soit
tombé, elle ne laisse pas de demeurer
plusieurs jours dans la même agitation
où le vent l'avoit mise. J'ai aussi re-
marqué que les grains qui se forment
sous le vent, sont beaucoup plus à
craindre dans la première, que ceux
qui paroissent au vent ; au lieu que
dans l'autre un Vaisseau ne se défie or-
dinairement que de ceux qui s'élèvent
au vent à lui, à moins que les vents ne
soient dans une extrême variation. Ces
deux

fait avec les Flibustiers en 1685. 97

deux mers ont encore cette différence entr'elles, que celle du Sud est assez pacifique au large, & extrêmement impétueuse le long de la côte; au lieu que celle du Nord est souvent fort grosse au large, & presque toujours calme le long des terres.

La mer du Sud nourrit en plusieurs endroits de son sein une très-grande quantité de serpents marbrés, & qui ont la plupart environ deux pieds de longueur. Leur morsure est tellement vénéneuse & mortelle, que quand on en est une fois atteint, il n'y a aucun remède humain qui puisse garantir le malade d'une mort prompte & subite; & il y a ici une particularité assez surprenante, c'est que quand la mer, par l'impétuosité de ses vagues, jette ces reptiles contre quelque banc, ils n'ont pas plutôt touché le sable, que quoiqu'ils ne sortent point de l'eau, ils meurent sur le champ.

Le 9 ayant toujours fait route le long de la côte, nous descendîmes à terre cinquante hommes de nos trois Canots pour aller prendre la Ville de l'Esparso, à trois lieues de la Caldaira, qui est son embarcadere. Nous en prîmes au tiers du chemin les Vigies qui

Tome III.

E

98 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
nous apprirent qu'outre les Habitants de la Ville, il étoit venu de Carthagene à leur secours cinq cents hommes qu'ils y avoient appelés, sur l'alarme qu'ils avoient prise de nos deux Barques qui avoient pris fond en cette Baie, dont elles ne faisoient que de partir. Cela nous obligea, nous voyant peu de monde, de remettre cette expédition à une autre fois, & nous retournâmes sur nos pas; mais ce fut dans une si grande nécessité de vivres, que nous fûmes contraints de tuer & de manger les chevaux de ces Vigies, après quatre jours d'une abstinence fort étroite; & ce festin qui n'étoit pas le premier que nous avions fait de cette sorte de mets, ne fut pas aussi le dernier.

La Caldaira est une baie qui porte le nom de six magasins, qui sont à trois lieues ou environ à l'Est de la bouque, & sur le bord de l'embarcadere de l'Esparso. Cette baie, que quelques Géographes nomment *Nicoya*, est un des beaux Ports du monde. Son entrée est pourtant fort large; mais en récompense elle a au moins douze lieues de profondeur, & elle renferme quantité d'Iles de diverses grandeurs. Il n'y a de tous les vents que celui d'Est qui

fait avec les Flibustiers en 1685. 99

y peut nuire, le fond de la baie est ouvert par de très-belles rivières qui s'y déchargent, & qui conduisent à plusieurs Bourgs, Hatos & Sucreries dont ce pays est tout rempli. On peut choisir les mouillages selon la longueur des cables, c'est-à-dire, depuis dix brasses en augmentant par cinq jusqu'à cent, & le fond y est aussi très-bon. J'oubliois à remarquer que les six magasins de la Caldaira, dont je viens de parler, ont été bâtis en partie par les Habitants de Carthagene, qui en font aussi leur embarcadere, pour l'utilité du commerce qu'ils faisoient avec ceux de la côte du Perou, avant que nous fussions venus les effaroucher.

Le 10 nous étant rembarqués dans nos Canots, nous allâmes à une grosse Bananerie qui est dans la même Baie: c'est un plant d'arbres fruitiers qu'on nomme *bananiers*, & les fruits *bananes*, & nous en chargeâmes nos Canots pour notre subsistance. En y mettant à terre nous prîmes les vigies de la petite Ville de Nicoya; mais comme nous en étions éloignés, nous n'eûmes pas pour l'heure le dessein d'y aller, & nous fîmes route pour la pointe Borica, où nous arrivâmes le 14. Ce lieu est fort plaisant &

100 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
fort agréable. Nous y admirâmes entr'autres choses une allée à cinq rangs d'arbres de cocos, qui regnent le long de l'Anse, l'espace de plus de quinze lieues de chemin, avec tant de symétrie, qu'encore que ce ne soit qu'un simple ouvrage de la nature, & sans aucun secours de l'art, ils semblent y avoir été plantés à la ligne.

Ce fruit qui nous fut d'un grand secours dans une infinité de rencontres, croît sur le tronc d'un arbre, qui est une espèce de Palmier de vingt ou vingt-cinq pieds de haut. Il a la forme d'une noix; mais c'est sans faire de comparaison pour la grosseur; car il y a tel de ces fruits qui pèse quelquefois douze à quinze livres: il a la coque fort dure & assez épaisse, elle est couverte d'une grosse enveloppe toute de filaments, dont l'Espagnol se sert pour calfater les Navires, étant incomparablement meilleure que l'étoupe, qui n'est pas un an dans l'eau sans se pourrir; au lieu que l'autre s'y nourrit & y reverdit. Quand on a fait un trou à cette noix, il en sort un grand verre d'une liqueur qui à peu de chose près ressemble au petit lait pour la couleur; mais d'un goût médiocrement piquant & fort agréable;

fait avec les Flibustiers en 1685. 101

& lorsqu'on casse la coque, on trouve une matiere de l'épaisseur d'un bon doigt, blanche & nourrissante, adhérente & assez fermement attachée au dedans. Nous partîmes de ce lieu-là le 20, continuant toujours notre route le long de la terre ferme.

Le 22 n'ayant plus rien de quoi manger, nous descendîmes à terre soixante hommes de nos trois Canots, pour en aller chercher, & après avoir fait une lieue de chemin, nous prîmes une très-belle ferme avec deux prisonniers, qui nous dirent que nous étions à une lieue & demié de la petite Ville de Chiriquita, & qu'il y avoit là sept cents hommes; ce qui fit que nous nous emparâmes au plus vîte de ce que nous pûmes de vivres, pour les porter où étoient nos Canots. Mais en y retournant nous trouvâmes quatre cents Cavaliers qui nous avoient coupé chemin, & qui nous attendoient. Nous nous battîmes contre eux toujours en retraite jusqu'au bord de la Mer, sans avoir personne de blessé qu'un seul homme au doigt. Ils nous firent quantité d'appels, & nous défioient avec menaces d'aller à leur Ville; à quoi nous ne manquâmes pas de satisfaire quelques

102 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
jours après. Cependant nous reprîmes
la route de notre Isle Saint Juan, où
étant arrivés le premier Janvier 1686,
nous trouvâmes notre Navire, & nos
deux Barques mouillées.

Le 5 nous partîmes huit Canots
armés de deux cents trente hommes,
pour aller voir en face les Bourgeois
de Chiriquita, & leur rendre la visite
qu'ils nous avoient faite. Comme l'Isle
de S. Juan n'est éloignée d'eux que
d'environ vingt lieues, nous allâmes
à terre de nuit dès le six jusqu'à dix ou
onze heures, sans être apperçus; & com-
me nous n'avions point de Guide,
nous marchâmes jusqu'au jour sans
rien découvrir. Nous demeurâmes ca-
chés toute la journée du 7, dans un
bois, d'où si-tôt que la nuit fut venue,
nous sortîmes pour nous mettre en mar-
che, sans avoir le 8, à la pointe du jour,
fait plus de découverte que la nuit pré-
cédente. Nous nous recachâmes de nou-
veau dans une petite raque de bois, &
nous y passâmes tout le jour, pendant
lequel nous reconnûmes que nous nous
étions mépris; en mettant à terre d'un
côté de la riviere, au lieu qu'il falloit
mettre de l'autre. Cette méprise ne
plaisoit guere à des gens fatigués comme

fait avec les Flibustiers en 1686. 103

nous étions, néanmoins nous ne laissâmes pas, dès qu'il fut nuit, de retourner à nos Canots, dans lesquels nous repassâmes la riviere. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, nous prîmes la Vigie de la Ville, qui nous apprit que les Espagnols en avoient sauvé tous leurs effets depuis que nous avions été à leurs Hatos.

Le 9 nous arrivâmes à Chiriquita deux heures avant le jour, nous en surprîmes tous les Habitans qui étoient depuis deux jours en contestation entre eux, pour décider à qui feroit la ronde; & après nous être assurés de leurs personnes, nous leur dîmes que c'étoit à nous à la faire, & que nous venions les en dispenser. Nous surprîmes aussi en même temps leur Corps-de-Garde, qui passoit le temps à jouer. Dès que les Factionnaires nous virent parmi eux, ils se jetterent sur leurs armes pour se mettre en défense; mais comme c'étoit un peu trop tard, nous les relevâmes encore de cette peine. Nous apprîmes d'eux qu'il y avoit dans le haut de la riviere une petite Frégate, laquelle ayant touché sur une barre de sable qui est à son embouchure, & voulant s'en débarrasser, avoit été obligée de rentrer, &

104 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
de mettre à terre les vivres dont elle
étoit chargée.

Vers les deux heures après midi nous
apperçûmes quelques Espagnols dans
une maison écartée de la Ville, & nous
partîmes au nombre de cinq pour les en
faire déloger. Mais lorsque nous appro-
châmes de cette maison, ceux que nous
y avions vu paroître ne s'étant montrés
que pour nous attirer, en disparurent,
& dans le même moment cent vingt au-
tres sortirent de quelques bouquets de
bois où ils s'étoient cachés, & nous
investirent de telle sorte, que ne voyant
nulle apparence de nous en dédire,
nous résolûmes de ne nous point laisser
prendre vivans; & de leur vendre chere-
ment nos vies. D'abord nous nous
adossâmes les uns contre les autres pour
faire face de tous côtes, & nous nous
battîmes en cet état contre eux plus
d'une heure & demie; au bout de la-
quelle ne restant plus que deux de nous
en état de combattre, Dieu permit que
nos gens qui étoient au Corps-de-
Garde, vinrent à notre secours, attirés
plutôt par les cris que faisoient les Es-
pagnols pour nous épouvanter, que par
le bruit des armes à feu; parce qu'ils s'i-
maginoient, avant que d'avoir entendu

ces cris, que nous nous exercions à tirer au blanc. Quand les ennemis virent le renfort qui nous venoit, ils se sauverent d'un si grande vîtesse, qu'il fut impossible de les attraper. Ce secours venu si à propos nous sauva infailliblement la vie ; car les ennemis nous ayant déjà tué deux hommes, & estropié un autre, il étoit impossible de tenir plus long-temps contre la grêle de coups dont ils nous assiégeoient de toutes parts. Ainsi je puis dire que je l'échappai belle, & que je ne fus garanti du massacre, sans être seulement blessé, que par une protection du Ciel toute manifeste. De la part des Espagnols ils en furent quittes pour trente hommes qui demeurèrent sur la place ; aussi nous défendîmes-nous en désespérés, & pour tout dire en Flibustiers.

Cette même journée nous brûlâmes toutes les maisons de la Ville, de crainte qu'à leur abri nos ennemis ne surprissent nos sentinelles, & ne vinssent la nuit nous insulter ; après quoi nous nous retirâmes tous dans la grande Eglise, où ils n'osèrent nous venir attaquer, se contentant de nous tirer de temps en temps quelques coups de mousquet, & même de fort loin.

Chiriquita est une petite Ville assise dans une plaine de Savanas, dont la vue n'est bornée que par de petits bouquets de bois fort agréables; plusieurs petites rivières la coupent en divers endroits, & s'écoulent ensuite doucement dans ces Savanas pour les arroser. Elle est environnée d'un grand nombre de Hatos, & ne fait d'autre négoce que celui de suif & de cuirs; son embarcadere est dans une rivière passablement grande, qu'il faut remonter près d'une lieue pour y arriver; elle n'a qu'une passe à son embouchure, & sans une balize les Espagnols même n'y oseroient entrer. Lorsqu'on a mis à terre à cet embarcadere, il reste encore trois lieues à faire jusqu'à la Ville, & cela par un si beau chemin, qu'il ne pouvoit ennuyer que des gens comme nous, qui ne pensions qu'aux moyens de recouvrer des vivres pour appaiser la faim dont nous étions pressés; car, depuis le 5 que nous partîmes de notre Vaisseau, jusqu'au 9 que nous prîmes cette Ville, nous n'avions point mangé.

Le 10 nous en partîmes avec les prisonniers que nous y avions faits, pour aller attendre leur rançon sur une Isle qui est dans la même rivière. Nous

fait avec les Flibustiers en 1686. 107
choisissions des Isles plutôt que la grande terre , où étant obligés de séjourner long-temps , par les remises que nous faisoient les Espagnols , nous leur eussions donné le temps de s'assembler , & de nous payer tout d'un coup en nous accablant de leur grand nombre ; au lieu que de ces Isles où ils ne pouvoient venir que par Chaloupes & à découvert , nous pouvions facilement leur épargner la peine de se rembarquer à mesure qu'ils auroient mis à terre. Mais comme nous retournions à nos Canots , qui nous attendoient à l'embarcadere de Chiriquita , nous trouvâmes en chemin une embuscade que nous avoient dressée les Habitans de cette Ville pour nous couper. Nous la forçâmes , & après que les ennemis se furent retirés , ils nous envoyèrent un Parlementaire nous demander leurs prisonniers , protestant qu'ils vouloient les recouvrer , ou périr à la peine. Nous répondîmes que nous étions tout prêts à les leur rendre , s'ils vouloient venir en rase-Savana les reprendre , & que s'ils nous tiroient un seul coup de mousquet , il n'y aurait point de quartier pour eux ; ce qui rabattit si bien leur orgueil , qu'ils ne parurent plus.

Dès que nous fûmes arrivés à cette Isle, nous envoyâmes chercher par une partie de nos Canots la Cargaison de la petite Frégate dont les Espagnols de Chiriquita nous avoient donné avis ; ils y trouverent plus de cent hommes retranchés ; qui néanmoins ne purent les empêcher de rapporter ce qu'ils étoient allés chercher : ils trouverent parmi le bagage des lettres qui nous apprirent entr'autres choses , que l'Amiral de la Flotte du Perou , qui étoit retourné à Lima , avoit été brûlé dans le Port du Callao d'un coup de tonnerre avec son équipage, qui n'étoit pour lors que de quatre cens hommes. C'étoit une chose d'autant plus surprenante & prodigieuse , que de mémoire d'homme on n'avoit entendu tonner dans ce pays - là , comme on n'y voit jamais pleuvoir.

Le 16 la rançon de nos prisonniers , arriva, & après les avoir élargis , nous retournâmes à bord de notre Navire qui étoit toujours mouillé à l'Isle Saint-Juan. Le 20 nous arrêtâmes entre nous, qu'il étoit nécessaire de faire de grandes Pirogues , ne pouvant plus nous servir de notre Navire , faute de voiles ou de quoi en faire , encore moins de

pouvoir prendre des Vaisseaux sur les Espagnols en cette côte de l'Ouest, où ils avoient entièrement arrêté la navigation depuis que nous y courions. Le 22, nous allâmes choisir des arbres propres à faire des Canots & des Pirogues sur le bord d'une très-belle riviere qui arrose cette Isle.

Le 27, nous apperçûmes sept voiles au large, nous armâmes cinq Canots pour les aller reconnoître; & comme nous doublions une des pointes de l'Isle, nous apperçûmes douze Pirogues & trois Barques longues qui en faisoient le tour terre à terre; nous estimâmes que c'étoit la Flotte du Perou qui nous cherchoit. Nous vînmes aussi-tôt en avertir nos gens, & au même temps on résolut de mettre tout ce qui étoit à bord de notre Navire dans nos deux Barques, & d'entrer dans la riviere où étoient nos ateliers, afin d'attendre les ennemis en cet endroit, où ils ne pouvoient venir nous attaquer sans perdre quantité de monde. Ce projet fut à l'instant exécuté, & après avoir abandonné notre Navire, qui ne pouvoit entrer dans la riviere, nous l'échouâmes, de crainte que les Espagnols n'en profitassent, & ne les remissent en état de naviguer, bien

110 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
persuadés que nous étions , qu'ils ne man-
quoient pas comme nous de voiles pour
cela.

Le 28 nos Vigies nous vinrent avertir
que six Pirogues venoient le long de
la terre. En même temps nous mîmes
cent cinquante hommes en embuscade
des deux côtés de la riviere , ensuite
nous en fortîmes avec deux de nos Ca-
nots , & après les avoir apperçus , nous
feignîmes de vouloir nous sauver en
rentrant dans la riviere , pour les obli-
ger de chasser après nous ; mais se dou-
tant du piège , ils allerent droit à notre
Navire échoué , sur lequel ils firent un
fort grand feu , quoiqu'il n'y eût per-
sonne dedans , excepté un chat que nous
y avions laissé. Alors ne doutant point
qu'ils ne couroient aucun risque , ils
l'aborderent courageusement & le brû-
lerent pour en avoir la ferraille , qui est
une marchandise autant rare que chere
en certains lieux du Perou. Le premier
Février la Flotte Espagnole partit , &
nous laissa en repos achever notre ou-
vrage , à quoi nous employâmes le reste
du mois.

Nous sûmes depuis , que les ordres
de l'Amiral de cette Flotte portoient , de
mettre du canon de Campagne à terre ,

fait avec les Flibustiers en 1686. III

pour démolir les fortifications qu'ils croyoient que nous avions faites en quelques endroits de cette Isle, sur le rapport que leur en faisoient les prisonniers que nous leur renvoyions, après les avoir abusés les premiers, en leur demandant lorsque nous les prenions, s'ils n'y avoit point parmi eux de Maçons pour travailler à nos ouvrages, & les obligeant même quelquefois à nous donner de la brique pour leur rançon, quoique nous n'en eussions pas besoin. Il nous mourut pendant tout le mois de Février quatorze hommes.

Le 14 de Mars nous partîmes de l'Isle Saint Juan avec nos deux Barques, une demi-Galere de quarante avirons, dix grandes Piroques, & quatre Canots légers; le tout de mapou, à l'exception de nos deux Barques. Nous gagnâmes la pointe du vent de l'Isle pour faire revue de notre monde, qui étoit affoibli de trente hommes depuis notre séparation d'avec les Anglois; en même temps on forma de nouveau le dessein qu'on avoit interrompu depuis plus de quatre mois, d'aller prendre la Ville de Grenade, distante du lieu où nous étions de deux cens lieues; ou en-

112 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
viron. Pour cela il falloit avoir des vivres pour subsister pendant le voyage, & nous n'en avions pas ; ce qui nous obligea de détacher notre demi-Galere & quatre Canots, pour aller au Pueblo Nuevo en chercher, tandis que le reste de notre monde iroit nous attendre à l'Isle Saint Pedro, qui est deux lieues au vent de la riviere de Chiriquita, pour achever de mettre leurs Canots en état.

Le 6 Avril, trois heures avant le jour, étant arrivés près de la riviere du Pueblo Nuevo, par un beau clair de Lune, nous apperçûmes à son embouchure une petite Frégate, une Barque longue & une Pirogue : nous nous approchâmes à la portée du pistolet, dans la pensée que nous avions que c'étoit quelques-uns de nos Flibustiers Anglois, dont nous nous étions séparés. Mais nous fûmes bientôt détrompés ; car après nous avoir reconnus, ils nous répondirent de toute leur volée de canon, pierriers & mousquets ; ce qui nous fit juger qu'il falloit que ce fût, comme il n'étoit que trop vrai, un détachement que la Flotte Espagnole avoit laissé en cet endroit, (après nous avoir quittés à l'Isle Saint Juan) pour garder deux petits Bâti-

fait avec les Flibustiers en 1686. 113

mens qui chargeoient à l'embarcadere de ce Bourg, des vivres qu'elles devoient transporter à Panamá. Notre erreur fut cause que nous eûmes vingt-hommes hors de combat par cette premiere décharge, avant que nous pussions nous reconnoître. Cependant, après nous être un peu remis de notre surprise, nous nous acharnâmes contre eux avec opiniâtreté pendant plus de deux heures de temps, quoique nous n'eussions que nos fusils sans une seule piece d'artillerie. De leur côté ils se défendirent d'autant plus vigoureusement, qu'ils croyoient, après l'étonnement où ils nous avoient mis, que nous lâcherions plutôt pied. Durant le combat ils firent tous leurs efforts pour appareiller; mais nous les en empêchâmes, ne paroissant personne dans leurs enfléchures que nous ne jettassions bas, aussi-bien que leurs Grenadiers qui étoient dans leurs hunes. Mais voyant que le clair de la Lune finissoit, nous nous retirâmes hors de la portée de leur canon, tant pour panser nos blessés, qui étoient au nombre de trente-trois, outre quatre de nos hommes qui furent tués, qu'afin d'attendre le jour pour décider cette affaire dont nous ne voulions pas avoir le dé-

114 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
menti. Mais pendant cet intervalle les ennemis se mirent à couvert sous le retranchement qu'ils ont au bord de cette rivière, où les gens de terre, qui avoient entendu la nuit le combat, s'étoient aussi rendus ; ce qui nous fit juger qu'allant les attaquer en cet endroit, nous n'aurions pas tout l'avantage que nous avions résolu de prendre sur eux ; de manière que le jour étant venu, nous fîmes route pour aller rejoindre nos Canots à l'Isle Saint Pedro ; où nous arrivâmes le huitième.

Le 9, nous nous trouvâmes dans une extrême disette de vivres, n'ayant quoi que ce soit à manger, & nous en souffrîmes beaucoup, sur-tout nos blessés, que nous envoyâmes par notre demi-Galere (pour être plus à couvert) à bord de nos deux Barques, auxquelles nous avons donné rendez-vous dans la Baie de Boca-del-Toro. Après cela nous allâmes mettre à terre à un Bourg, dix lieues sous le vent de Chiriquita, pour y chercher des vivres. Mais n'y en ayant point trouvé, nous le quittâmes, & le 11, en revenant joindre nos Canots, nous trouvâmes, pour nous fortifier dans l'abattement où la faim nous réduisoit, le régiment d'une embuscade de cinq cens

fait avec les Flibustiers en 1686. 115

hommes, contre lesquels, malgré notre débilité, nous ne laissâmes pas de nous défendre; si bien que nous les obligeâmes de nous laisser le chemin libre, avec perte toutefois de deux des nôtres. Nous nous rembarquâmes le soir pour aller joindre nos Barques dans cette Baie de Boca-del-Toro; nous y arrivâmes le 13, & nous descendîmes à terre, où nous employâmes le temps jusqu'au 16 à chasser, principalement pour la nourriture de nos blessés, y trouvant en abondance les bêtes fauves & le gibier, dont j'ai fait mention en traversant la terre ferme.

Le même jour 16, nous en partîmes pour aller dans la Baie de la Caldaita, après avoir renouvelé notre entreprise sur la petite Ville de Leparso dont j'ai déjà parlé. Le 19, étant arrivés en cette Baie, nous mîmes à terre deux heures avant le jour, & nous arrivâmes à cette petite Ville sur les onze heures du matin; nous la trouvâmes presque abandonnée depuis que nous en avions pris les vigies, qui, comme j'ai remarqué, nous dégoûtèrent d'y aller par l'avis qu'ils nous avoient donné du renfort de Carthagene. Nous y fîmes néanmoins quelques prisonniers, qui nous di-

116 *Journal du voyage à la Mer du Sud*,
rent que tout le monde s'étoit retiré
dans cette dernière Ville ; qui en est dis-
tante de vingt-quatre lieues. Ainsi notre
peine ayant été inutile , nous retournâ-
mes le 20 au bord de la mer , rejoindre
nos Canots.

On fait les trois lieues de distance
qu'il y a de Lesparfo jusqu'au bord de
la mer, par un très-méchant chemin, on
n'y marche pas une portée de fusil en
Pays plat & uni , tout y est raboteux,
& rempli de petites montagnes & de col-
lines, de dessus lesquelles néanmoins on
découvre un très-agréable Paysage. La
Ville est bâtie sur une éminence, d'où
l'on apperçoit assez facilement tout ce
qui entre & tout ce qui sort de la Baie.
Cette Ville est enfermée par une petite
riviere qui en fait le tour , & quand on
sort du côté de Carthagene, on rencon-
tre de très-belles plaines coupées par des
chemins Royaux , qui sont aussi-bien
dressés qu'en Europe.

Le 21 , nous allâmes nous envitailler
des fruits de la Bananerie de cette Baie,
dans laquelle nos deux Barques vinrent
nous joindre. Le 22 , nous fîmes assem-
bler nos gens à terre sur une des Isles
qui y sont encloses , tant pour résoudre
de quelle façon on attaqueroit Grenade,

que nous voulions prendre , que pour faire la revue de la poudre qu'ils pouvoient avoir , appréhendant que plusieurs n'eussent usé la leur à la chasse. Nous fîmes ensuite des Ordonnances, par laquelle nous condamnions à perdre leur part de ce qui se prendroit en ce lieu, ceux d'entre nous qui seroient convaincus de lâcheté, de viol, d'ivrognerie, de désobéissance, de larcin, & d'être sortis du gros sans être commandés. Après cela nous partîmes le soir de la Baie, & un coup de vent d'Est qui survint pendant la nuit nous écarta les uns des autres. A la pointe du jour nous comptâmes treize voiles, ce qui nous étonna, parce qu'il n'y en avoit que douze en toute notre Flotte; nous fîmes signal à nos Canots, pour chasser avec nous sur celle que nous croyions être d'augmentation, & quand nous l'eûmes chassée près d'une heure, nous en apperçûmes encore cinq autres: nous joignîmes la première & nous apprîmes que c'étoit le Capitaine Toussé qui venoit de la côte d'Acapulco. Il avoit laissé son Navire à la cape vis-à-vis la boutique de la Baie dans laquelle nous étions, & il alloit avec ces cinq Canots chercher des Bananes, comme

118 *Journal du Voyage de la Mer du Sud*,
nous venions de faire , n'ayant plus
que très-peu de vivres à son bord. Il
nous apprit que le Capitaine David étoit
avec sa Flotte à la côte du Sud , & que
le Capitaine Suams étoit allé aux gran-
des Indes avec sa Frégate.

Alors nous trouvant les plus forts ,
nous nous ressouvînmes des pieces qu'il
nous avoit faites , & pour lui en mar-
quer notre ressentiment nous l'arrêtâ-
mes prisonnier , aussi-bien que ses gens
qui étoient dans les quatre autres Ca-
nots que nous avions joints. Nous allâ-
mes aussi aborder son Navire , dont
nous nous rendîmes les Maîtres, faisant
semblant de vouloir l'enlever : (notre
dessein n'étoit pourtant que de les in-
timider) nous les laissâmes quelque
temps dans cette peur, après quoi nous
fîmes connoître à Touflé, que nous
étions plus honnêtes gens que lui , &
qu'encore que nous eussions le dessus,
nous ne voulions pas profiter de notre
avantage pour nous venger ; que nous
le remettions aussi-bien que ses gens en
possession de ce que nous leur avions
ôté depuis quatre ou cinq heures. Cette
modération que nous lui fîmes paroî-
tre, avec ce qu'il avoit appris de quel-
ques-uns de nos gens , du dessein que

fait avec les Flibustiers en 1686. 119

nous avions fait sur Grenade , l'engagea à nous prier de souffrir son association & celle de cent quinze Anglois qu'il avoit dans son bord , à quoi nous consentîmes.

Le 25, nous partîmes tous ensemble, François & Anglois, dans nos Pirogues & nos Canots , & nous laissâmes leur Navire & nos deux Barques à l'abri du Cap blanc , qui est vingt lieues au vent du lieu où nous devons mettre à terre ; donnant ordre à ceux qui étoient destinés à les garder, de partir six jours après nous , & de venir le long de la côte mouiller à l'endroit, où ils verroient que nous aurions laissé nos Canots.

Le 7 Avril nous mîmes à terre en pleine côte au nombre de trois cens quarante-cinq hommes, conduits par un guide fort habile , qui nous mena au travers des bois pour n'être point découvertes. Nous y marchâmes jusqu'au neuf, tant le jour que la nuit ; mais malgré nos précautions nous ne laissâmes pas d'être apperçus par quelques-uns des Habitans qui pêchoient dans une riviere à quinze lieues de la Ville, & qui coururent promptement pour avertir les Espagnols de notre marche. Malgré cela ils n'auroient jamais eu assez

120 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
de temps pour détourner tous leurs
biens, (marchant comme nous faisions
sur leurs pas) si malheureusement pour
nous ils n'avoient pas été avertis trois
semaines auparavant par ceux de Les-
parso, qui ayant vu notre grand nom-
bre de Canots, s'étoient doutés de notre
dessein.

La fatigue où nous étions, jointe à
une grande faim, nous obligea de de-
meurer le 9 au soir, & de coucher dans
une grande sucrerie qui n'est qu'à quatre
lieues de Grenade, & qui étoit sur
notre chemin. Elle appartenoit à un
Chevalier de Saint Jacques, que nous
manquâmes de faire prisonnier en arri-
vant, nos jambes n'étant pas dans ce
moment assez bien disposées pour courir
après lui. Le 10, nous en sortîmes, &
en approchant de la Ville nous apper-
çûmes de dessus une éminence qui n'en
est qu'à une lieue, deux Navires sur le
lagon de Nicaragua, qui emportoient,
comme nous le sûmes après, toutes les
richesses de Grenade dans une Isle qui
en est à deux lieues. Nous fîmes un
prisonnier dans un Bourg que nous
rencontrâmes chemin faisant. Il nous
dit que les Habitans de cette Ville s'é-
toient retranchés sur la place d'armes, &
qu'ils

qu'ils l'avoient entourée d'une forte muraille, depuis que notre Quartier-Maître, qui s'étoit rendu à eux, les avoit avertis que nous pourrions y aller. Il nous dit encore que ce lieu étoit muni de quatorze pieces de canon & de six pierriers; qu'enfin ils avoient détaché six Compagnies de Cavalerie, pour attaquer notre arriere-garde dans le temps que notre tête auroit attaché le combat, supposé que nous allassions à eux.

Ces avis, qui auroient sans doute donné de la terreur à tous autres qu'à des Flibustiers, ne ralentirent pas d'un moment notre dessein, & n'empêchèrent point que vers les deux heures après midi du même jour, nous n'arrivassions à la Ville, où nous trouvâmes dès l'entrée du Fauxbourg une forte embuscade, sur laquelle après une heure de combat nous fondîmes avec tant de résolution, que nous passâmes sur le ventre de tous ceux qui la composoient, sans autre perte de notre côté que d'un seul homme; de-là nous entrâmes dans la Ville, à l'entrée de laquelle nous fîmes halte pour attendre la réponse de plusieurs de nos gens que nous avions détachés pour aller reconnoître les environs d'un fort que nous voyions en

122 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
droite ligne de la rue par où nous étions
entrés. Un moment après il en revint
une partie nous informer que le fort
étoit quarré, & qu'outre la rue où
nous étions, ils en avoient encore re-
marqué trois qui aboutissoient aux trois
autres faces du fort, d'où les ennemis
pouvoient découvrir tout ce qui venoit
à eux par ces avenues, qui d'ailleurs
étoient toutes commandées par leurs
canons & leur mousqueterie.

Nous ne fûmes pas long-temps à
consulter sur le parti que nous avions
à prendre. Il nous étoit aisé de voir
que nous étions trop peu de monde
pour faire nos attaques par ces différents
endroits. Ainsi, après avoir fait revenir
le reste de ceux que nous avions envoyés
reconnoître la place, & qui s'étoient
attachés à quelque légère escarmouche;
nous nous disposâmes tous à donner
par la seule rue où nous nous étions
d'abord présentés, & bien nous en
prit; car si nous nous fussions disper-
sés dans les autres, les Compagnies de
Cavalerie, qui étoient à notre queue &
qui nous observoient, n'auroient pas
manqué de nous enfermer; ce qu'ils
n'oseroient faire, nous trouvant tous en-
semble.

fait avec les Flibustiers en 1686 123

Après nous être exhortés les uns les autres à combattre courageusement, nous avançâmes à grands pas vers ce lieu fortifié. Dès que ceux qui le défendoient nous virent à leur portée, ils firent un grand feu sur nous ; mais s'appercevant qu'à tous les coups de canon qu'ils nous tiroient, nous faisions un salut jusqu'à terre pour laisser passer le boulet & la mitraille, ils s'aviserent de mettre de fausses amorces sur leurs canons, afin que nous relevant après cette feinte, le coup nous surprît en le faisant partir tout de bon. Lorsque nous vîmes cette ruse, nous nous rangeâmes le long des maisons, & ayant gagné une petite élévation qui formoit le paterre d'un jardin, nous les bâtime de là si à découvert pendant une heure & demie, qu'ils furent obligés d'abandonner le terrain. A quoi nous autres Enfants perdus qui étions au pied de leurs murailles, contribuâmes de notre mieux, en les accablant de grenades que nous leur jettions incessamment, & qui les forcerent enfin à gagner l'Eglise Major, où du haut de la Tour ils nous blessèrent quelques hommes. Dès que nos gens, qui étoient sur cette éminence, s'appercurent que les ennemis

124 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
lâchoient pied, ils nous crièrent de sauter par-dessus les murailles; ce qu'ayant fait ils nous suivirent de fort près. Ainsi nous nous rendîmes les maîtres de leur Place d'armes & par conséquent de la Ville, d'où ils s'enfuirent après avoir perdu beaucoup de monde; de notre part il n'y eut que quatre hommes de tués & huit de blessés, dont à la vérité peu réchapperent. Lorsque nous fûmes entrés dans ce Fort, nous le trouvâmes d'une étendue à pouvoir contenir six mille hommes en bataille: il étoit environné d'une muraille telle que le prisonnier nous l'avoit rapporté, percée de quantité de meurtrières qu'ils avoient bien garnies de monde & de mousquets. La face qui regardoit la rue par où nous les attaquâmes, étoit gardée par deux pieces de canon & quatre pierriers qui en défendoient l'approche, sans compter plusieurs autres ouvertures que cette muraille avoit au pied, & par lesquelles ils avoient passé des croissants pour couper les jambes à ceux qui en auroient voulu approcher de trop près. Mais nous les rendîmes inutiles par le moyen de nos grenades qui les empêchèrent de s'en servir.

fait avec les Flibustiers en 1686. 125

Après avoir chanté le *Te Deum* dans l'Eglise Major, & mis quatre vigies dans la Tour, nous dressâmes nos Corps-de-Garde dans de fortes maisons, qui sont aussi enfermées dans la Place d'armes, & nous ramassâmes les munitions de guerre qui y étoient. Ensuite nous allâmes visiter les maisons de la Ville, dans lesquelles nous ne trouvâmes que quelques marchandises & des vivres que nous portâmes dans nos Corps-de-Garde.

Le lendemain au soir nous détachâmes un parti de cent cinquante hommes pour aller chercher les femmes, afin de les mettre à rançon, & pour nous saisir des effets qu'elles avoient emportés avec elles dans une sucrerie à une lieue de la Ville. Mais elles en étoient parties quand on y arriva, ne s'y croyant pas en sûreté, en sorte que le parti s'en revint sans rien faire. Ce jour-là même nous envoyâmes un prisonnier aux Espagnols leur demander rançon pour la Ville, sans quoi nous menacions de la brûler. Ils envoyèrent un Padre ou Religieux parlementer, qui nous dit que les Officiers & les Habitants s'assembleroient pour en délibérer; mais un de nos gens qu'ils avoient pris, & que la fatigue avoit

fait demeurer en chemin, sans que celui qui conduisoit notre queue s'en fut aperçu, les assura que nous ne la brûlerions pas, parce que notre dessein étoit de repasser quelques mois après à la mer du Nord par le Lagon, & de reprendre dans cette Ville les choses nécessaires pour notre passage, que nous n'aurions pas retrouvées si nous y avions mis le feu; de maniere que cet homme les ayant rassurés, ils ne se mirent plus en peine de nous faire de réponse à la proposition du rachat de la Ville; ce qui obligea enfin quelques-uns des nôtres les plus déterminés, d'y mettre le feu par dépit.

L'occasion qui se présentoit de repasser à la mer du Nord par ce Lagon qui va s'y rendre, nous eût été alors très-favorable, & nous ne l'eussions pas manquée, si nous eussions trouvé des Canots en ce lieu pour aller prendre les deux Bâtimens & les richesses de la Ville, qu'ils avoient transportées dans l'isle dont j'ai parlé & qui est dans le même Lagon. Nous eussions été entièrement consolés du chagrin que nous avions d'avoir manqué la Flotte devant Panama : mais le terme des miseres & des périls que notre destinée nous résér-

voit n'étant pas encore accompli, nous ne pûmes profiter d'une occasion si avantageuse pour nous tirer de ces régions-là, qui, quoique très-charmantes & très-agréables pour ceux qui y sont établis, paroissoient bien différentes à une petite poignée de gens comme nous, sans Vaisseaux, la plupart du temps sans vivres, & errans au milieu d'une foule d'ennemis qui nous obligeoient de nous tenir perpétuellement sur nos gardes, & qui nous enlevoient, autant qu'ils pouvoient, les moyens de subsister.

Grenade est une Ville grande & spacieuse, située dans un fonds, en l'abordant par le côté de la mer du Sud; les Eglises y sont magnifiques, & les maisons assez bien bâties; il y a plusieurs Couvens de l'un & de l'autre sexe; la grande Eglise Major est renfermée dans l'une des extrémités de la Place d'armes, le Pays d'alentour est assez destitué d'eau, n'y en ayant point d'autre que celle du Lagon de Nicaragua sur le bord duquel la Ville est assise. On voit aux environs quantité de belles sucreries, qui ressemblent plutôt à de petites bourgades, qu'à des maisons particulières; entr'autres celle qui appartenoit à ce Chevalier de Saint Jacques,

128 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
chez qui nous avions couché , & dans
laquelle il y a une Eglise fort jolie & fort
enrichie.

Le 15 nous partîmes de cette Ville
emmenant avec nous une piece de ca-
non & quatre pierriers , comptant bien
que nous trouverions de l'opposition à
notre passage , avant que d'arriver au
bord de la mer , dont nous étions éloi-
gnés de vingt lieues , & nous ne fûmes
pas trompés dans notre attente ; car
les Espagnols nous attendoient au nom-
bre de deux mille cinq cens hommes à
un quart de lieue de la Ville. Ils firent
d'abord leur décharge sur nous : mais
ne s'imaginant pas que nous avions
emmené de l'artillerie , ils en furent
tellement épouvantés , qu'après avoir
tiré deux coups de canon dans leur
premiere embuscade , ils nous laisserent
le chemin libre en cet endroit seule-
ment. Cependant quoiqu'ils vissent
quantité des leurs étendus sur la pous-
siere , ils ne laisserent pas toute la jour-
née de nous dresser de distance en dis-
tance de nouvelles embuscades ; mais
elles n'eurent pas plus de succès que la
premiere. Nous enlevâmes un de leurs
hommes , qui nous dit , que dans le
logis du Condador de Grenade , il y

avoit un million & demi de pieces de huit, destiné depuis long - temps pour le rachat de la Ville, au cas qu'elle fût prise, & que ce trésor étoit enseveli dans la muraille, de façon qu'il n'y paroïssoit rien. L'envie ne nous prit pourtant pas de retourner chercher cet argent, étant tous assez en peine de nous tirer des mains d'un nombre aussi considérable d'ennemis que celui que nous avions sur les bras.

Le soir nous fûmes obligés d'abandonner notre canon après l'avoir encloué; parce que les bœufs qui le traînoient moururent de soif, ayant marché par une grande chaleur plusieurs lieues sans trouver une goutte d'eau, & par une poussiere qui étouffoit & les hommes & les bêtes. Mais nous réservâmes nos pierriers, que nous chargeâmes sur des mulets qui résisterent davantage à cette incommodité. Ensuite nous allâmes coucher à un très-beau Bourg nommé Massaya, qui est sur le bord du Lagon; mais de ce lieu jusqu'à l'eau il y a tant à descendre, que du haut un homme ne paroît pas plus gros qu'un enfant. Les Indiens nous y reçurent à bras ouverts; mais les Espagnols qui s'en étoient retirés, sachant l'extrême

130 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
soif qui nous tourmentoit, avoient répandu toute l'eau qui étoit dans le Bourg, espérant par-là nous réduire à la nécessité d'aller nuitamment en puiser au Lagon, pour nous y faire donner dans quelque embuscade. Mais ces Indiens, qui vinrent au devant de nous se jeter à nos pieds pour nous prier de ne point brûler leur Bourg, remédièrent à cet inconvénient, en nous assurant qu'ils nous fourniroient tout ce qui nous seroit nécessaire, autant de temps que nous y resterions, & particulièrement de l'eau. Cette soumission nous engagea à leur accorder ce qu'ils demandoient, d'autant plus volontiers qu'ils nous avoient fait connoître en diverses occasions, qu'ils étoient plus nos amis que ceux des Espagnols.

Tous ces Indiens sont gens misérables, que les Espagnols tâchent à réduire & à s'affujettir peu à peu avec une feinte douceur, pour leur faire oublier les cruautés & les tyrannies qu'ils ont exercées à leur égard, & dont cependant ils ne laissent pas de conserver toujours la mémoire. Ils en ont à présent quantité qu'ils ont attirés des montagnes où ils se réfugioient, & se les sont soumis de cette manière. Ils

fait avec les Flibustiers en 1686. 131

leur donnent des emplacements pour bâtir des Bourgs & des Villages ; mais tout le travail qu'ils y font tourne au profit des Espagnols , de maniere que s'en servant comme d'esclaves , ils sont tellement las de leur domination , & même de la barbarie qu'ils ont de les faire servir de palissades quand ils nous combattent , que si nous avions été gens à les recevoir toutes les fois qu'ils se sont offerts à prendre notre parti , nous en eussions fait une armée très-considérable. Et il est certain que s'ils avoient des armes & de la protection , ils secoueroient infailliblement le joug de leurs impitoyables dominateurs , les surpassant infiniment en nombre.

Nous séjournâmes un jour seulement à ce Bourg pour faire reposer nos blessés , & il nous en mourut deux des crampes qui leur avoient retiré tous les nerfs. Elles sont si malignes pour nous en ce pays-là , que quand elles attaquent un Etranger qui est blessé , il n'en réchappe point. Il vint ce même jour un Padre de la part des Espagnols , pour nous demander un autre Padre que nous avions à eux parmi nos prisonniers , & qui avoit été pris les armes à la main , ses poches pleines de balles empoisonnées ;

132 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
nous lui demandâmes en échange l'homme qu'ils nous avoient pris ci-devant, ce qu'il ne voulut jamais nous accorder, de maniere que nous emmenâmes le Padre avec nous jusqu'au bord de la mer.

Le 17 nous partîmes de ce Bourg, & nous allâmes coucher à un autre à trois lieues au delà. Le 18 nous en repartîmes, & comme nous sortions d'une forêt pour entrer dans une plaine, nous découvrîmes cinq cens hommes sur une hauteur qui nous attendoient, commandés par ce Quartier - Maître Catalan dont j'ai parlé ci - dessus. Ils avoient arboré pavillon rouge pour nous faire entendre qu'ils ne nous donneroient point de quartier; ce qui nous obligea de ferrer nos pavillons blancs, & de déployer les rouges aussi - bien qu'eux. Nous marchâmes droit où ils étoient sans tirer, quoiqu'ils fissent un fort grand feu sur nous; & lorsque nous en fûmes à la portée du fusil, on détacha les Enfans perdus, pour leur faire quitter le terrain: ce qui fut fait avec beaucoup de vigueur. Nous leur prîmes plus de cinquante chevaux, & en fuyant ils nous abandonnerent une partie de leurs armes, leurs morts,

fait avec les Flibustiers en 1686. 133

& leurs blessés de qui nous apprîmes que ces cinq cens hommes étoient un renfort que ceux de la Ville de Léon avoient envoyé pour secourir Grenade contre nous, & qui s'en retournoient chez eux.

Après nous être reposés environ une heure, nous continuâmes notre chemin, & nous allâmes coucher à un Bourg, dont les Habitans s'étoient retirés. Le 19, nous allâmes coucher à un Hato. Le 20, nous couchâmes à une Estancia, où nous demeurâmes quelques jours à nous délasser de la fatigue de notre voyage, & à saler des viandes pour porter à bord de nos Bâtimens, dans lesquels nous jugions bien qu'il ne devoit plus y avoir de vivres. Je partis toujours d'avance avec un parti de cinquante hommes, pour aller informer de notre retour ceux qui les gardoient. Le 26, le reste de nos gens arriva au bord de la mer, où nous nous rembarquâmes tous; nous apprîmes que quatre de nos blessés du combat de Pueblo-Nuevo étoient morts; mais c'étoit plutôt de faim que de leurs blessures.

Le 27, nous fîmes route pour le Realeguo, dans le port duquel nous

134 *Journal du Voyage de la Mer du Sud*,
prîmes fond le 28. En y mettant à terre,
les vigies de Pueblo-Viego nous décou-
vrirent : nous ne laissâmes pas pour cela
d'y courir & d'y arriver à midi, & les
Espagnols qui venoient d'être avertis se
sauvoient de tous côtés. Mais en ce
Pays les chaleurs sont si excessives, que
la terre ne permet pas d'y marcher à
cette heure-là. Aussi cherchions-nous
plutôt de l'ombre ou une touffe d'herbe
pour rafraîchir nos pieds, que nous ne
pensions courir après eux. Nous fîmes
pourtant cent prisonniers, presque tous
femmes ; nous n'y séjournâmes que deux
jours, & après avoir amassé les vivres
qui étoient dans les maisons, & qu'un
parti que nous avions envoyé chercher
des chevaux nous en eût amené cent,
nous en partîmes le premier Mai, &
nous allâmes porter ces vivres sur le
bord de la rivière du Realeguo, où
étoient nos Canots, qui les portoient
ensuite à bord de nos Navires, tan-
dis que nous allions ailleurs en cher-
cher d'autres, afin d'en amasser le plus
que nous pourrions, plutôt que de les
consommer à mesure que nous les por-
tions.

Le 2 nous allâmes à une sucrerie
prendre six chaudieres que nous appor-

fait avec les Flibustiers en 1686. 135
tâmes le lendemain ; le 4 nous repartîmes pour aller à un Bourg, à deux lieues de Realeguo, nommé Ginandego, dont quelques jours auparavant les Habitans nous avoient priés, en se moquant de nous, de les aller voir, s'assurant sur un retranchement qui en fermoit l'avenue, & qui étoit défendu par deux cens hommes, de nous y bien recevoir. Nous y arrivâmes le 5 à la pointe du jour ; mais la sentinelle nous ayant découverts, elle en avertit aussi-tôt les Espagnols, qui ne se firent pas prier pour l'abandonner, après avoir tiré sur nous quelques coups de mousquet ; de sorte que pour punir leur rodomontade, nous brûlâmes entièrement leur Bourg. Nous fîmes un prisonnier, qui nous apprit que le Corrégiador de Léon, qui vouloit nous éloigner de cette côte, avoit donné ordre à tous les Indiens, que dès que nous irions en quelque lieu, ils en fissent brûler tous les vivres : ce qui pour notre malheur ne fut que trop bien exécuté, non-seulement en cet endroit, mais par-tout ailleurs, & qui fut cause en même temps de la faim & des travaux excessifs que nous souffrîmes sur cette mer tant que nous y demeurâmes.

Vers le midi du même jour il se

136 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
présenta dans une savane environ huit
cens hommes sortis de Léon pour nous
attaquer. La vigie que nous avions posée
au haut du Clocher du Bourg où nous
étions, sonna le Tocfin pour nous assem-
bler & nous faire quitter les maisons où
nous étions dispersés. Nous courûmes
cent cinquante hommes avec des pavil-
lons rouges pour les aller trouver : mais
comme ils ne nous laissèrent pas appro-
cher d'eux à la portée de nos fusils,
fuyant toujours, nous fûmes obligés de
nous retirer, & le 6 nous en partîmes
pour aller nous embarquer, le 7 nous
mîmes nos Bâtimens en carene, & nous
nettoyâmes nos Canots.

Le 9 nous tînmes conseil pour déli-
bé rer sur le parti que nous prendrions,
& nous nous trouvâmes de deux senti-
mens différens. Les uns étoient d'avis
de monter devant Panama, espérant
que les Espagnols auroient ouvert la na-
vigation nous sachant éloignés d'eux.
Les autres représentoient que souvent
il y avoit des années où il falloit essuyer
du côté de Panama huit mois d'un
très-misérable temps de pluies & de
vents de Sud qui y regnent, & que celle-
ci en pouvoit être une ; qu'ainsi il leur
sembloit plus à propos de descendre

fait avec les Flibustiers en 1686. 137

plus bas à l'Ouest, pour hiverner sur une Isle, & y attendre le beau temps.

Ces deux différens avis furent suivis, & chacun s'étant rangé de celui qui lui agréoit le plus, on ordonna dès le lendemain aux Chirurgiens de faire leur rapport de ceux d'entre nos blessés qui en demeureroient estropiés, afin de les récompenser avant que de nous séparer. Ils nous rapportèrent qu'il y avoit quatre estropiés & six incommodés, nous donnâmes à chacun de ceux-ci, six cens pieces de huit, & aux Estropiés, mille, comme nous l'avons toujours pratiqué en cette mer, & tout l'argent que nous y avons amassé fut appliqué à cette récompense. Le 12 nous partageâmes les Barques & les Canots, & nous nous trouvâmes cent quarante-huit François pour monter devant Panama, (sans y comprendre l'équipage Anglois du Capitaine Toussé) & cent quarante-huit autres François pour descendre à l'Ouest. Le 13 nous partageâmes nos vivres, & nous nous séparâmes en deux bandes. Ces derniers se mirent sous la conduite du Capitaine Grognet ; & nous qui montions à Panama, sous celle du Capitaine Toussé. Cette séparation faite, nous allâmes mouiller à une Isle qui est

138 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
à demi-lieue de celle où nous laissions les
autres, pour y faire de l'eau & du bois.
Le 16, le Capitaine Grognet nous en-
voya son Quartier-Maître pour nous prier
de ne mettre aucun de nos prisonniers à
terre, de crainte qu'ils n'informassent les
Espagnols de notre séparation ; parce
que dans le dessein qu'il avoit de faire
descente chez eux, il appréhendoit que
de pareils avis ne les rendissent plus réso-
lus & plus hardis à le traverser.

Le 19 nous appareillâmes & nous fî-
mes voile pour la côte de Panama, avec
le Navire du Capitaine Toussé & une
Barque ; nous portâmes à l'Est-Sud-Est,
au Sud-Sud-Est & au Sud-Sud-Ouest
jusques à minuit, que nous fûmes pris
d'un grain qui nous fit amener jusques
au 20 à midi. Alors le vent se modéra,
& nous fîmes l'Est-Sud-Est, jusques au
23, que nous mouillâmes dans la Baie
de la Colebra pour y faire de l'eau,
nous y passâmes la journée à varrer &
à prendre des Tortues qui abondent en
cette petite Baie. Elles sont de diverses
grandeurs, & nous en avons trouvé
d'une si grande espece, qu'il n'en falloit
qu'une seule pour rassasier 50 person-
nes en un jour. Le 24 nous mîmes
cent cinquante hommes à terre pour

fait avec les Flibustiers en 1686. 139

voir si nous ne découvririons pas quelque Ville ou quelque Bourg , n'ayant point de Guide pour nous conduire dans ce Pays. Et après avoir marché environ une lieue , nous rencontrâmes trois Hatos fort proches les uns des autres , dans lesquels ayant trouvé abondamment à manger , nous y restâmes jusques au 26 que nous revînmes à bord , où le Capitaine Toussé nous proposa d'aller prendre la Ville de la Villia , qui est à trente lieues sous le vent de Panama. Chacun y consentit , & le soir nous levâmes l'ancre , du vent de terre , qui nous servit jusqu'au 27 à midi que nous eûmes un très-gros temps de Sud-Est , accompagné de pluie , jusques au 28 au soir qu'il se calma. Tout le 29 , le vent d'Ouest nous favorisa , & nous fit voir sur le soir le Cap blanc. Le 30 nous eûmes assez beau temps ; mais le 31 deux heures avant le jour , nous en eûmes un très-mauvais , qui nous contraignit de tout amener & de mettre à la cape. Le tonnerre tomba sur le bout de notre grande vergue ; cependant il ne l'endommagea pas beaucoup. Le premier Juin le vent s'étant modéré , nous fîmes route à l'Est - Sud - Est ; le 2 sur le midi nous entrevîmes la terre ,

140 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
mais elle étoit si couverte de brouillards,
que nous ne pûmes connoître quel lieu
c'étoit ; nous fîmes l'Est - Quart - Sud -
Est pour l'approcher. Le brouillard s'é-
tant un peu dissipé , nous reconnûmes
que nous étions entre la baie de Boca-
del-Toro & la pointe Borica ; ensuite
nous fîmes le Sud - Quart - Sud - Ouest
pour nous mettre au large ; & après , le
Nord-Est pour attraper l'Isle Saint Juan
de Cueblo.

Le 7 nous terrîmes à l'Isle Montosa ,
six lieues au Sud de celle de Saint Juan ;
nous mîmes trois Canots dehors avec
lesquels nous allâmes faire le tour de
cette derniere , & nos Bâtimens allerent
mouiller à une autre petite Isle qui en
est à demi-lieue à l'Est. En faisant le
tour de celle de Saint Juan , nous ne
trouvâmes qu'un de nos prisonniers qui
s'étoit sauvé d'avec nous lorsque nous
y étions , & qui n'ayant pu passer à la
grande terre , revint à nous. Nous re-
tournâmes le 10 à nos bords. Le 11
nous fîmes nos eaux & notre bois , &
nous nettoiyâmes nos Canots. La nuit
suivante il s'éleva un vent de Nord qui
cassa nos cables , & qui pensa nous jet-
ter sur un récif : mais par bonheur le
vent se tournant & se jettant sur la ter-

fait avec les Flibustiers en 1686. 141

re , fit que nous appareillâmes & que nous allâmes mouiller au large. A la faveur des éclairs nous apperçûmes nos Canots, dont les grêlins étoient cassés , & qui alloient être jettés par les vagues sur le récif, si nous n'avions été les sauver, à l'exception toutefois d'un que nous ne pûmes empêcher de s'y aller briser , & le 12 nous allâmes draguer nos ancres.

Le 13 nous appareillâmes faisant route pour la Villia, poussés d'un vent largue d'Ouest-Sud-Ouest. Le 15 nous découvrîmes la terre, & nous reconnûmes que c'étoit le Cap appelé le *Morne à Puercos* ; ensuite nous reportâmes au large du vent de terre, jusqu'au soir que le Ciel se brouilla de telle sorte , que nous fûmes jusques au 18 à mâts & à cordes d'un vent de Sud-Ouest , avec une pluie épouvantable qui ne cessa qu'à midi, que le temps s'appaisa. Alors nous reconnûmes trois rochers nommés *les trois Freres* , qui sont à quelques lieues sous le vent de la Baie de la Villia où nous allions. Le 19 nous vîmes la pointe Mala, qui fait celle de dessous le vent de cette Baie, & nous portâmes toute la nuit le Nord pour aborder la terre. Le 20 à la pointe du jour, nous

142 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
nous en trouvâmes à cinq ou six lieues,
nous ferrâmes toutes nos voiles, à l'ex-
ception de nos civadières, pour soutenir
nos Bâtimens au courant. Le soir nous
passâmes dans nos Canots, & nous nageâ-
mes toute la nuit, après avoir donné or-
dre à nos Bâtimens de louvoyer en nous
attendant à l'embouchure de la Baie où
nous entrions.

Le 21 au matin nous reconnûmes le
lieu où nous devions mettre à terre,
nous mouillâmes pour attendre la nuit,
& nous démâtâmes nos Canots, de
crainte qu'ils ne fussent apperçus de
terre. Lorsque la nuit fut venue, nous
appareillâmes. Le 22 une heure avant le
jour nous terrîmes ; mais notre prati-
que nous ayant dit que nous n'avions
pas assez de temps pour arriver à la
Villia avant que le jour parût, nous
repoussâmes trois lieues au large où
nous mouillâmes, n'y ayant par-tout
dans cette Baie que 15 brasses d'eau.
Le soir nous revînmes à terre, à la voile
& à la nage : cependant nous ne pû-
mes arriver qu'à minuit, parce que les
courans nous avoient été contraires.
Nous descendîmes, & nous marchâ-
mes 160 hommes droit à la Ville, &
de deux Espagnols que nous trouvâmes

fait avec les Flibustiers en 1686. 143

en chemin, nous en prîmes un qui nous dit qu'il étoit envoyé de l'Alcade Major pour vigier au bord de la mer; parce que les Habitants avoient vu au large un Navire & une Barque, dont ils s'étoient néanmoins si peu alarmés, qu'ils n'avoient augmenté leur Garde que de vingt hommes. Nous continuâmes notre chemin, & quelque diligence que nous pûmes faire, il étoit une heure de soleil quand nous arrivâmes à la Ville. Nous n'y trouvâmes aucune résistance, la moitié du monde étant alors à la premiere Messe. Nous fîmes trois cents prisonniers tant hommes que femmes, de qui nous sûmes qu'il y avoit trois Barques dans la riviere sur laquelle la Ville est assise. Nous envoyâmes aussi tôt un parti pour les prendre, mais les Espagnols n'avoient point perdu de temps à en couler une bas, à cacher les voiles & les gouvernails des deux autres, & à couper leurs mâts à demi. En sorte que le parti passa outre, & alla donner avis de la prise de la Ville à ceux que nous avions laissés à la garde de nos Canots, qu'ils trouverent mouillés à l'embouchure de la riviere. Nous amassâmes cette journée les marchandises que la Flotte avoit laissées

144 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
dans cette Ville, estimées par les Espagnols un million & demi, & environ la valeur de quinze mille pieces de huit en or & en argent : ce qui étoit très-peu de chose au prix de ce que nous devions y trouver, si les Espagnols de toutes ces contrées, qui sont toujours dans la méfiance des Flibustiers, n'avoient mis à couvert leurs trésors, sur lesquels plusieurs se laissent plutôt tuer, que de découvrir les places où ils les ont enterrés.

Le 24 nous envoyâmes un parti de quatre-vingts hommes conduire un pareil nombre de chevaux, chargés avec des ballots de ces marchandises, jusqu'au bord de la riviere, où nous savions qu'il y avoit deux Canots appartenants aux Espagnols. Nous voulions nous en servir pour conduire notre prise jusqu'à l'embouchure où étoient les nôtres ; mais les ennemis nous prirent un homme de cette escorte. Ce même jour nous envoyâmes une Lettre à l'Alcade Major, pour savoir de lui s'il vouloit payer rançon pour la Ville, & racheter ses marchandises. Il nous fit réponse que toute la rançon qu'il prétendoit nous donner étoit de la poudre & des balles, dont il avoit grande abondance à notre

tre

fait avec les Flibustiers en 1686. 145

tre service; qu'à l'égard des prisonniers que nous avions, il remettoit cette affaire entre les mains de Dieu; qu'au surplus son monde s'assembloit pour avoir l'honneur de nous voir. Après cette réponse, qui irrita tous nos gens, on mit le feu à la Ville, & nous en partîmes pour venir coucher au lieu où étoit le butin gardé par nos quatre-vingts hommes: il n'y avoit qu'un quart de lieue de chemin. Nous eûmes pendant la nuit quantité d'alarmes, & le 25 nous chargeâmes les deux Canots Espagnols, des plus belles & des plus riches marchandises, ne pouvant pas tout emporter, parce que nos Canots qui étoient, comme nous venons de le dire, à l'embouchure de la rivière, & dans lesquels nous aurions pu charger le reste, n'osoient y monter à cause des embuscades des Espagnols: car, pendant que ceux qui les gardoient, essayoient de venir à nous suivant l'ordre que nous leur en avions laissé, ils leur avoient déjà tué un homme. De sorte que les deux Canots Espagnols ayant leur charge, nous mêmes neuf hommes pour les conduire, & nous les escortâmes par terre tout le long de la rivière, tandis que six cents Espagnols

Tome III.

G

146 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
en faisoient autant de l'autre côté, sans
que nous les eussions apperçus à cause
de l'épaisseur des arbres, des buissons &
des halliers qui regnent le long du ri-
vage. Quand nous eûmes fait environ
une lieue de chemin, nous rencontrâ-
mes un endroit si rempli de ces halliers,
& si touffu, qu'il en étoit impénétra-
ble. Nous fûmes obligés de prendre un
petit détour, qui nous écarta du bord de
la riviere de deux cents pas, ou environ :
ce qui fut cause, comme on va voir,
de la perte de tout le butin, & de la
mort de quelques-uns de nos hommes.

En partant du lieu où nous venions
de coucher, nous avions donné ordre
aux Conducteurs des deux Canots, de
s'arrêter dans la riviere à l'endroit où
étoient les trois Barques Espagnoles,
pour essayer de les emmener. Lorsqu'ils
y furent arrivés, ils se trouverent sur-
pris tout-à-coup d'une embuscade. Pen-
dant qu'ils se défendoient, le courant
de cette riviere les fit dépasser les trois
Barques, & par conséquent les éloigna
de nous. C'étoit justement ce que les
ennemis demandoient ; car dès qu'ils
les virent dans un lieu où nous ne pou-
vions leur donner du secours, ils firent
sur eux une décharge de soixante coups

fait avec les Flibustiers en 1686. 147

de mousquet, dont ils tuerent quatre hommes & en blessèrent un. Les autres se sauverent de l'autre côté de la riviere, & abandonnerent les Canots; douze Indiens qui se jetterent à la nage, les amenerent à terre aux Espagnols, qui couperent la tête à un de ceux de nos gens qui n'étoit que blessé, & la planterent sur un piquet, afin que nous la vissions en descendant la riviere.

Lorsque nous fûmes sortis du détour que nous avions pris, nous rejoignîmes la riviere, & nous arrivâmes au lieu où les trois Barques étoient. N'y trouvant point nos Canots, nous crûmes qu'ils étoient encore derriere; mais une heure après, nous vîmes arriver au travers des halliers, trois de ceux qui les avoient conduits, & qui revenoient au devant de nous, pour nous faire le récit de notre infortune. Ils nous dirent qu'ils avoient trouvé cachés en remontant dans les bois, les gouvernails & les voiles de ces trois Barques, dans deux desquelles nous nous embarquâmes à l'heure même, & nous envoyâmes toujours devant cinquante homme par terre, chercher ces voiles & ces gouvernails, leur donnant signal que nous tirerions trois coups de fusil, auxquels ils

148 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
nous répondroient par un pareil nombre, pour nous marquer l'endroit où ils les auroient trouvés, afin de nous y arrêter. Mais nous n'eûmes pas plutôt tiré nos trois coups, que nous en entendîmes répondre plus de cinq cents : ce qui nous fit juger d'abord que nos gens étoient attaqués. A l'instant nous mîmes à terre pour les aller secourir ; mais le combat étoit fini lorsque nous les joignîmes. Si la riviere n'eût pas été entre les ennemis & nous, l'affaire ne se seroit pas terminée si-tôt. Nous trouvâmes en cet endroit un de nos gens qui s'étoit sauvé de nos Canots avec un coup de mousquet dans le corps ; nous le fîmes porter à bord des Barques, après avoir enlevé les agrêts qui étoient cachés dans le bois.

Dès que nous fûmes rembarqués, nous interrogeâmes un Capitaine de Cavalerie de la Villia, qui étoit notre prisonnier, pour savoir en quels endroits les Espagnols nous pouvoient encore dresser des embuscades. Il nous dit que ce pourroit être vers l'embouchure de la riviere, & qu'en général il falloit nous défier de tous les lieux qui nous paroîtroient leur pouvoir donner quelque avantage sur nous. Après ces

avis ; comme la marée montoit , nous mouillâmes.

Le 26 nous mîmes à terre à l'endroit où ils avoient tué nos gens la journée précédente , nous trouvâmes les deux Canots brisés , & les corps de nos hommes , à qui ils avoient donné quantité de coups après leur mort : ils en avoient jetté un dans le feu , & mis la tête de l'autre sur un piquet , comme on nous l'avoit raconté. Ces objets outrerent si fort nos gens , qu'en même temps ils couperent la tête à quatre des prisonniers , qui furent mises aussi sur des piquets au même lieu. Nous prîmes ensuite les corps des nôtres pour les enterrer au bord de la mer , & avant que d'y arriver , nous fûmes obligés de mettre trois fois à terre , pour forcer les embuscades que nous rencontrions le long de la riviere , à l'embouchure de laquelle nous trouvâmes aussi celle dont le Capitaine de Cavalerie nous avoit averti ; mais nous nous en démêlâmes encore assez heureusement , quoiqu'avec perte de trois hommes & un blessé , nous joignîmes enfin nos Canots , où peu d'heures après un de nos blessés mourut.

La riviere de la Villia est fort grande ,

150 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
& de mer basse, il brise à son embouchure comme en pleine côte; il y a une lieue au vent un gros rocher, qui est jour & nuit & en toutes saisons, couvert d'un nombre infini de Frégates, Maubies & grands Goziers, qui sont des oiseaux qui ne vivent que de leur pêche. Les grands Navires ne peuvent entrer dans cette rivière, ils sont obligés de mouiller à une portée de canon au large, les Barques de quarante tonneaux y peuvent monter une lieue & demie. L'embarcadere de la Villia est encore une lieue & demie au dessus, & la Ville est à un quart de lieue de son embarcadere. Elle est assez bien située, les Eglises y tombent presque en ruine, quoiqu'elles soient fort ornées au dedans; les rues sont fort droites & les maisons des particuliers passablement belles, ses dehors sont occupés par quantité de hatos accompagnés de très-belles savanes; la Ville de Nata, qui est la plus voisine de celle-ci, en est à sept lieues.

Le 27, il vint à nos bords un parlementeur, pour redemander les prisonniers; nous convînmes avec lui de dix mille pieces de huit pour leur rachat, & nous le menaçâmes de leur couper la

fait avec les Flibustiers en 1686. 151

tête à tous, si on ne nous les envoyoit pas le 29. Mais au lieu de nous apporter de l'argent, il revint nous dire que l'Alcade Major avoit arrêté ceux de nos prisonniers que nous avions mis à terre pour aller chercher la rançon de leurs femmes. En revanche nous coupâmes aussi-tôt les têtes de deux autres prisonniers, & nous les donnâmes à cet homme, pour les porter à l'Alcade, en lui disant que s'il ne faisoit point d'autre réponse, nous couperions celles de tous les autres, & qu'après avoir mis leurs femmes sur une Isle, nous l'irions prendre lui-même. Le soir le Parlementeur revint nous dire que toutes les rançons viendroient, & qu'outre cela ils nous donneroient par jour jusqu'à notre départ dix bœufs, vingt moutons, & deux paquets de farine, dont les moindres pesent ordinairement cent livres chacun.

Le 30, ils nous ramenerent l'homme qu'ils nous avoient pris, afin de l'échanger contre le Capitaine de Cavalerie que nous avions à eux; & comme ils étoient curieux d'avoir des armes Françoises, ils feignirent d'avoir perdu celles de notre homme, que nous leur fîmes payer quatre cents pieces de huit.

Ils nous demanderent à racheter une des Barques que nous leur avions prises; moyennant six cents pieces de huit & cent livres de clous, dont nous avions grand besoin. Nous la leur rendîmes après en avoir ôté les agrêts & les ancres; ils nous demanderent aussi un billet par lequel nous nous engagerions à ne la point reprendre, si nous la trouvions en mer, sauf à nous saisir des marchandises dont elle seroit chargée : ce que nous leur accordâmes encore.

Le soir suivant, ils nous apportèrent les dix mille pieces de huit dont on étoit convenu, & ensuite nous levâmes l'ancre pour aller mouiller à l'embarcadere d'un ható, où ils devoient nous donner cent vingt bœufs salés. Le 4 Juillet nous en repartîmes, & nous allâmes mouiller à l'Isle Iguana, pour y chercher de l'eau, n'osant en aller faire à la grande terre, où quatre mille hommes nous la gardoient; mais après avoir creusé en quelques endroits, & trouvé que l'eau en étoit saumâtre, c'est-à-dire à demi-salée, nous résolûmes, plutôt que de mourir de soif, de descendre au nombre de deux cents hommes en terre ferme, pour en faire malgré les Espagnols. Nous les surprîmes pied à terre, couchés

fait avec les Flibustiers en 1686. 153

sur l'herbe à trois cens pas du bord de la mer , & après un léger combat , ils lâcherent pied , voyant que nous étions gens à risquer tout pour peu de chose. Nous remplîmes au plutôt quelques futailles , & nous nous rembarquâmes sans tarder.

Le 7 , nous levâmes l'ancre , & nous fîmes voile pour les Isles des Rois. Le 9 nous mouillâmes au Morne à Puercos , quatorze lieues sous le vent de l'Isle Iguana , pour y faire de l'eau à notre aise , n'y ayant personne en ce lieu pour s'y opposer. Le 10 nous en partîmes , favorisés d'un vent d'Ouest , & un de nos blessés mourut ce jour-là. Le 13 , nous découvrîmes une Isle nommée la Galera , qui est toute au vent de celles des Rois. Le 14 , nous commençâmes à nous sentir des courans qui regnent toute l'année entre ces Isles , & qui nous jetterent au large. Le 15 , le vent fraîchit de Nord-Ouest , & nous fit approcher la terre. Le 18 nous reconnûmes le Cap Pin , & nous mîmes toute la journée à la cape , de crainte d'être découverts des Habitans de plusieurs Isles dont nous étions environnés.

Le 21 vers le soir , nous nous embarquâmes dans nos Canots , & nous

154 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
terrîmes à minuit. Malgré nos pré-
cautions nous fûmes découverts par
des pêcheurs d'huîtres à perles, lesquel-
les s'attachent en grand nombre sur
des hauts-fonds de rochers qui sont
autour de ces Isles. Le 22 vers le
soir, nous appercumes de dessus une
de ces Isles où nous étions descendus,
une voile sur laquelle nous chassâmes,
& que nous joignîmes deux heures
avant le jour ; en sorte que l'ayant
abordée nous nous en rendîmes les maî-
tres. Ceux qui étoient dedans nous di-
rent, que les Habitans de Panama ne
nous croyoient pas si près d'eux, &
que comme nous venions de prendre
la Villia, ils pensoient que nous irions
plutôt hiverner dans l'isle Saint Juan,
sur laquelle ils s'imaginoient toujours
que nous avions bâti un fort, par les
feintes que nous en avions faites, & que
nous faisons encore. Ils nous dirent aussi
que trente-fix hommes, tant Anglois
que François, étoient descendus du Pe-
rou dans une Barque, pour repasser par
la riviere de Boca-del-Chica dans la mer
du Nord ; que les Espagnols en ayant
été avertis par les Indiens, avec lesquels
ils avoient fait la paix depuis qu'ils nous
avoient donné passage chez eux par cette

même riviere , pour entrer dans la mer du Sud , ils étoient allés au devant d'eux en grand nombre ; qu'ils en avoient défait la plus grande partie , & mené un prisonnier à Panama , de plus que deux partis Anglois , chacun de quarante hommes , avoient voulu passer de la mer du Nord à celle du Sud , & qu'ils avoient été entièrement massacrés , à la réserve de quatre qui étoient aussi prisonniers à Panama ; qu'enfin il y avoit dans la riviere de Boca-del-Chica une Barque qui attendoit huit cens livres d'or , tiré des mines qui en sont voisines , pour les porter à Panama.

Le même jour 22 , nous revînmes à bord de nos Navires , que nous trouvâmes mouillés à la grande Isle des Rois ; & nous fîmes faire par nos Charpentiers , une demi-Galere de la Barque que nous venions de prendre. Le 26 , nous interrogeâmes de nouveau le Capitaine de cette Barque ; il nous dit qu'on attendoit tous les jours dans Panama deux Navires chargés de farine , & qui apportoit aussi de Lima la paie de leurs soldats. Sur cet avis nous envoyâmes la demi - Galere qui venoit d'être achevée , en vigie hors des Isles. Le 30 , nous sortîmes avec nos Canots , & nous

156 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
allâmes aborder à l'une de ces Isles, où
nous en surprîmes un qui arrivoit de
Panama. Le Maître auquel il appartenoit,
étoit un Capitaine de ces Pirogues de Grecs
dont nous avons ci-devant parlé, & qui
venoit exprès se faire prendre, afin de
tâcher par des avis artificieux de nous
faire donner dans un piège dont je vais
parler. Ce Capitaine contrefit d'abord le
sincere, en nous apprenant plusieurs
choses dont il savoit que nous étions
instruits, & quelques autres dont nous
pouvions l'être bientôt & facilement;
entr'autres, qu'il y avoit dans la
riviere de la Seppa deux Barques
marchandes & une Pirogue de soixante
Indiens, & que les Espagnols avoient
armée depuis la paix faite avec eux;
que de plus, le Gouverneur de la Villia
avoit mandé au Président de Panama,
qu'un de nos gens qu'il avoit pris, l'avoit
assuré que trente autres d'entre nous,
qui n'étoient pas informés de la bonne
intelligence qui régnoit entre les Indiens
& les Espagnols, devoient passer de
cette mer à celle du Nord, par le même
chemin que nous avions tenu, & que sur
cet avis le Président avoit envoyé cent
hommes dans la riviere de Boca-del-Chica
pour

fait avec les Flibustiers en 1686. 157

les attendre. Mais pour parvenir à son but , qui étoit de nous attirer sous les Forts de Panama, il nous dit en dernier lieu, qu'il y avoit une petite Frégate qui entroit en charge dans son port , & qu'une Barque longue en guerre, qui en sortoit tous les soirs pour faire la ronde, y rentroit tous les matins. Nous résolûmes de profiter de ces avis , que nous croyions ingénus , & de ne point négliger cette occasion d'acquérir quelques vaisseaux dont nous avions grand besoin.

Le 1. Août nous fîmes partir pour cet effet notre Galere, que nous envoyâmes dans la riviere de la Seppa , pour y prendre une des Barques dont ce Capitaine nous avoit parlé , & en même temps nous partîmes aussi avec quatre Canots, pour aller faire notre prise dans le port de Panama , accompagnés du Capitaine Grec qui vouloit nous servir de conducteur. Il nous fit arriver deux heures avant le jour devant la Ville, & comme la Lune étoit fort claire, nous attendîmes que quelque nuage la couvrît , pour faciliter notre approche sans être découverts des Vaisseaux du Port ; car nous en voyions déjà un qui nous sembloit avoir ses voiles déferlées , &

158 *Journal du Voyage de la Mer du Sud,*
c'étoit là le leurre & le piege dans lequel ce Capitaine nous conduisoit. Mais par un pur effet du hasard, ou plutôt de notre bonheur, nous l'évitâmes par la rencontre inopinée que nous fîmes d'une voile qui sortoit du port, sur laquelle nous chassâmes, croyant que ce fût la Barque longue qui alloit faire sa ronde, comme on nous l'avoit dit. Nous la prîmes sans tirer un seul coup, & en interrogeant le Capitaine qui la commandoit, il nous découvrit que le Président de Panama nous avoit envoyé un Capitaine Grec pour se laisser prendre, & qu'il lui avoit promis une grande récompense s'il réussissoit dans le projet qu'il avoit fait de nous perdre : que le moyen dont ils étoient convenus pour y réussir, étoit de nous conduire sous les Forts de cette Ville, dans l'espérance d'y prendre les Bâtimens dont il nous avoit entretenu, & dont celui qui nous paroissoit avoir ses voiles déferlées, n'étoit qu'un Navire feint, éloigné d'une portée de pistolet des Forts ; qu'il étoit construit sur terre ferme avec des méchantes planches mal agencées, au milieu desquelles étoient plantés des mâts garnis de quelques voiles, & que comme cet

fait avec les Flibustiers en 1686. 159
objet étoit le plus apparent & le premier qui se présentoit à la vue, il étoit indubitable que nous, qui l'aurions cru à l'eau, trompés par l'obscurité de la nuit, n'aurions pas manqué dans l'avidité où nous étions de le prendre, de faire une passe-vogue dessus, où infailliblement nos Canots eussent échoué tout haut en terre; que pour lors le temps qu'il eût fallu pour les déchouer, eût donné aux Espagnols celui de venir fondre sur nous, & qu'il ne paroïssoit pas douteux que vu le grand nombre qu'ils étoient dans une Ville aussi considérable que celle-là, ils ne nous eussent entièrement accablés.

Cet avis venu si à propos, & qui nous sauva d'un péril certain où nous allions nous jeter, ne fut pas avantageux au Capitaine Grec, qui ayant été reconnu par le Capitaine de la Barque, pour celui dont il venoit de nous faire éviter la trahison, fut payé comptant de sa peine, par une prompte mort. Après quoi nous allâmes prendre l'Isle de Tavoga, qu'on avoit recommencé d'habiter depuis que nous étions partis de la côte de Panama.

La nuit du deux au trois nous par-

160 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
tîmes de cette Isle, & nous allâmes prendre celle de Ottoque, qui en est à deux lieues Nord & Sud, & que nous trouvâmes pareillement repeuplée. Le 4, nous appareillâmes pour aller joindre notre Galere, à qui nous avions donné rendez-vous à l'Isle de Sipilla. Mais nous la trouvâmes en chemin, avec la prise qu'elle venoit de faire d'une des Barques qui étoient dans la riviere de la Seppa, d'où en fortant elle avoit trouvé une embuscade qui lui avoit tué deux hommes, & qui avoit cassé le bras à un autre.

Le 5, nous appercûmes cinq voiles entre Tavoga & Panama, nous portâmes dessus & nous reconnûmes que c'étoient nos Bâtimens qui chassoient une Barque venant de Nata, chargée de vivres, dont le Maître voyant qu'il ne pouvoit la défendre, se sauva à terre à la nage après avoir tiré quelques coups d'armes. Le 6, nous allâmes mouiller avec nos prises à Tavoga, & de-là nous écrivîmes au Président de Panama, que s'il ne nous rendoit cinq prisonniers Anglois & François qu'il avoit dans sa place, nous couperions la tête à cinquante Espagnols que nous avions entre les mains. Le 7, n'ayant

fait avec les Flibustiers en 1686. 161

point de nouvelles de lui, nous levâmes l'ancre, & fîmes route pour les Isles des Rois, où nous prîmes fond le 9 pour remédier à des voies d'eau qui s'étoient faites à nos Navires ; & pendant qu'on y travailloit, nous partîmes avec notre Galere & quatre Canots pour la riviere de Boca-del-Chica, tant pour savoir s'il étoit vrai que les Indiens des Sambes étoient en paix avec les Espagnols, comme on nous l'avoit assuré, que pour aller brûler ce qui étoit déjà construit d'une ville nommée la *Terrible*, qu'ils bâtissoient sur cette riviere pour la garde d'une mine d'or. Nous allions aussi pour battre les cent hommes, qui selon le rapport du Grec en attendoient trente des nôtres qui devoient passer à la mer du Nord.

Le 11, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere de Boca-del-Chica. Le soir nous y mouillâmes jusqu'à minuit, que nous levâmes l'ancre ; & comme la mer montoit, nous nous laissâmes conduire dans la riviere au gré du courant. Sur les deux heures du matin, notre pratique nous croyant encore loin du lieu où il nous menoit, nous fit nager à force pour nous faire avan-

162 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
cer ; ce qui nous fit grand tort ; car au
lieu que nous allions pour surprendre ,
nous fûmes surpris. En effet , un quart
d'heure après nous vîmes des feux ;
mais il n'y avoit plus à s'en dédire.
La riviere faisoit là un coude , & la ra-
pidité de la marée qui montoit , nous
jettoit malgré nous sur ces feux , qui
avoient été allumés par les cent hom-
mes que nous cherchions , comme nous
les sûmes bientôt ; parce qu'aussi-tôt on
nous demanda d'où étoient les Canots ,
que notre pratique leur ayant répondu
par notre ordre , qu'ils étoient de Pana-
ma , ils nous demanderent encore qui
commandoit , & qu'ayant été trop
long-temps à chercher un nom Espa-
gnol , ils firent toutes leurs décharges
sur nous. Mais deux coups de pierrier
que nous leur tirâmes , les ayant fait
abandonner , nous passâmes outre , &
nous mouillâmes hors de la portée de
leurs armes , en attendant que la marée
baissât pour descendre ; parce que ne
pouvant point mettre à terre au dessus
d'eux , le Pays étant noyé de maréca-
ges , excepté l'endroit où ils étoient ,
nous résolûmes de les prendre plus bas ;
ainsi une heure avant le jour nous re-
passâmes devant leur retranchement ,

fait avec les Flibustiers en 1686. 163

après avoir fait mettre bas tout notre monde, & tiré quatre coups de pierrier, dont nous les saluâmes si à propos, que leur ayant blessé beaucoup de gens, ils ne firent plus que très-peu de feu de leurs armes.

Le 12, nous prîmes sur cette riviere, une Navette avec trois Indiens, nous mîmes ensuite à terre pour aller attaquer les Espagnols par derriere leur retranchement, qui ne commandoit que sur la riviere. Mais aussi-tôt ils armerent leur Pirogue pour venir prendre les nôtres : ce qui nous obligea de nous rembarquer promptement pour les défendre, & de changer la maniere de notre attaque, en prenant résolution d'aller à eux pardevant leur Corps-de-Garde, au pied duquel nous mîmes à terre, malgré leur feu qui ne dura pas ; car celui de nos pierriers & de nos fusils leur tuant beaucoup du monde, ils prirent aussi-tôt la fuite, & nous abandonnerent leur retranchement, où nous trouvâmes un grand nombre de morts & de blessés. Nous fîmes quelques prisonniers, & entr'autres l'Alfier. Il se trouva parmi ceux-ci un Indien, qui aveuglé du zele qu'il avoit pour les Espagnols, nous prenoit pour eux, & qui en nous montrant nos

164 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
Canots vomissoit contre nous quantité
d'injures. Mais nous le désabusâmes bien-
tôt de sa bévue, & nous fîmes connoître
à ce perfide, à qui nous avions autrefois
fait tant de bien en passant par cette mê-
me riviere, que nous étions ses ennemis
puisqu'il étoit devenu le nôtre ; enfin
nous le mîmes hors d'état pour toujours
de servir les Espagnols & de nous faire
du mal.

Ceux que nous venions de faire pri-
sonniers nous avertirent que nous étions
découverts à la nouvelle Ville la Terri-
ble, & nous confirmèrent le massacre
des trois Partis, tant de ceux qui voulu-
rent passer à la mer du Sud, que de ceux
qui vouloient retourner au Nord par cette
riviere. Nous fîmes lecture d'un billet
du Président de Panama, que nous trou-
vâmes en cette tranchée. Il s'adressoit à
un Mestre de Camp qui commandoit en
cette Ville, & en voici la teneur.

*Lorsque les ennemis prirent la Villia, ils
eurent un de leurs gens pris, qui nous a infor-
mé que trente hommes devoient se mettre en
chemin par la riviere de Boca-del-Chica,
pour retourner à la mer du Nord, croyant
toujours être en bonne intelligence avec les
Indiens. Je vous envoie ces cent hommes,*

fait avec les Flibustiers en 1686. 165
pour défaire ces ennemis de Dieu ; tenez-
vous bien sur vos gardes , de crainte de
vous laisser surprendre , & infailliblement
vos gens gagneront de quoi en les défai-
sant.

On peut dire ici que les prisonniers que nous faisions nous étoient de la dernière conséquence, tant pour nous donner les moyens de subsister en ces lieux , que pour nous garantir d'une infinité d'embûches & de dangers dans lesquels nous serions tombés sans eux. On voit par celle-ci que les Espagnols auroient épargné à nos trente hommes la peine d'aller jusqu'à la mer du Nord. Enfin après avoir brûlé leur Corps-de-Garde, nous prîmes leur Pirogue , avec quelques livres de poudre d'or que nous trouvâmes , & nous redescendîmes ensuite la rivière.. A l'égard des trois Indiens que nous avions pris dans la Navette, nous les renvoyâmes pour dire à leurs camarades, que nous avions tué celui qui étoit avec les Espagnols, & que pour eux, nous leur avions donné quartier , parce qu'ils ne s'étoient pas trouvé dans la même faute. Nous en agissions ainsi pour tâcher de nous les rendre favorables , & de les désunir d'avec l'Espagnol.

Le 13 à midi, comme nous étions revenus à l'embouchure de la rivière, nous trouvâmes une de nos Barques à qui nous avions donné ordre de nous y venir trouver, nous apprîmes de ceux qui étoient dedans, qu'en nous attendant, deux Pirogues d'Indiens, trompées par la vue de trois ou quatre prisonniers Espagnols qu'ils avoient fait monter exprès sur leur pont, étoient venus d'elles-mêmes se livrer entre leurs mains, avec quelques livres de poudres d'or qui y furent trouvées ; & qu'un de ces Indiens, fort absolu parmi les siens, étoit Porteur d'une commission du Président de Panama, pour armer plusieurs Pirogues & nous faire la guerre. Le soir nous levâmes l'ancre dans le dessein d'aller joindre nos bâtimens qui croisoient entre le cap Pin & les Isles des Rois, & qui y attendoient ceux des Espagnols qu'on nous avoit avertis devoir venir de Lima.

Le 17 au matin, nous arrivâmes à nos bords, & le soir nous prîmes fond en passant aux mêmes Isles des Rois, pour y laisser notre Barque longue en carene. Pendant notre absence nos gens avoient mis à terre sur une de ces Isles quarante prisonniers, qui ayant par hasard trouvé en ce lieu des Canots, que quelques

fait avec les Flibustiers en 1686. 167

Espagnols avoient cachés , s'en étoient servis pour aller à Panama informer le Président de la course que nous faisions , & lui dire que les Bâtimens que nous y avions laissés n'avoient que très-peu de monde ; ce qui fit résoudre ce Président de les envoyer attaquer. Mais Dieu permit que nous révinssions à nos bords avant eux.

Le 20, nous appareillâmes pour aller en garde à Tavoga , & le soir nous mouillâmes un pied d'ancre devant le port de Panama, pour savoir ce qui s'y passoit. Nous vîmes deux Bâtimens en rade, où les Canots de la Ville alloient & venoient incessamment ; mais ne devinant pas qu'on les armoit contre nous , nous allâmes mouiller le 21 à Tavoga.

Le 21, à la pointe du jour nous apperçûmes trois voiles sur nous , sans que nous les eussions découvertes , à cause d'une des pointes de l'Isle qui nous les avoit cachées ; de sorte qu'un de nos Bâtimens, qui n'eut pas le temps de lever son ancre , fila son cable. Dès qu'ils nous virent appareiller, ils nous envoyèrent quelques coups de canon ; & comme ils avoient le vent , nous ne fûmes point épargnés tant qu'ils eurent cet avantage. Nous fîmes cinq bordées

168 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
pour le regagner sur eux : ce qu'ils ne
purent empêcher. Ils le perdirent par
leur peu de hardiesse, n'ayant osé pas-
ser entre l'Isle de Tavoguilla & un ro-
cher, où à la vérité il n'y avoit que la
passe d'un Navire. Nous le risquâmes,
& ainsi nous eûmes le vent à eux, nous
nous battîmes jusqu'à midi, sans savoir
qui auroit l'avantage ; & quoiqu'ils jet-
tassent beaucoup d'artifice sur nos ponts,
nous ne laissâmes pas de les désampa-
rer. Ce qui fut cause qu'ils perdirent
bien du temps à replisser leurs manœu-
vres, & nous en profitâmes pour les ap-
procher ; nous jettâmes dans leur plus
grand vaisseau quantité de grenades,
dont une fit des effets merveilleux, en
mettant le feu dans de la poudre répan-
due, qui brûla plusieurs de leurs gens.
Cet incident fut cause que le combat
fut bientôt terminé ; car nous arrivâ-
mes en même temps sur ce Navire, qui
paroissoit tout en feu, & nous l'abordâ-
mes par ses hauts-bans de boursier, où
malgré la vigoureuse résistance qu'ils
firent de dessus l'arrière, où ils s'étoient
tous retirés, nous les obligeâmes à de-
mander quartier, & nous nous rendî-
mes maîtres du Bâtiment. En même
temps une de nos Barques aborda une
de

fait avec les Flibustiers en 1686. 169

des leurs, & la prit. La troisieme, qui étoit une Barque longue, & qui avoit attendu à toute extrémité à se sauver, se fiant sur ce qu'elle alloit parfaitement bien, se voyant poursuivie par notre Galere & deux Pirogues, fut obligée d'aller échouer en pleine côte, où elle fut aussitôt brisée, & il ne s'en sauva que très-peu de monde.

Il y eut dans leur petite Frégate quatre-vingts hommes, tant morts que blessés, de cent vingt qu'ils étoient. Dans leur Barque, de soixante & dix, ils ne restoit que dix-neuf hommes sains; & dans leur Barque longue, nous n'en vîmes que dix ou douze se sauver à terre, tous leurs Officiers furent tués ou blessés, entr'autres le Capitaine de la petite Frégate, qui reçut cinq coups de fusil. C'étoit le même qui s'étoit si vigoureusement battu au Pueblo-Nuevo, où il en avoit déjà reçu cinq autres, & qui nous avoit aussi dressé les embuscades de la Villia : mais cette derniere affaire nous défit de lui, car il mourut quelque temps après.

Pendant que nous étions occupés à raccommoder les manœuvres des prises que nous venions de faire, & à jeter les morts à la mer, nous aperçûmes

Tome III.

H

170 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
deux autres voiles qui sortoient de Pa-
namá, & qui portoient sur nous. Nous
questionnâmes nos prisonniers pour favoir
ce que ce pouvoit être; ils nous dirent
qu'ils ne doutoient pas que ce ne fût du
secours qu'on leur envoyoit. Au même
instant nous nous avisâmes d'une ruse
pour les abuser, & leur faire croire que
nous étions vaincus; nous mîmes pavil-
lon Espagnol sur nos bâtimens, & sur
ceux que nous venions de prendre avec
le pavillon Anglois & François en
Oveache. Dès que ces deux voiles enne-
mies se furent approchées, elles arrive-
rent sur notre Navire, qu'elles reçut d'une
toute autre maniere qu'ils n'avoient es-
péré. Dans cette surprise, ils firent leurs
décharges avec précipitation, & largue-
rent sur la petite Frégate qu'ils croyoient
encore à eux, & qui leur cria d'amener.
Comme ils n'en voulurent rien faire,
on jetta quelques grenades dans une de
leurs Barques qui la coulerent bas, &
une de nos Pirogues alla aborder l'au-
tre, dans laquelle on trouva quatre pa-
quets de cordes coupées d'égale lon-
gueur, qu'ils avoient préparées pour
nous lier, croyant que nous étions pris.
Mais ils avoient trop tôt chanté victoi-
re, & ces cordes furent cause que l'on

fait avec les Flibustiers en 1686. 171

ne donna aucun quartier à ceux de la Barque, où elles étoient. Ensuite nous lûmes la Commission du Capitaine de la petite Frégate, qui portoit ordre de nous chasser jusqu'à l'Isle Saint Juan; & en cas d'abordage, de faire main basse sur tous ceux qui seroient sur les ponts de nos Navires, à l'exception de nos Chirurgiens qu'ils vouloient conserver pour eux. Enfin cette Commission portoit encore, que les Compagnies de Cavalerie marcheroient le long de la côte, pour prendre garde qu'aucun de nous ne pût se sauver à terre dans quelque Canot.

Le 23 comme nous faisons route pour aller mouiller à Tavoga, nous aperçûmes une autre voile qui alloit rentrer dans Panama, nous chassâmes dessus & nous la prîmes; c'étoit une Chaloupe que le Président avoit envoyée pour lever notre ancre que nous n'avions pas eu le temps de haler le jour précédent: ce qu'il avoit su par le moyen d'un Canot, qui ayant passé par-là en avoit vu la Boué. Tout fatigués que nous étions de tant de travaux, nous ne pûmes nous empêcher de railler & de rire de ce Président, de nous avoir envoyé des cordes qui servirent à lier ses gens, & qui envoyoit encore prendre cette

172 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
ancrer pour mouiller dans son port notre Navire, qu'il croyoit qu'on lui ameneroit. Ce même jour au soir nous prîmes fond à Tavoga.

Pendant tout le combat il ne nous fut tué qu'un seul homme ; mais il y en eut vingt-deux blessés, du nombre desquels étoit le Capitaine Toussé, & ceux-ci moururent presque tous de leurs blessures. Le 24 il nous en mourut un, le même jour au soir nous envoyâmes un de nos prisonniers au Président de Panama, pour lui porter une lettre, par laquelle nous lui demandions cinq prisonniers Flibustiers qu'il avoit, & des médicamens pour panser ses gens, quoique ce fût plutôt pour panser les nôtres. Nous nous y plaignions aussi du peu de quartier qu'il avoit fait aux trois Partis dont j'ai parlé, quand les Espagnols les massacrèrent si inhumainement. La nuit il nous envoya le Commandant de la Seppa qui parloit un peu François avec cette Lettre.

MESSIEURS,

Vous qui devez savoir faire la guerre, je m'étonne que vous me demandiez des

fait avec les Flibustiers en 1686. 173
gens qui se sont rendus à nous. Votre témérité a quelque chose de contraire à l'honnêteté avec laquelle vous devriez traiter des gens dont vous êtes les maîtres. Si vous n'en usez pas bien, Dieu sera peut-être pour nous dans une autre entreprise ; Et pour ce qui est du peu de quartier que vous vous plaignez que nous donnons, vous en voyez le contraire par ceux que nous tenons entre nos mains depuis tant de temps. Mettez, s'il vous plait, nos prisonniers à terre, Et nous les guérirons.

A cette réponse nous lui mandâmes verbalement par cet Officier, que s'il ne nous renvoyoit nos prisonniers, nous lui enverrions les têtes de tout ce que nous avions d'Espagnols. Le 25 nous levâmes l'ancre, & nous mîmes à la voile, de crainte que pour réponse il ne nous envoyât un Brûlot, comme il avoit fait aux Anglois deux ans auparavant. Le 26 au matin, nous mouillâmes aux Isles de Pericos, qui ne sont qu'à une lieue de Panama : vers midi nous vîmes une voile, nous l'envoyâmes reconnoître par notre Galere ; c'étoit notre Barque longue qui venoit de carener, & dans laquelle il y avoit soixante hommes

174 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
qui ne s'étoient point trouvés au combat.
Il nous mourut cette journée deux de
nos blessés, & tous de légères blessures.
Mais il ne faut pas s'en étonner, toutes
les balles des Espagnols étoient empoi-
sonnées.

Le 27 au matin il nous vint un Par-
lementeur de la part de l'Evêque, qui se
mêloit de cette affaire; car il avoit obligé
le Président d'armer contre nous. Cet
homme nous apportoit une lettre conçue
en ces termes.

MESSIEURS,

*Quoique M. le Président vous ait écrit
assez brusquement, je vous prie avec in-
stance de ne pas répandre davantage le sang
des innocens que vous avez entre vos mains,
ayant tous été en guerre par force contre
vous. Il obéit aux ordres du Roi, qui lui
défend de rendre des prisonniers de guerre;
je ferai mes efforts pour vous faire rendre
vos gens; fiez-vous à ma parole, & vous
serez contents.*

*Je vous donne avis que tous les Anglois
sont Catholiques Romains, qu'il y a à pré-
sent une Eglise à la Jamaïque, & que les
quatre que nous avons s'étant convertis, ven-
lent demeurer avec nous.*

fait avec les Flibustiers en 1686. 175

Nous vîmes bien que c'étoit une défaite pour ne pas rendre nos gens , & ce refus couvert , joint au chagrin que nous caufoit la perte de ceux des nôtres qui mouroient incessamment par la violence du poison dont leurs blessures étoient envénimées , nous fit prendre , quoiqu'avec peine , la résolution d'envoyer au Président vingt têtes de ses gens dans un Canot ; & nous lui fîmes dire que si le 28 il ne nous renvoyoit nos hommes , nous lui ferions porter les têtes de tout ce qui nous restoit de prisonniers. Ce moyen étoit à la vérité un peu violent ; mais c'étoit l'unique pour mettre les Espagnols à la raison , nous les connoissions gens à nous mépriser sans cette fermeté , & à nous abyrmer en peu de temps , pour peu de tiédeur que nous eussions fait paroître.

Le 28 à la pointe du jour un Parlementeur nous ramena nos cinq hommes , savoir un François & quatre Anglois ; il nous apporta aussi quantité de rafraîchissements pour nos blessés , avec la Lettre suivante.

J'E vous envoie tous les prisonniers que j'avois dans ma place ; si j'en avois davantage je vous les renverrois de même , &

176 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
à l'égard de ceux que vous avez entre les
mains, je mets cela à votre honnêteté &
suivant l'usage de la guerre.

Nous lui envoyâmes une douzaine
des plus blessés, & nous lui fîmes cette
réponse.

L E T T R E

Pour le Président de Panama.

*S*I vous en aviez usé de la sorte lorsqu'on
vous redemanda les cinq prisonniers que
vous nous renvoyez à présent, vous auriez
sauvé la vie à ces misérables dont on vous a
envoyé les têtes, & que vous avez bien
voulu faire périr. Nous vous renvoyons
en échange douze de vos hommes, & nous
vous demandons vingt mille pieces de huit
pour la rançon de ceux qui nous restent,
sinon nous les mettrons hors d'état de nous
renvoyer des balles empoisonnées : ce qui
est une contravention si manifeste aux loix
& aux maximes de la bonne guerre, que
si nous en voulions faire le châtiment sui-
vant la rigueur des regles qu'elle nous
prescrit, nous ne donnerions quartier à pas
un de vos gens.

fait avec les Flibustiers en 1686. 177

Nos cinq hommes que l'Espagnol nous avoit ramenés , nous confirmerent encore le massacre des trois Partis dans la riviere de Boca - del - Chica , dont ils avoient été témoins oculaires. Vers le midi du même jour 28 , nous levâmes l'ancre, & nous allâmes mouiller à Tavoga pour y faire de l'eau. Pendant que notre accommodement se faisoit avec les Espagnols pour le rachat de leurs prisonniers, nous leur demandâmes aussi la traite, qu'ils nous accorderent en nous envoyant tous les jours quantité de Canots remplis de marchandises & de rafraîchissemens qu'ils nous donnoient à très-bon marché , à l'exception de la farine , du biscuit, de la viande & des autres vivres qui peuvent se garder. On en sent bien la raison.

Le 29 le Parlementeur revint , qui nous rapporta qu'il avoit fait quêter dans la Ville pour la rançon, & que l'on n'avoit pu ramasser que six mille pieces de huit : mais comme nous étions pressés de partir , nous lui dîmes qu'il nous en envoyât dix mille , ou que nous les irions prendre nous-mêmes dans la Ville. Cette fanfaronnade fit que le premier de Septembre il vint un Canot nous dire, que le lendemain une Barque nous appor-

178 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
teroit ce que nous demandions , & le 2
un de nos blessés mourut.

Le 3 ne voyant rien venir de Panama, nous appareillâmes & nous entrâmes dans le port, où après avoir hissé pavillon au grand mâ, nous tirâmes un coup de canon ; ils répondirent à notre signal en arborant pavillon blanc sur un des bastions du Fort , pour nous avertir que l'argent n'étoit pas encore prêt ; ce qui nous obligea de sortir, & de tenir toute la nuit à la cape devant l'entrée du port. Le 4 il vint un Chevalier de Malte avec une Barque, apporter les dix mille pieces de huit , & reprendre les prisonniers. Le 5 nous allâmes mouiller à Ottoque pour y prendre des vivres, & le 7 il nous mourut deux hommes.

Le 8 les Indiens qui nous avoient servi de guides pour passer de la mer du Nord en celle du Sud , & qui ne nous avoient pas quittés depuis , furent pris ou massacrés par les Espagnols sur cette Ile d'Ottoque, en vengeance du service qu'ils nous avoient rendu. Le 9 au matin nous mîmes cinquante hommes à terre pour chercher si on pourroit trouver le lieu où s'étoient retirés les Espagnols, que nous ne trouvions point dans

fait avec les Flibustiers en 1686. 179

leurs habitations , & pour favoir ce qu'ils avoient fait de ces Indiens ; mais on ne trouva que leur argent & leur bagage qu'ils avoient sauvé sous une voûte.

Sur le midi du même jour le Capitaine Touflé mourut de sa blessure, on le jetta à la mer, comme il l'avoit demandé, avec les cérémonies que l'on pratique en ces occasions. Le 10 nous levâmes l'ancre, & nous vîmes mouiller aux Isles des Rois. Le 12 il nous mourut encore un blessé. Le 17 nous sortîmes avec la petite Frégate & la Barque longue, pour aller voir dans le port de Panama s'il n'y avoit point de Bâtimens qui pussent nous venir importuner pendant que nous carénerions; nous eûmes du vent de Nord-Ouest, qui fut cause que nous n'arrivâmes aux Isles de Pericos que le 19. Quand nous fûmes sous les Forts de cette Ville, nous carguâmes nos basses voiles, & comme les Espagnols nous virent de côté en travers, ils nous envoyèrent trois coups de canon après avoir arboré pavillon de Bourgogne sur le Bastion du vent : mais ayant reconnu qu'il n'y avoit là aucun Vaisseau que nous dussions appréhender, nous nous mîmes à croiser de Tavoga à Sipilla.

180 *Journal du Voyage d la Mer du Sud*,
nous obstinant à garder les deux Bâti-
ments qui devoient venir de Lima , &
cependant nous envoyâmes une de nos
Pirogues avertir nos gens de mettre en
carene , les assurant qu'il n'y avoit rien
à craindre de Panama. Nous eûmes un
très-mauvais temps dans le Canal , les
vents faisoient le tour du compas avec
des tourbillons si violens , qu'ils ren-
doient la mer épouvantable. Le 28 le
temps étant calmé , nous apperçûmes une
voile le long de la grande terre , après la-
quelle nous envoyâmes deux Pirogues.
Elle voulut entrer dans le port de Pana-
ma ; mais le Fort ayant fait feu sur elle ,
croyant que c'étoit un de nos Bâtimens ,
elle dépassa le port & nos Pirogues la
prirent. Elle venoit de Nata , & étoit
chargée de vivres & sucreries qu'elle por-
toit à nos ennemis qui eurent la charité
de nous les renvoyer.

Le 11 Octobre n'ayant rien vu de
ce que nous attendions , nous fîmes
route pour les Isles des Rois , & com-
me la lune étoit forte , les courans l'é-
toient aussi ; ce qui nous obligeoit de
mouiller dans le Canal à toutes les ma-
rées contraires , depuis vingt brasses
d'eau jusques à quarante. Nous arrivâ-
mes le 16 à l'Isle du Carénage , où

fait avec les Flibustiers en 1686. 181

nous trouvâmes nos Bâtimens prêts.

La mer des environs de ces Isles des Rois dont j'ai tant parlé, est remplie de Baleines prodigieusement grosses; elles sont tourmentées par un poisson appelé *Espadon*, qui leur fait une guerre perpétuelle, en les piquant sous le ventre d'une arrête faite en façon de sabre, dont il a la tête armée; ce qui fait faire à ces monstrueuses bêtes, des sauts & des bonds qui les élèvent incessamment hors de l'eau. Passant d'un grand poisson à un petit, je dirai qu'outre les Huîtres à perles qui y sont en quantité, il y en a d'autres qui sont bonnes par excellence, & si grosses qu'on est obligé de les couper en quatre pour les manger; elles sont d'une blancheur extraordinaire lorsqu'elles sont cuites.

Le 18 nous en partîmes, & nous fîmes route pour les Isles qui sont au large, où nous prîmes fond le 19 au matin, & le 20 nous en repartîmes avec notre Galere & deux Pirogues, pour aller prendre une Sucrerie qui est à deux lieues sous le vent de Panama; donnant ordre à nos Navires d'y venir mouiller trois jours après nous. Nous prîmes cette Sucrerie, & tout son monde, qui nous dit que le Courier de

182 *Journal du voyage à la Mer du Sud*,
Chiriquita étoit arrivé à Panama , &
avoit rapporté qu'il y avoit deux Bâti-
mens & deux Barques de Flibustiers
mouillés à l'embarcadere de sa Ville
pour y faire des viandes : ce qui nous
surprit un peu, ayant peine à nous per-
suader que ces Flibustiers eussent voulu
quitter une aussi bonne côte que celle
du Perou , où nous savions qu'ils
étoient allés , pour venir à celle-ci qui
l'est beaucoup moins , quoiqu'il n'y ait
de différence que par rapport à l'abon-
dance & à la qualité des vivres qui
y croissent. J'en ferai mention dans la
suite. Ces prisonniers nous dirent aussi,
comme il étoit vrai, qu'une Galere que
nous savions bien qu'on bâtissoit à
Panama, étoit achevée , qu'elle bordoit
cinquante-deux avirons, & étoit armée
de cinq pieces de canon & de quarante
pierriers ; qu'il étoit venu tant de Car-
thagene que de Porto-Bello , cinq cens
hommes pour l'armer aussi-bien que
deux Pirogues , & qu'ils épioient le
temps que nous eussions passé devant leur
port à notre ordinaire, afin d'en sortir de
nuit, pour aller surprendre en notre ab-
sence nos autres Bâtimens qu'ils croyoient
encore en carene.

Le 24 nous mouillâmes à Ottoque

fait avec les Flibustiers en 1686. 183
pour y recueillir le Mays & le Ris qui
étoient encore sur pied. Le 26 dans le
doute où nous étions qu'il y eût des Fli-
bustiers à Chiriquita, comme ces pri-
sonniers venoient de nous le dire, nous
y envoyâmes une Barque pour les aver-
tir, en cas qu'ils y fussent, que nous
irions les trouver aussi-tôt que nous
aurions pris quelques vivres le long de la
côte. Le 29 nous mêmes dix-neuf de
nos prisonniers à terre, & nous appa-
reillâmes d'un vent d'Est. Le 30 au
matin, étant vis-à-vis la baie de la Villia,
nous ferrâmes nos huniers de crainte
de la dépasser; le soir nous nous embar-
quâmes dans nos Canots, & le 31 à
minuit nous mêmes à terre. La ronde
nous y découvrit, ce qui nous fit hâter
le pas pour arriver à cette Ville avant
qu'ils eussent le temps de se préparer;
mais notre pratique nous ayant égarés,
il passa une autre ronde, qui nous
appercevant voulut se sauver. A l'ins-
tant nous fîmes feu dessus, nous en
démontâmes trois, & nous en fîmes un
prisonnier. Celui-ci nous dit que nous
étions encore à trois lieues de la Villia,
& que nous n'étions point dans le che-
min, que tout le monde y étoit sous les
armes, & qu'il y avoit un secours de

184 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
fix cens hommes envoyés de Panama.
Cet avis nous arrêta tout court , & nous
obligea de retourner ; parce que nous
connûmes bien que nous étions décou-
verts , & qu'ainfi nous perdriens nos
peines : avant que de nous rembarquer ,
nous allâmes manger dans une Estencia ,
qui étoit à une demi-lieue du bord de
la mer , d'où l'Espagnol nous reconduisit
en chargeant de temps en temps notre
queue jusqu'à ce que nous eussions re-
joint nos Canots , dans lesquels nous
étant rembarqués, nous nous trouvâmes
si las & si fatigués, que nous attendîmes
le lendemain pour aller joindre nos
Bâtimens. Mais les Espagnols s'en étant
apperçus , firent tant de feu sur nous ,
qu'ils nous obligèrent d'aller mouiller
plus au large.

Le 2 Novembre nous rejoignîmes nos
Navires qui croisoient en cette Baie. Le
soir nous prîmes fond entre l'Isle Iguana
& la grande terre , vis - à - vis de
quelques Hatos , à dessein d'y aller
chercher des viandes. Le 3 à midi
nous mîmes pour cela à terre , où nous
trouvâmes les Espagnols assemblés, con-
tre lesquels nous nous battîmes une
demi-heure ; ils nous tuerent un homme
& nous en blessèrent un autre. Cette

fait avec les Flibustiers en 1686. 185

rencontre ne nous empêcha pas d'aller au prochain Hato, où nous ne trouvâmes pourtant point de bêtes, les Espagnols les ayant emmenées & chassés devant eux ; nous y couchâmes cette nuit, & les Espagnols ne nous laissant point en repos, nous fûmes obligés vers le minuit de faire une sortie sur eux, & ils nous céderent le terrain.

Le 4 nous revînmes à bord, apportant seulement quelque peu de rafraîchissemens pour nos blessés, & le soir nous appareillâmes d'un vent d'Ouest, portant notre bordée au large jusques au 5 à midi que nous revînâmes à terre. A minuit nous fîmes le Sud-Sud-Est, au plus près du vent, jusqu'au 6 que nous reportâmes à terre. Sur le minuit du 6 au 7, nous découvrîmes une voile & nous la joignîmes : c'étoit la Barque que nous avions envoyée à Chiriquita, & qui ayant trouvé un très-mauvais temps, avoit été obligée de relâcher sous le Morne ou cap à Puercos. Le 10 ne pouvant doubler ce Morne à pointe de Bouline, à cause des vents d'Ouest, nous envoyâmes notre Galere à Chiriquita ; au lieu de notre Barque. Nous fûmes jusques au 12 à doubler le Morne, & nous

186 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
eûmes pendant la nuit un grain qui
nous fit faire vent arriere à l'Ouest-Sud-
Ouest à mâts & à cordes. Mais les cou-
rans portoient tellement sous le vent,
que le 13 nous étions encore six lieues
sous le vent du Morne ; nous fîmes
l'Ouest-Nord-Ouest, gouvernant sur
l'Isle à Tigre, qui est à deux lieues Nord
& Sud de la grande terre, entre la
riviere de Saint Iago, & ce Morne au
cap à Puercos. La nuit du 14 nous
capiâmes crainte de trop approcher de
terre.

Le 16 nous arrivâmes à l'Isle Saint
Juan, où nous trouvâmes notre Galere
de retour de Chiriquita sans y avoir
rien trouvé : ce qui augmenta en nous
le soupçon que nous avions déjà conçu
que le Président de Panama n'eût fait
courir un faux-bruit, qu'il y avoit là
des Flibustiers ; afin de nous faire aban-
donner son port, & de donner lieu pen-
dant notre éloignement aux Bâtimens
qu'il attendoit du Perou, d'entrer dans
Panama : mais en même temps nous en
sentîmes d'autant plus rehausser notre
courage, que de jour en jour nous
connoissions mieux la foiblesse de cette
Nation, qui avec deux Navires de trois
ponts, de dix-huit pieces de canon

fait avec les Flibustiers en 1586. 187

chacun, & de quatre cens hommes d'équipage, appréhendoient nos méchantes Barques qui n'avoient en tout que quatre pieces de canon & quelques pierriers. C'est pourtant avec cela seul que nous les attendions.

Le 18 nous échouâmes notre Galere & nos Canots pour les nettoyer, & le 20 nous partîmes pour tâcher de faire quelques prisonniers, qui pussent nous informer pleinement s'il étoit vrai ou non qu'il y eût eu des Flibustiers à Chiriquita; parce qu'ils pouvoient en être partis avant que nous y eussions envoyé, & en partant nous donnâmes rendez-vous à nos Navires à l'Isle de Saint Pedro, pour y attendre notre retour. Le 24 au matin nous mîmes à terre deux lieues sous le vent de la riviere du Pueblo-Nuevo, où après avoir marché jusqu'à quatre heures après midi pour découvrir quelque maison, nous vîmes deux Cavaliers, nous en démontrâmes un qui se sauva, & nous prîmes l'autre, auquel nous demandâmes en quel endroit nous étions. Il nous en instruisit, & nous donna avis qu'à une demi-lieue de-là il y avoit un Bourg nommé Saint Lorenzo; nous y allâmes & y étant arrivés à la nuit

188 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
fermante, nous y prîmes quantité de prisonniers, qui nous dirent qu'ils n'avoient entendu parler d'aucuns Flibustiers, depuis que nous avions pris Chiriquita : ce qui ne nous laissa plus aucun lieu de douter de la tromperie que le Président nous avoit faite. Le 26 nous revînmes au bord de la mer avec nos prisonniers, & nous appercûmes nos Bâtimens qui alloient au rendez-vous ; nous envoyâmes un Canot les avertir de venir mouiller à une Isle qui est vis-à-vis & à trois quarts de lieue de l'embarcadere de Saint Lorenzo.

Ce Bourg est une lieue & demie avant en terre, & ne me parut qu'un Village. Il est habité moitié par les Espagnols & moitié par des Indiens, qui, comme je l'ai dit, se soumettent peu à peu au joug des Espagnols. On le prendroit pour la Ville de Chiriquita, tant il y a de ressemblance entre ces deux endroits, soit pour la situation du Bourg & de ses environs, soit pour le cours & la disposition des rivières dont il est arrosé. Au reste le pays est fort découvert.

Le soir du 26 nous allâmes à bord de nos navires avec nos prisonniers, & nous réglâmes avec eux la quantité

fait avec les Flibustiers en 1686. 189
des vivres qu'ils nous donneroient pour leur rançon. Le 27 nous envoyâmes à terre le Padre ou Curé du lieu, pour nous la faire dépêcher. Le 28 les Anglois qui faisoient partie de notre Flotte, nous prièrent de nous assembler pour partager les Bâtimens & l'artillerie que nous avions pris ensemble, étant bien aises d'être seuls de leur nation dans leur Bâtiment : ce qui se fit sur le champ. Le premier Décembre nous envoyâmes un Canot à la grande terre ; ceux qui le conduisoient nous rapporterent qu'ils avoient trouvé une Compagnie de Cavalerie, qui les avoit menacés de loin avec leurs coutelats à la main ; ce qui nous obligea de partir la nuit au nombre de cent hommes pour les aller voir à terre. Le 2 nous allâmes les attendre dans leur Bourg de Saint Lorenzo ; mais ne s'y étant présenté personne nous le brûlâmes. Dès que les Espagnols y virent le feu, le Commandant du lieu vint nous offrir une somme d'argent pour la rançon des prisonniers ; ce que nous refusâmes, parce que nous avions beaucoup plus besoin de vivres. Nous lui dîmes que s'il ne nous en apportoit, comme nous en étions convenus avec ses gens, il n'avoit

190 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
qu'à envoyer sur l'Isle y chercher leurs
têtes. Nous avions trouvé dans la maison
de ce Commandant la Lettre que voici,
adressée par le Teniente de Chiriquita,
au Commandant du Bourg de Saint Lo-
renço.

JE vous envoie pour renfort tout le monde
armé que j'ai pu ramasser, faites vos ef-
forts pour prendre quelqu'un des ennemis,
afin de savoir leur intention dont nos Géné-
raux sont fort en peine. Faites retirer les
bêtes du bord de la mer, & mettez-les en
un lieu propre pour faire embuscade, afin que
les Flibustiers, s'écartant à leur manière ac-
coutumée pour en tuer, il vous soit plus fa-
cile d'en attraper quelqu'un. Si cela ne vous
réussit pas, faites une embuscade à l'endroit
où vous estimez qu'ils doivent mettre nos
prisonniers à terre, & faites-vous montrer
par eux les gens qu'ils ont connu dans
leurs bords les plus respectés; afin que si
Dieu nous donne l'avantage, vous ne dé-
truissiez point ceux-là, & que vous me les en-
voyiez. Sur-tout interrogez les femmes,
pour savoir s'il n'y auroit pas eu quelque
imprudent qui leur eût découvert quelque
chose.

Cette Lettre nous fit mieux tenir sur

nos gardes que nous n'aurions fait, & nous revînmes à bord le soir. Le 3 nous allâmes avec un Canot à terre voir s'ils avoient apporté les vivres pour la rançon de leurs gens ; mais bien éloignés d'y penser, nous les vîmes occupés aux travaux d'un retranchement qu'ils faisoient près du lieu où ils s'attendoient que nous descendrions. Ce qui nous fit connoître qu'ils suivoient les ordres de la Lettre. Le 4 nous mîmes ces prisonniers à terre sur l'Isle où nous étions mouillés, & nous les y laissâmes, sans attendre plus long-temps leur rançon ; afin de nous garantir de cette embuscade, où il eût fallu nécessairement tomber, si nous les eussions remis où nous les avions pris.

Le soir nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour la Baie de Boca-del-Toró, avec la brise d'Est qui nous poussa. Le 5 nous doublâmes la pointe Borica, qui est à dix lieues au vent de cette Baie. A sa hauteur nous fûmes pris d'un calme qui dura jusqu'au 10. Alors vers le soir il s'éleva un petit vent du large, qui nous fit embouquer ; mais il fut suivi d'un tourbillon si épouvantable, que notre Bâtiment fut une heure couché de telle sorte, que son

192 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
pont étoit dans l'eau jusques à sa grande Ecoutille ; & ce qui nous étonna fort , c'est que nos Iffats , Ecoutes , Bras & autres manœuvres , furent coupés comme si on l'avoit fait exprès avec des haches. Cette rupture de cordages nous fut cependant très-utile , & sans elle nous allions servir de curée aux poissons ; car nos voiles n'étant plus tenues que par le vent & par le seul racage , les vergues s'allongerent le long des mâts , & notre Navire se redressa heureusement peu à peu. A la nuit fermante le temps se modéra par une pluie abondante qui nous amena du calme , & le 11 nous eûmes un vent de Sud qui nous envoya mouiller dans le fond de la Baie.

Cette Baie de Boca-del-Toro a environ quatre ou cinq lieues d'embouchure d'une pointe à l'autre , & à peu près huit de profondeur. Pour y entrer avec sûreté , il faut avoir la barre du gouvernail à tribord , parce qu'il y a du péril à ranger l'Est : il y a un bon mouillage par-tout & à l'abri. Dans le fond de la Baie on peut mouiller à une portée de pistolet de terre.

Il y a quatre Isles dans son enceinte , fort proches de la grande terre du côté de
de

fait avec les Flibustiers en 1686. 193

de l'Est-Nord-Est ; mais les environs en sont mal sains , à cause des roches fréquentes qui y sont. Plusieurs belles rivières s'y déchargent, & menent en les remontant à divers carbets d'Indiens qui n'ont ni paix ni amitié avec personne, non plus que ceux dont j'ai fait mention quand j'ai parlé du Cap La-Vella & de Boca-del-Drago. Ce qui n'empêche pourtant pas les Espagnols de faire passer leurs Caravanes au milieu de leur pays, quand elles vont de-la Costa-Rica à Panama. Mais il faut pour cela qu'elles soient bien escortées, & le grand chemin par où elles passent, n'est qu'à six lieues du bord de la mer.

Le 12 nous allâmes chercher des arbres tant pour faire des Canots à mettre de l'eau, que pour construire des Canots de guerre. Le 25 jour & Fête de Noël, après que nous eûmes fait nos prières de nuit, un de nos Quartiers-Maîtres étant descendu à terre pour y faire préparer à manger, parce que nos Bâtiments étant en carene tous nos ustensiles en étoient dehors, un de nos prisonniers qui servoit de Cuisinier, lui donna six coups de couteau en divers endroits du corps ; il cria, on courut à son secours, & le meurtrier fut puni de mort.

Tome III.

I

Le premier Janvier 1687, nos Canots étant achevés nous partîmes de cette Baie, & nous fîmes route pour celle de la Caldaira, afin de nous y en-vailler, & d'y achever de carener nos Navires. Le 2 nous les quittâmes après avoir donné ordre à ceux que nous avions laissés pour les conduire, de nous venir joindre au rendez-vous dans cette Baie, & nous nous embarquâmes deux cents hommes dans nos Canots par le travers de la Cagna, qui est une petite Ile distante d'une lieue Nord & Sud de la Terre-ferme, entre Boca del-Toro & la Caldaira, & très-mal saine à approcher. Nous fûmes six jours en route avant que d'y arriver, n'allant que de nuit de peur de nous faire découvrir. Le 6 à la nuit, étant arrivés au fond de la Baie, notre pratique nous fit entrer dans un Esterre, & nous dit que pour éviter d'être découverts il falloit mettre à terre en cet endroit. Nous y descendîmes, & nous traversâmes un marécage où l'on enfonçoit dans la fange jusqu'à la ceinture aux endroits les plus fermes; de maniere que cinq de nos gens, à qui on ne voyoit plus que la tête, ne nous donnerent pas peu d'exercice, en les débar-

fait avec les Flibustiers en 1687. 195

raffant avec des cordes que l'on attachait aux mangles : ce sont des arbres dont ce marais est rempli. Enfin ne voyant pas par quel moyen nous pourrions nous tirer d'un lieu si affreux, nous fîmes monter notre Pratique sur un arbre, pour tâcher de découvrir à la faveur du clair de la Lune, si nous étions encore loin du pays ferme. Mais cet homme, se voyant libre, se sauva d'arbre en arbre comme un singe en se raillant de nous, sans que nous pussions ni le voir ni lui faire autre chose que des menaces, dont je crois qu'il ne se soucioit guere. Nous employâmes le reste de la nuit à faire environ cent pas dans cette espece d'abysses, dont nous ne pûmes sortir qu'à la pointe du jour, souillés depuis la tête jusques aux pieds, & nos armes chargées de boue. Quand nous fûmes en état de nous considérer, & que nous nous vîmes deux cents hommes d'une même parure & dans un si galant équipage, il n'y en eut aucun qui n'oubliât sa peine pour rire de l'état où il voyoit & les autres & lui-même. Enfin après avoir pesté contre notre pratique qui s'étoit si subtilement sauvé, après nous avoir embourbés, nous remontâmes

196 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
dans nos Canots, où nous nous nettoya-
mes le mieux qu'il nous fut possible.
Au sortir de l'Esterre nous rencontrâ-
mes une fort belle riviere, dans laquelle
nous montâmes environ deux lieues,
& nous mîmes à terre à un retranche-
ment où nous trouvâmes les restes de
deux Navires que les Espagnols avoient
brûlés, lorsqu'un Flibustier Anglois,
nommé *Betchapt*, vint carener en cette
Baie; ce qui nous fit juger par le réci-
qu'on nous en avoit fait, que c'étoit
l'embarcadere de Nicoya. Nous suivî-
mes le chemin que nous trouvâmes,
pendant environ deux lieues, au bout
desquelles à l'aboi des chiens nous entrâ-
mes dans un Bourg nommé *Sancta Cata-
lina*; où nous prîmes tout le monde, &
comme on nous apprit qu'il n'y avoit
plus que trois lieues de-là à Nicoya,
nous montâmes soixante hommes à
cheval pour y aller; mais à la moitié
du chemin nous mouvâmes deux Ca-
valiers que nous manquâmes, & qui
ayant tourné bride, allerent à tou-
tes forces avertir les Habitants de la
Ville de notre marche; de sorte que
quand nous y arrivâmes ils avoient
déjà mis tout à couvert, & nous at-
tendoient sur leur place d'armes, où

fait avec les Flibustiers en 1687. 197

nous les forçâmes après avoir effuyé leur premiere décharge, qui ne nous tua ni ne bleffa aucun de nos gens. Pendant que nous ramassions ce qu'il y avoit de vivres, nous envoyâmes de petits partis dans les lieux voisins : ils en apportèrent quelque argent, & entr'autres la vaisselle du Gouverneur, avec tout ce qu'il avoit sauvé de sa maison.

Le 8 nous sortîmes de la Ville, & nous allâmes rejoindre nos gens à Sancta Catalina, où nous demeurâmes le reste de la journée. La nuit arriverent deux vigies des ennemis, & nos sentinelles en tuerent une. Ces vigies ne nous sachant pas dans le Bourg, venoient avertir les Espagnols qu'ils avoient vu nos trois voiles entrer dans la Baie ; mais cet avertissement étoit venu un peu trop tard. Le 9 nous sortîmes du Bourg pour regagner nos Canots, dans lesquels nous étant embarqués, nous laissâmes un prisonnier à terre pour vaquer à la rançon de ceux que nous emmenions, & le 10 nous arrivâmes à bord de nos Vaisseaux, que nous trouvâmes mouillés dans la Baie. Nous avons trouvé entre les papiers du Gouverneur de Nicoya, trois Lettres que je rapporte

198 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
ici. Il y en avoit une du Gouverneur ou
Général de la Province de Costa-Rica,
écrite au Président de Panama, & datée
du 2 Mai 1686. Elle étoit conçue en ces
termes.

Cette Lettre est pour vous avertir
de la prise de notre chere Ville de
Grenade par les Pirates, le 10 du pré-
cédent. Ils ont mis à terre dans un lieu
où nous n'avions point de Vigies, nous
fiant sur ce que la mer y est fort brave.
Ils ont passé au travers des bois comme
des animaux sauvages; nous eûmes le
bonheur d'être avertis par des Pêcheurs.
quoique nous fussions déjà sur nos gardes
depuis les nouvelles qui nous étoient ve-
nues de Lesparso & de Nicoya. Le 9 ils
coucherent à la puissante maison de Dom
Diego Ravalo, Chevalier de St. Jacques.
Nous nous étions assez bien préparés à
les repousser; mais la maniere d'entrer
au combat de ces gens-là étonna si fort
les nôtres, que nous ne pûmes faire la
résistance que nous nous étions proposée;
ils foncerent dans la Ville les yeux fer-
més, chantant & dansant comme des
gens qui vont à un festin. Enfin après
nous être battus en braves gens, ils ga-
gnerent la place avec perte de trente hom-

fait avec les Flibustiers en 1687. 199
mes de leur côté, par l'estime que nous en a
fait Dom Antonio la Fortuna, homme d'ex-
périence en fait de guerre, lequel se rendit à
nous quelques mois auparavant. Nous croyons
aussi qu'ils ont perdu leur Général, ayant
vu tomber un homme d'apparence à en ju-
ger par ses vêtements.

Après avoir demeuré quatre jours dans no-
tre Fort, ils nous envoyèrent demander ran-
çon pour la Ville & pour les prisonniers : mais
n'ayant pas été assez prompts à répondre à
leur proposition, ils l'ont brûlée & en sont
partis le 15. Le Senor Dom Juam de Cas-
tilla, Sergent Major, alla les attendre avec
son monde ; mais ne sachant pas qu'ils em-
portoient notre Artillerie, il fit (à un tiers
de lieue de la Ville) foncer ses gens sur ces
ennemis de Dieu, lesquels résolus à passer
ou à mourir tous, tuerent une si grande
quantité de notre monde, que le reste
se sauva & laissa les Capitaines seuls.

Nous avons pris un de leurs gens, qui
nous a dit qu'ils n'étoient venus dans no-
tre Province que pour en connoître les
forces, quoique assurément, s'ils avoient
trouvé nos Barques mouillées, ils s'en
seroient servis pour passer le Lagon à la
mer du Nord, & auroient abandonné
leurs camarades qui gardoient leurs Bâti-
ments, & infailliblement leur dessein est

200 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*
de pousser jusqu'à Carthagene. Que Monsieur le Gouverneur prenne ses mesures là-dessus, & qu'il continue de fortifier son retranchement. Je vous informerai plus amplement de l'affaire par la premiere Caravane.

La seconde Lettre que le Président de Panama adressoit au Général de la Costa-Rica, étoit conçue ainsi :

*C*elle-ci est pour vous informer des nouvelles qui me sont venues de Carthagene par Porto-Bello. Le Roi de France ayant cru recevoir quelque mécontentement de notre Nation, avoit envoyé quatre-vingts voiles devant Cadix pour faire contribuer cette Ville ; & vu que la force l'emportoit sur le bon droit en cette occasion, on lui a donné un demi-million, & ses vaisseaux se sont retirés dans leurs ports.

Vous saurez que le 22 Août Mr. l'Evêque me força à mettre trois Bâtiments en mer, avec les Pirates qui étoient toujours devant notre port, & qui prenoient toutes les Barques & les Canots qui vouloient entrer. A la pointe du jour nos Bâtiments les surprirent ; ce qui obligea un des Pirates à filer son câble

fait avec les Flibustiers en 1687. 201
par le bout , non pour fuir , mais parce
qu'il en avoit reçu l'ordre du Commandant.
De dessus mes remparts je voyois le com-
bat , dont je croyois la gloire infaillible pour
nous. Les ayant vus s'aborder , j'envoyai
une chaloupe lever l'ancre de celui qui avoit
filé son câble , pour le mouiller dans mon
port ; & lorsqu'ils se furent décrochés , je
dépêchai deux Barques longues pour avoir
des nouvelles , & pour m'amener ceux qui
en seroient réchappés , quoique ma commis-
sion portât de ne point donner de quartier
à ceux qui seroient sur les ponts , afin
de détruire ces ennemis de Dieu & de
ses Saints , lesquels prophanent les Tem-
ples , & détruisent ses Serviteurs. Le soir
ils m'envoyèrent un de nos gens m'avertir
de leur rendre cinq prisonniers que j'avois
dans ma place , & comme les défenses du
Roi sont expresses là-dessus , je le refusai ;
mais ces nouveaux Turcs m'envoyèrent vingt
têtes , & je crus , pour empêcher la destruc-
tion de tant de chrétiens , être obligé de
leur renvoyer leurs gens , avec dix mille
pieces de huit pour le rachat de 90 hom-
mes presque tous blessés , qu'ils nous ren-
voyerent de trois cens trente qui étoient
sortis. Voyez si de tous côtés Dieu ne nous
afflige pas , prenons cela pour l'amour de sa
passion.

Enfin la troisieme Lettre étoit du Teniente de Sanfonnat. Voici ce qu'il écrivoit au Président de Panama :

LE Capitaine François Grognet s'est séparé de sa Flotte au Realeguo, & est descendu sur nos Isles de Mapalle avec cent cinquante hommes. Nous avons pris trois de leurs gens, qui nous ont dit que ceux qui étoient montés vers Panama étoient dans le dessein de repasser au Nord. La paix que vous avez faite avec les Indiens nous fera plus de mal que de bien; il falloit du moins attendre qu'ils fussent passés pour fermer ce passage. Ces gens-là ne voyant point de lieu pour se retirer, vont être comme des chiens enragés. Nous n'avons point besoin de cela; car par-tout où ces gens sans religion mettent à terre, ils remportent la victoire. Facilitez leur passage, si vous voulez que nous soyions en repos; ils ont mis douze fois à terre sans savoir ce qu'ils cherchoient. Envoyez-nous un homme qui sache faire la guerre par mer; car je n'estime pas qu'ils puissent jamais sortir de dessus ces Isles, ainsi il seroit bon de les y aller prendre.

Le 12 ne voyant point de rançon

venir, nous partîmes pour la chercher nous-mêmes à Nicoya, où nous arrivâmes le 13. Nous fîmes plusieurs partis pour les vivres qu'ils avoient cachés, & nous leur envoyâmes un Parlementeur pour savoir s'ils vouloient racheter leur Ville. Le Teniente nous fit dire que le Gouverneur étoit allé à la Costarica chercher du secours, & qu'il n'avoit point ordre de payer de rançon; qu'à l'égard de celle qu'on nous avoit promise pour les prisonniers, elle étoit toute prête; & qu'il ne falloit pas nous impatienter, si nous ne la recevions pas aussi-tôt que nous l'eussions désiré, parce que n'ayant point de Canots pour nous l'envoyer par mer, (ce qui ne faisoit qu'une demi-journée de trajet) ils étoient obligés de la faire porter par terre sur des mulets, auxquels il falloit quatre jours de marche. Sur cette réponse nous lui envoyâmes dire que notre dessein avoit été de partir le lendemain; que néanmoins, puisqu'ils attendoient du secours, nous l'attendrions aussi; mais nous impatientant de le voir tarder si long-temps, nous en repartîmes le 17.

Le 19 ils vinrent au bord de la mer vis-à-vis du lieu où nos Bâtimens étoient ancrés; & apportèrent la rançon qu'ils

204 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
nous avoient promise pour leurs prison-
niers, que nous remîmes en même temps
à terre. Nous leur donnâmes une Lettre
que nous écrivions au Gouverneur, & où
nous le sommions en quelque maniere
de nous informer du jour que son renfort
seroit arrivé, parce que nous ne manque-
rions pas de l'aller voir, & que cependant,
s'il ne nous envoyoit autant de charges
de chevaux de Biscuit & de Mays que
nous lui en demandions pour la rançon
de sa Ville, il devoit s'assurer que nous
irions la brûler.

Le 20 nous levâmes l'ancre, & nous
allâmes à une des Isles qui sont dans
cette Baie, mettre nos Bâtimens en
carene. Le 22 nous partîmes dans nos
Canots, ne laissant de monde dans nos
Navires que ce qu'il en falloit pour les
carener, & cependant nous cherchâmes
quelque hato où nous pussions subsister,
afin de conserver & d'épargner les vivres
que nous avions amassés en nos bords,
car nous en avions besoin pour une en-
treprise que nous voulions exécuter sur
la Ville de Queaquille. La nuit du 22
au 23, nous mîmes à terre à la Caldaira,
& nous fûmes découverts par les vi-
gies, qui en se sauvant mirent le feu
dans des savanes pour nous empêcher

fait avec les Flibustiers en 1687. 205
de passer ; néanmoins nous ne laissâmes
pas de gagner la petite Ville de Lesparso,
laquelle étoit presque toute abandonnée
depuis que nous y avions été.

Le 23 nous suivîmes par curiosité ,
ou plutôt par caprice, le premier che-
min qui se présenta à nous en sortant de
la Ville ; & quand nous eûmes fait en-
viron une lieue , nous apperçûmes près
de deux cens Cavaliers sur nos ailes & à
notre queue. Un Espagnol , qui s'étoit
détaché des autres , nous faisoit mille
grimaces , & nous accabloit d'injures.
Nous étions cinq à la queue des autres,
nous nous cachâmes dans des herbages
fort hauts , qui bordoient les deux
côtés du chemin, & nous laissâmes aller
le gros. Quand notre Espagnol, qui sui-
voit toujours nos gens , vint à passer,
nous le démontâmes , & à notre tour
nous lui fîmes faire la grimace tout de
bon. On l'interrogea avec les cérémo-
nies ordinaires, c'est-à-dire, en lui don-
nant la question , pour savoir le lieu
où nous étions. Il nous dit que nous te-
nions le chemin Royal de Carthagene,
que tout étoit abandonné sur les vingt-
sept lieues qu'il y avoit depuis là jusques
à cette Ville , dans l'appréhension où
étoient ses Compatriotes que nous les

206 *Journal du Voyage de la Mer du Sud*,
allâssions forcer de nous livrer passage à
la mer du Nord, comme leurs principaux
Officiers en avoient fait courir le bruit.
Il nous donna aussi avis qu'il y avoit qua-
tre cens hommes de ronde, & que les
deux cens que nous venions de voir étoient
du nombre, pour épier le temps que nous
mettrions à terre, afin de se retirer dans
un fort retranchement qu'ils avoient à
six lieues en deçà de la Ville, pour nous
repousser en cas que nous y allâssions. Sur
ce rapport nous ne jugeâmes pas à pro-
pos de passer outre, notre dessein n'étant
alors que de connoître le pays, & de
chercher de quoi manger; ainsi nous re-
tournâmes à Leparso, & le 24 nous re-
joignîmes nos Canots.

Le 26 nous mîmes à terre conduits par
notre nouveau prisonnier, qui nous mena
à une sucrerie d'où nous nous partageâ-
mes en deux Compagnies pour aller à
deux hatos, où nous prîmes tous ceux
qui s'y rencontrèrent. Ils nous apprirent
que plusieurs autres hatos & sucreries
voisines avoient fourni toutes ensen-
ble deux cens hommes armés, lesquels
étoient partis la veille pour aller repous-
ser l'équipage de trois Canots ennemis
qui avoient mis à terre à la Colebra, où
ils avoient tué & blessé quantité d'Espa-

gnols. Nous soupçonnâmes d'abord que ce pouvoit être le Capitaine Grognet qui remontoit la côte, & nous ne nous trompâmes pas. Nous reprîmes aussi-tôt le chemin du bord de la mer, pour aller vers nos Canots au devant de lui. Alors nous entendîmes plusieurs coups de canon, & des décharges de menues armes vers l'endroit où étoient nos Bâtimens en carene; ce qui nous fit hâter le pas.

Lorsque nous fûmes arrivés à bord de nos Vaisseaux nous trouvâmes le Capitaine Grognet avec trois Canots. Il y avoit été conduit avec ses gens, par un de nos Canots vareurs qu'ils avoient heureusement rencontré en traversant la Baie; & ç'avoit été en réjouissance de leur arrivée, qu'on avoit tiré de part & d'autre les coups que nous avions entendus.

Grognet nous dit qu'il remontoit cette côte à dessein d'y chercher un endroit inhabité pour y mettre à terre sans obstacle, & s'abandonner avec un compas, à traverser le pays pour gagner la mer du Nord. Nous lui représentâmes le péril où il s'exposoit, avec le peu de monde qu'il avoit, (ils n'étoient que soixante hommes en tout) s'il s'obstinoit à exécuter une si dangereuse entre-

208 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
prise, & qu'il valoit bien mieux qu'il
demeurât avec nous, jusqu'à ce que
nous eussions trouvé une occasion fa-
vorable de repasser tous ensemble dans
cette mer, pour être plus en état de
surmonter les difficultés qui pourroient
s'y présenter. Il se rendit à nos raisons,
& demeura avec nous; & après que nous
lui eûmes fait le récit des aventures que
nous avions eues depuis notre sépara-
tion d'avec lui, il nous entretint aussi
des fiennes, & nous raconta qu'il avoit
fait plusieurs descentes dans la Baie de
Mapalle avec différens succès, entr'au-
tres que les Espagnols lui prirent une
fois trois hommes, & qu'il les échangea
quelque temps après pour d'autres pri-
sonniers; mais les Espagnols avoient
tellement corrompu ces trois hommes à
force de belles promesses, tandis qu'ils
furent entre leurs mains, qu'à leur retour
ils insinuerent à leurs camarades, pour
les trahir, le dessein d'aller à une mine
d'or fort considérable, qui est à quatorze
lieues du bord de la mer & à quatorze
autres de Tiusigal; & que prévenus de
l'espérance d'y faire fortune, ils étoient
partis d'une Isle où ils étoient, au nom-
bre de cent douze hommes, & avoient
été descendre à la grande terre pour

aller à cette mine, conduits par des prisonniers qui en connoissoient le chemin ; qu'ils ne marchoient que de nuit crainte d'être appercus ; que ces trois hommes qu'il venoit de racheter, & qui le vendoit à ses ennemis, feignirent d'être fatigués, & d'avoir besoin de repos pour ne point aller avec les autres ; que notwithstanding cela ils étoient partis deux heures après, menant aux Espagnols, qui les attendoient en un lieu dont ils étoient convenus, tous les prisonniers qu'on avoit faits à terre dans cette Baie, & emportant en même temps les armes & les munitions de tous ceux de leurs compagnons qui étoient demeurés sur l'Isle sans la moindre méfiance, dont ils chargerent un Canot : que cependant la trahison n'avoit pas eu tout son effet, & que lui & son monde étoient arrivés aux mines sans empêchement ; parce que les Espagnols qui s'étoient préparés à les massacrer en mettant à terre, y étoient arrivés plus tard qu'il ne falloit, par la faute des transfuges, qui avoient trop précipité le départ de leurs camarades, & qu'ils sauverent ainsi en les pressant trop de se perdre : qu'il n'avoit pas fait grande fortune aux mines, parce qu'on y avoit auparavant donné ordre, quoique

210 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
cependant il n'y eût qu'une heure qu'on
en avoit sauvé quatre cens cinquante li-
vres d'or qui étoit tout prêt ; qu'il ne
laissa pourtant pas d'en trouver encore
quelques livres , & de faire plusieurs
prisonniers qui furent surpris , parce
qu'ils ne l'attendoient pas si-tôt , & que
d'ailleurs ils croyoient qu'il seroit défait
en chemin , comme le dessein en avoit
été pris.

Qu'après avoir demeuré deux jours
à cette mine , voulant regagner le bord
de la mer avec ses gens , il avoit trouvé
dans son chemin les Espagnols qui l'at-
tendoient , & qui faisoient contenance
de vouloir se dédommager au retour de
la faute qu'ils avoient faite , de n'avoir
pas empêché sa descente. Leur Com-
mandant envoya une trompette au Ca-
pitaine Grognet , pour savoir s'il étoit
dans le sentiment de se battre ; à quoi
ayant fait réponse qu'il n'avoit point
d'autre envie , les Espagnols avoient en-
voyé une seconde fois lui dire que s'il
vouloit rendre les prisonniers , on lui
laisseroit le passage libre. Mais il ré-
pondit fièrement , que s'ils vouloient les
avoir , ils vinssent les reprendre à la
pointe de l'épée : que quant au passage ,
il se le feroit bien ouvrir malgré eux :

fait avec les Flibustiers en 1687. 211

que s'étant mis en devoir de passer, les Espagnols n'avoient pas eu la hardiesse de l'attendre, s'étant contentés de tirer seulement quelques coups de loin; après quoi ils avoient pris la fuite, pendant que de son côté il reprenoit le chemin de ses Canots, qu'il avoit heureusement laissés dans un endroit que les transfuges ne purent indiquer aux ennemis.

Il nous dit de plus que quelque temps après son retour il avoit été au Pueblo - Viego par une riviere qui n'en est éloignée que de quatre lieues, & qui se jette dans la Baie de Mapalle; qu'il avoit surpris ce Bourg, & qu'après y avoit séjourné quelques jours, comme lui & les siens retournoient joindre leurs Canots, ils avoient trouvé une embuscade à couvert d'un retranchement défendu par six cens hommes de la garnison du Realeguo, qui commençoit à se repeupler, & contre lesquels ils s'étoient battus long-temps; mais que les Espagnols tenant ferme plus qu'à leur ordinaire, ils avoient foncé dans leur retranchement, où faisant main-basse sur tout ce qui osoit leur résister, ils en avoient fait un grand carnage: qu'une partie demeura pri-

212 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
sonniere entre leurs mains , tandis que
l'autre prit la fuite, & abandonna le re-
tranchement , aussi-bien que trois pavil-
lons qu'ils y avoient arborés : que dans
cette action les Flibustiers ne perdirent
que trois hommes ; mais que les Espagnols
leur tuerent dans la mêlée plusieurs pri-
sonniers tant hommes que femmes, qu'ils
amenoient du Bourg , & qu'après cela
ils allerent se rembarquer : que quelques
mois après , n'ayant pas approuvé le
dessein qu'avoient pris quatre-vingt-cinq
de ses gens de descendre vers les Isles
de Californie , il avoit fait résolution ,
avec soixante hommes qui lui restoient ,
de monter vers Panama , où par ha-
sard nous ayant trouvés comme je l'ai
dit , nous lui avions donné place , aussi-
bien qu'à son monde , dans nos Bâti-
mens.

Le 30 nous quittâmes nos bords , &
en navigeant avec nos Canots nous en-
trâmes dans plusieurs rivières , entr'au-
tres dans une qui étoit fort belle , & où
nous montâmes dix lieues , pendant les-
quelles nous la trouvions toujours éga-
lement large & profonde. Plusieurs Es-
pagnols nous ont dit que quarante ou
cinquante lieues plus haut , on trouvoit
une montagne d'où sortoit d'un côté la

fait avec les Flibustiers en 1687. 213

source de cette riviere, & de l'autre côté celle de la riviere Saint Juan, qui s'écoule à la pointe blanche de la mer du Nord.

Nous prîmes dans cette riviere un grand Canot chargé de suif, qui nous fut quelque temps après d'une grande utilité pour notre nourriture en allant à Queaquille. Nous trouvâmes aussi sur ses bords, des hatos où nous nous rafraîchîmes, jusques au 6 de Février que nous revinmes à bord de nos Navires. Le 12 nous en repartîmes pour aller une troisieme fois à Nicoya; nous y arrivâmes le 13 au soir, & nous détachâmes aussi-tôt plusieurs partis pour avoir nouvelle des Espagnols, qui ne paroissent point depuis qu'ils nous avoient menacés de leur secours, au lieu du rachat que nous leur avions demandé pour leur Ville; à quoi n'ayant point voulu encore satisfaire, nous la brulâmes cette derniere fois, & nous en partîmes le 17.

Lorsque nous étions contraints de traiter les Espagnols de cette sorte, nous conservions inviolablement les Eglises, dans lesquelles nous portions même les Tableaux & les Images des Saints que nous trouvions dans les mai-

214 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
fons des Particuliers, pour n'être pas exposés aux incendies ni à la rage des Anglois, à qui ces précautions n'étoient guere agréables : car ils auroient eu plus de plaisir & de satisfaction à voir consumer une seule Eglise, que toutes les maisons de l'Amérique ensemble. Mais comme nous avions notre tour à être les plus forts, ils n'osoient rien faire qui contrevînt au respect que nous portions à toutes les choses saintes.

Nicoya étoit une petite Ville assez agréable. Les Eglises y sont belles; mais les maisons étoient mal bâties. Il y a une jolie riviere qui fait le tour de la moitié de la Ville, mais lorsqu'on y est une fois, on ne sait plus ni par où on est entré, ni par où on en peut sortir, à cause de la hauteur des montagnes dont elle est ceinte de toutes parts.

Nous ne fûmes pas plutôt partis de cette Ville, que les Espagnols envoyèrent mettre le feu dans le chemin par où nous devions passer; mais nous en sortîmes heureusement, parce qu'il ne faisoit que commencer à s'allumer. Nous prîmes un de leurs gens, qui s'étoit enfermé entre nous & le feu, & qui nous mena à plusieurs Estancias, dont nous ne revînmes que le 20. Le 22 nous

fait avec les Flibustiers en 1687. 215
mêmes à terre quarante prisonniers qui
nous étoient à charge dans nos bords.

On sera peut-être étonné de ce que
je dis que les Espagnols mettoient les
chemins en feu ; on le feroit bien da-
vantage si on l'avoit vu comme nous.
Ils en usoient ainsi dans les savanes &
dans les bois. Les herbes des savanes
étoient presque aussi hautes que nous ,
& d'une sécheresse à se réduire en pou-
dre. Lorsqu'elles brûloient nous nous
trouvions assiégés de flammes à droite &
à gauche, & ce feu se faisoit sentir bien
vivement, quoiqu'il ne durât pas long-
temps. Mais quand le chemin traversoit
un pays couvert & rempli de bois ,
comme celui dont je parle ici, & que le
feu y étoit allumé ; alors, selon le vent
qui souffloit, on voyoit en peu de temps
plusieurs lieues de pays embrasés. La
sécheresse des matieres causées par la
grande ardeur du Soleil, en été sur-
tout, ne contribue pas peu à ces sortes
d'incendies.

Le 23 nous envoyâmes nos Quar-
tiers-Mâîtres à bord des Anglois, pour
faire une chasse-partie avec eux. Nous
leur proposâmes d'aller prendreensem-
ble Queaquille, où les Espagnols font
une grande navigation ; à condition

216 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
que si nous prenions deux Bâtimens,
nous jetterions au sort à qui choisiroit,
& qu'en cas qu'il n'y en eût qu'un,
nous y mettrions cinquante hommes de
chaque nation, jusqu'à ce qu'on en eût
pris un autre, à quoi ils ne voulurent
point consentir, demandant le premier
choix; ce que ne voulant point non
plus leur accorder, nous nous séparâ-
mes tant d'avec eux que d'avec le Capi-
taine Grognet, & nous abandonnâ-
mes aussi cinquante de nos gens qui dé-
meurèrent dans leur bord. De sorte qu'ils
étoient cent quarante-deux hommes dans
leur Navire, & nous cent soixante-deux
dans notre Frégate & dans notre Barque
longue.

Le 24 nous levâmes l'ancre & nous
fîmes route pour Queaquille, qui est la
premiere Ville maritime de la côte du
Sud, en partant de Panama. Nous for-
câmes de voiles pour y arriver plutôt
que les Anglois qui avoient le même
dessein. Nous louvoyâmes jusqu'au 25
pour sortir de la Baie, & partant du
Cap Blanc nous fîmes le Sud-Sud-
Ouest, le Sud-Quart-Sud-Ouest, & le
Sud bon plein jusqu'au 28 au soir.
Alors nous réamulâmes stribord d'un
vent d'Ouest-Nord-Ouest chassant au
Sud,

fait avec les Flibustiers en 1687. 217

Sud , qui nous dura jusqu'au 29 au soir que nous eûmes une nuit de calme. Le premier Mars vers midi, il se leva un petit frais de Nord, qui nous fit faire le Sud-Sud-Ouest & le Sud-Sud-Est jusques au 4 au matin que la brise d'Est s'envoya, & nous servit à faire le Sud. Le 5 elle s'envoya du Nord-Est. Le 8 à midi nous passâmes la ligne Equinoxiale, & nous laissâmes les Isles Galapes qui sont dessous à l'Ouest, douze lieues sous le vent.

Ce sont huit Isles qui sont Nord & Sud du Cap Blanc, & Est & Ouest de Quéaquille. Elles sont remplies d'une grande quantité de tortues de mer qui y terrissent à toutes les heures du jour, & dans les bois on ne fait où mettre le pied, tant à cause de l'abondance des tortues de terre, que de la multitude confuse des lézards & des agoutils qui s'y retirent. La mer des environs est aussi tellement féconde en poissons, qu'ils viennent mourir sur le sable: mais d'un autre côté ces avantages sont contre-balancés par le manquement d'eau dont ces Isles sont entièrement dépourvues.

Sur le soir le vent se jetta au Nord-Nord-Est, & nous chassâmes à l'Est.

Tome III.

K

218 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
Quart-Sud-Est pour terrir en terre ferme.
Le 10 au matin le temps s'entreprit par-
tout, nous eûmes un coup de vent de
Sud, & nous fîmes l'Est & l'Est-Quart-
Sud-Est jusques au 11 qu'il calma. Le
13 le vent d'Est s'envoya, nous por-
tions le Sud-Sud-Est sur un bord, & le
Nord-Nord-Est sur l'autre, nous lou-
voyâmes à petites bordées parce que les
courants nous étoient inconnus. Le 14
le vent de Nord-Est s'envoya, nous fî-
mes l'Est-Sud-Est, & à proportion qu'il
fraîchissoit nous faisions l'Est-Quart-
Sud-Est & l'Est. Le 15 deux heures
avant le jour il se forma des grains qui
nous donnerent le vent de Sud. Nous
portâmes l'Est toute la journée; mais
nous eûmes un si mauvais temps toute
la nuit suivante, que nous ne pûmes
porter de voiles. Le 16 à midi le temps
se modéra, & la brise d'Est s'envoya;
nous louvoyâmes jusqu'au 18 à midi,
que nous vîmes une voile au vent à
nous; nous la chassâmes jusqu'au soir,
parce qu'elle fut long-temps à nous dis-
puter le vent. C'étoit le Navire An-
glois dont nous nous étions séparés
en sortant de la Caldaira, & qui nous
ayant reconnus mit à la cape. Nous ar-
rivâmes sous le vent à lui; il éventa ses

voiles, & passa sous le vent à nous. Après nous avoir rendu ce salut nous cinglâmes deux heures ensemble pour voir à qui iroit le mieux ; mais les connoissant meilleurs voiliers que nous, & craignant qu'ils ne se rendissent les premiers à Quéaquille, nous leur demandâmes à renouer notre association ; ils y consentirent, & nous fîmes route ensemble. Nous nous trouvâmes tous fort en peine de savoir par quelle hauteur nous pouvions être, y ayant dix jours que le Soleil ne s'étoit montré ; mais heureusement il parut le 19, & nos pilotes estimerent que nous étions vingt-cinq lieues au vent de Quéaquille, & soixante lieues au large ; mais les vents varioient d'une telle sorte que nous ne faisons aucun chemin, ou que nous en prenions un contraire.

Le 20 nous eûmes le vent d'Ouest, & nous gouvernâmes à l'Est-Quart-Sud-Est jusques au 21 que nous eûmes du calme. Le 24 le vent de Sud s'envoya, & le 26 la brise d'Est. Enfin le vent contraire continuant toujours, nous réduisit à la dernière extrémité de vivre ; parce qu'il nous obligea de demeurer en chemin beaucoup plus de temps que nos provisions ne deman-

220 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
doient. Pour surcroît de malheur,
la pêche avoit été jusques-là si stérile,
que nous n'en tirions qu'un très-foible
secours. De sorte que le 28 ayant fait
visite de ce qui nous restoit de vic-
tuailles, on nous réduisit à ne faire
qu'un repas en deux fois vingt-quatre
heures, l'eau nous manqua aussi, &
sans l'assistance de la pluie nous se-
rions infailliblement morts de soif. A
la fin cependant nous nous trouvâmes
insensiblement dans le Royaume des
gros poissons, tels que sont les Empe-
reurs, Tons, Germons, Dorades, Ne-
gres, Bonites, &c. & nous ne leur fi-
mes point de quartier, non plus qu'aux
Loups marins, qui malgré leur mauvaise
odeur n'en échappoient pas. Pendant ce
tems-là nous portâmes au Nord-Est,
le vent ne nous permettant pas d'aller
plus à route, & au pis aller nous au-
rions toujours atteint sur ce bord l'Isle
Saint Juan, dans le dessein que ce
vent contraire nous avoit fait prendre
d'y relâcher, en cas qu'il continuât de
s'opposer à notre route. Le 29 après
la hauteur prise, nos Pilotes nous firent
à celle de l'Isle de Platta 30 lieues sous
le vent de Quéaquille. Le 30 jour &
Fête de Pâques, nous n'étions qu'à un

degré Nord de la ligne , à la nuit fermante le vent nous fraîchit , & nous portâmes l'Est-Nord-Est. Le 31 le vent se jetta au Sud-Ouest , nous fîmes l'Est , l'Est-Quart-Sud-Est & l'Est-Sud-Est. Le 3 Avril il calma , & comme il y avoit deux jours par l'estime de nos Pilotes , que nous navigions dans la terre , ils crurent avoir été trompés par les courants , & pour s'en assurer on se servit du moyen suivant. Le 4 d'un temps fort calme , nous carguâmes nos voiles , & nous largâmes de bord une de nos Pirogues , à laquelle nous filâmes devant le nez soixante brasses de Grelin frappé sur un Grapin ; du côté qu'elle s'évita , la marée passoit le long de son bord ; avec autant de vitesse que le courant d'une rivière , & portoit au Nord-Est. Le 5 nous épalmâmes nos Bâtimens , vers le minuit le vent de Sud-Ouest s'envoya , & nous portâmes le Sud-Est pour nous élever au vent.

Le 6 au matin nous vîmes terre au vent , & sous le vent à nous ; nous virâmes de bord de crainte de trop approcher , & nous portâmes le Sud. Le 8 nous en étions à quatre ou cinq lieues , & nos Pilotes Côtiers reconnurent que c'étoit le Cap Passao , qui est

222 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
sous la ligne à trente lieues sous le vent
de l'Isle de Platta. Nous virâmes de bord
& nous portâmes le Sud. Le 6 nous gou-
vernâmes au Sud-Sud-Est jusqu'au soir,
& au Sud-Ouest jusques au 10 que nous
fîmes le Sud-Sud-Est ; le 11 nous étions
à la hauteur de l'Isle de Platta, dix-huit
lieues au large.

Le 12 à midi nous vîmes la pointe
Sancta-Helena, qui est quinze lieues
sous le vent de Queaquille, à l'entrée
de la Baie qui porte le nom de cette
Ville. La nuit du 12 nous vîmes du
feu au vent à nous, nous louvoyâmes
dessus jusqu'à la pointe du jour, que
nous apperçûmes un Bâtiment trois
lieues au vent à nous ; & comme le
calme nous prit, nous envoyâmes trois
Pirogues pour le reconnoître. On trouva
que c'étoit une prise de vin & de bled,
que le Capitaine David avoit faite
comme elle sortoit de Nasca, & qui
s'étoit efflotée de lui. Il avoit mis de-
dans huit Anglois pour la conduire,
& leur avoit donné rendez-vous, en cas
de séparation, à l'Isle de Platta. Ces
gens nous apprirent que depuis qu'ils
nous avoient quittés à l'Isle Saint Juan,
ils avoient fait quantité de descentes
en plusieurs endroits, entr'autres à Sa-

fait avec les Flibustiers en 1687. 123

gna, à Arrica & à Pisca; qu'à cette dernière un des parents du Vice-Roi de Lima étoit venu à la tête de huit cents hommes pour les attaquer l'épée à la main; mais qu'ils l'avoient repoussé vigoureusement : qu'ils avoient aussi pris un grand nombre de Bâtimens; mais qu'ils les avoient laissé aller après les avoir pillés. De sorte que se voyant un profit d'environ cinq mille pieces de huit chacun, ils avoient fait résolution de s'en retourner & de repasser à la mer du Nord, & que faisant route pour le détroit de Magellan, ils s'étoient mis à jouer les uns contre les autres; en sorte que plusieurs avoient tout perdu. Qu'ils avoient mouillé chemin faisant aux Isles Dom Fernandès, qui sont sur le bord du débouquement, & où étoit survenu le Capitaine Wilnet Anglois, qui les avoit quittés il y avoit déjà du temps; & qu'il venoit dans le même dessein qu'eux de repasser à la mer du Nord par le même détroit. Mais que le Capitaine David avoit changé de résolution, parce que ceux de son équipage qui avoient perdu leur argent, ne vouloient point quitter cette mer ni le Navire qu'ils n'en eussent regagné d'autre. Qu'à l'égard de ceux qui avoient

224 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
gagné, ils s'étoient embarqués avec
Wilnet, du Vaisseau duquel étoient
fortis en même temps ceux de son équi-
page qui se trouvoient aussi sans ar-
gent, afin d'en aller chercher avec Da-
vid; qu'ainsi ils étoient rentrés dans la
mer de Sud au nombre de vingt Fran-
çois & de soixante Anglois; pendant
que Wilnet entroit dans le détroit de
Magellan pour aller gagner la mer du
Nord. Que le Capitaine Pitre - Henri
avoit pris la route des grandes Indes,
aussi-tôt après le Capitaine Suams. Enfin
ils nous dirent que la Flotte Espagnole
étoit à carener à Puerto Callao, qui est,
comme j'ai dit, l'embarcadere de Lima.

Comme ces huit Anglois n'espéroient
pas que la Frégate de David les rejoin-
gnît si-tôt au rendez-vous, ils deman-
derent à venir avec nous à Queaquille :
ce que nous leur accordâmes d'autant
plus volontiers, qu'ils nous faisoient
part de leurs vivres, & qu'ils rétablif-
soient parmi nous la joie, qui en avoit
été bannie quelque temps par les absti-
nences forcées que nous avions faites,
& dont nous étions extrêmement affoiblis.
Après quoi nous fîmes voile toute la
nuit avec eux, portant au Sud-Est-
Quart-d'Est.

fait avec les Flibustiers en 1687. 225

Le 14 à la pointe du jours nous ferrâmes toutes nos voiles , de crainte d'être découverts de terre , dont nous étions proches. Sur les dix heures le temps s'obscurcit par un brouillard , à la faveur duquel nous nous servîmes de nos Paofis , tant pour entrer en agréant dans la Baie qui a trente lieues de profondeur , que pour nous élever au vent de la rivière de Queaquille , & nous épargner ainsi la peine de nager ; parce qu'étant extraordinairement abattus , nous n'en avions plus la force.

Nous portâmes toute la nuit le Sud-Est , & le quinze nous découvrîmes le Cap Blanc , qui est le Cap du vent de cette Baie. Sur les dix heures du matin nous nous embarquâmes deux cens soixante hommes dans nos Canots , après avoir donné ordre à nos Bâtimens de louvoyer dans la Baie , jusqu'à ce qu'ils eussent de nos nouvelles. Nous gouvernâmes toute la journée sur l'Isle de Santa Clara , où nous terrîmes au Soleil couchant. Cette petite Isle n'est proprement qu'un rocher planté Est & Ouest , à dix lieues de la terre ferme. Nous fûmes obligés de mouiller à toutes les marées contraires , étant impossible de refouler les courans dans cette

226 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
Baie , où nous trouvâmes à prendre
fond sur quinze brasses d'eau , & le
16 au matin nous étions entre Santa
Clara & la Puna environ cinq lieues
au large.

La Puna est une très-belle Isle , fort
reconnoissable en l'abordant du large ,
parce qu'elle est faite en chapeau de Car-
dinal. Elle a vingt lieues de tour , & est
située Est & Ouest à deux lieues de la
grande terre , vis-à-vis l'embouchure de
la riviere de Queaquille. On y voit un
grand bourg , où étoient autrefois les
Magasins du Roi d'Espagne. Les grands
Bâtimens , c'est-à-dire , ceux qui ont
deux & trois ponts , & qui ne peuvent
entrer dans la riviere , mouillent entre
l'Isle & elle. Nous demeurâmes cachés
sur cette Isle toute la journée , avec assez
de bonheur pour n'être point vus par les
vigies qui étoient au nombre de quaran-
te , sans que nous en fussions rien. Le
soir nous en sortîmes , & nous gagnâmes
par le Sud pour n'être point apperçus de
la grande terre.

Le 17 nous nous cachâmes encore
dans un Esterre sur la même Isle , &
après nous être exactement enquis de
nos prisonniers , de l'état , de la situa-
tion , & de tout ce qui concernoit la Ville

de Queaquille que nous allions prendre , nous disposâmes nos Compagnies suivant l'ordre qui suit. Cinquante enfans perdus devoient être conduits par le Capitaine Picard , qui commandoit notre petite Frégate , pour attaquer le grand fort. Vingt-quatre Grenadiers étoient commandés par le Capitaine de notre Barque longue , pour servir où nous verrions qu'il seroit nécessaire. Le Capitaine Grognet , avec le gros du monde , devoit se rendre maître de la Ville & du port. Le Capitaine Georges d'Hout , qui commandoit le Bâtiment Anglois avec cinquante des siens , étoit commandé pour faire l'attaque du petit fort , & l'on promit mille pieces de huit à celui des six enseignes , (j'étois du nombre) qui arboreroit le premier son pavillon sur le grand fort. Tout étant ainsi réglé , nous sortîmes sur le soir de cet Esterre , croyant pouvoir entrer dans la riviere de Queaquille la même nuit. Nous ne pûmes néanmoins gagner qu'une des pointes de l'Isle qui est vis-à-vis la riviere , parce que nous n'avions pu profiter que de trois heures de marée montante : ce qui fut cause que le 18 comme nous dépendions du large pour retourner

228 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
au lieu où nous nous étions cachés ;
nous fûmes surpris du jour , & décou-
verts par une vigie , qui mit le feu à
une case pour faire signal qu'elle nous
avoit apperçus , & pour en donner avis
aux autres vigies qui étoient postées
de distance en distance des deux côtés
de la riviere , afin que celles-là en aver-
tissent la Ville. Dès que nous fûmes
tërris , nous allâmes au travers des bois
joindre ce feu. Nous y trouvâmes ceux
qui l'avoient allumé , dont deux furent
tués en se sauvant , un autre qui fut
pris ne put nous donner aucun éclair-
cissement , parce que ce n'étoit qu'un
petit garçon.

Cette journée nous vîmes une voile
qui entroit dans la riviere , nous la
laissâmes passer ne voulant pas sortir de
notre abri pour courir dessus , de crainte
d'être découverts par ceux de la grande
terre , dont nous croyions être en-
core ignorés ; parce que les Habitans
de Queaquille n'avoient pas répondu
au feu par lequel la vigie de la Puna
leur avoit donné signal. Dès que la
nuit fut venue nous appareillâmes , &
nous entrâmes dans la riviere de Quea-
quille par l'une des deux embouchures
que nous y trouvâmes , & par lesquelles

il entre & sort avec la marée un courant si rapide, qu'il est capable de faire élever un Canot jusqu'à deux lieues par heure; aussi en fîmes nous quatre en deux heures de temps.

Dans deux endroits les plus larges de cette riviere, qui peuvent avoir environ demi-lieue d'étendue, il y a deux très-bonnes Isles, à couvert de l'une desquelles nous nous tîmes cachés le 19 pendant tout le jour; le soir nous appareillâmes, & nous nous laissâmes remonter au gré du courant, sans nous servir de nos avirons, de peur que les Vigies qui sont toujours sur les bords de la riviere n'entendissent le bruit de notre nage. Le dessein de notre Pratique étoit de nous faire dépasser la Ville pour mettre à terre au dessus, parce qu'il savoit qu'elle étoit plus foible & plus mal gardée de ce côté-là qu'au dessous. Mais son projet avorta; car la marée qui baissa nous devint autant nuisible qu'elle nous avoit été auparavant favorable, & nous obligea de mettre à terre deux heures avant le jour à une portée de canon en deça de la Ville, d'où nous découvrions quantité de lumieres qu'ils tiennent ordinairement dans leurs maisons pendant toute la nuit.

Ce lieu où nous mêmes à terre étoit un pays noyé d'eaux, & rempli de quantité d'arbrisseaux, au travers desquels nous nous fîmes un chemin avec nos sabres. Mais nous ne savions pas que malheureusement nous étions descendus vis-à-vis d'une Vigie, ni qu'une demi-heure après un de nos gens, qui étoit demeuré à la garde des Canots, battoit du feu pour fumer, comme il fit inconsidérément, contre la défense expresse que nous en avions faite. Il fut aperçu par la Vigie; elle ne douta nullement que les ennemis ne fussent près de-là, parce que les Espagnols défendent sur peine de la vie à ceux de leur Nation de battre du feu la nuit. De sorte qu'à l'instant elle tira un coup de boîte du pierrier pour avertir le Fort, qui répondit aussi-tôt de toute sa volée de canon.

Un grain de pluie étant survenu dans ce moment, nous obligea de nous mettre à couvert dans une grande maison qui se trouva devant nous, pour allumer les mèches des Grenadiers, & pour attendre que le jour parût. Pendant ce temps-là les ennemis jettoient un feu perpétuel de la Ville, pour nous intimider, & pour faire connoître qu'ils

fait avec les Flibustiers en 1687. 231

étoient bien préparés à nous recevoir.

Le 20, dès le point du jour nous sortîmes en ordre pour approcher de la Ville nos pavillons déployés & tambour battant. En y arrivant nous nous trouvâmes arrêtés par 700 hommes, qui nous attaquèrent à couvert d'une muraille de quatre pieds & demi de haut, & d'un fossé dont elle est ceinte du côté de la rivière : nous crûmes d'abord que c'étoit là leur Fort, parce que nous n'étions que foiblement instruits de la disposition de la place. Ils firent leur possible pour nous repousser, & nous tuèrent d'abord quelques-uns de nos gens. Ce petit avantage dont ils s'aperçurent, leur fit prendre la hardiesse de sortir sur nous l'épée à la main ; mais voyant que nous les recevions vigoureusement, ils lâcherent pied aussi tôt, & se contenterent de couper les ponts pour nous arrêter. Cette manœuvre ne nous empêcha pas de passer au travers des fossés, & de gagner le pied de la muraille dont nous nous rendîmes maîtres. Leur résistance ne se trouva pas à l'épreuve de nos grenades, qui les repoussèrent jusques dans leurs maisons ; & quoiqu'elles soient toutes bâties exprès pour se défendre en cas d'at-

232 *Journal du Voyage de la Mer du Sud*,
taque, nous les en eûmes bientôt chas-
sés ; ils s'enfuirent à la place d'armes, &
se retrancherent dans une case forte,
qu'on appelle parmi nous une redoute,
où après avoir tenu bon environ une
heure, ils furent encore obligés de la
quitter ; tellement que nous les poursui-
vîmes de Fort en Fort jusqu'à un troi-
sieme qui est le plus grand & le plus
considérable, où ils se défendirent long-
temps, parce qu'à la faveur de la fumée
de leur canon qui nous empêchoit de
les découvrir, ils faisoient un feu con-
tinuel sur nous. Quand nous fûmes au
pied des palissades, ils sortirent encore
l'épée à la main, & ayant blessé quel-
ques-uns de nos gens, ils en firent un
prisonnier, que nous les obligeâmes
bientôt de relâcher, en les forçant
de rentrer dans leur fort après avoir
perdu beaucoup des leurs. Enfin sur
les onze heures, ennuyés d'un si long
combat, & n'ayant presque plus de pou-
dre, nous redoublâmes nos efforts de telle
sorte que nous les forçâmes, & que
nous nous rendîmes maîtres de ce der-
nier Fort : ce qui ne se fit pas sans perte
de notre côté, car nous y eûmes neuf
hommes tués & douze blessés. Nous
envoyâmes en même temps plusieurs

fait avec les Flibustiers en 1687. 233

partis courir après ceux qui fuyoient, & pendant ce temps-là, nous autres Catholiques, nous allâmes chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Major, ayant auparavant laissé Garnison dans le Fort.

La Ville de Quéaquille fait presque le tour d'une petite montagne sur laquelle sont ces trois Forts, dont deux sont commandés par le plus grand, & tous les trois commandant la Ville. Le grand, qui est celui contre lequel nous eûmes le plus à faire, n'est fort que du côté de la riviere, & les deux petits, qui sont sur le penchant de la coline du côté de la riviere, sont entourés chacun d'une muraille fort mince, mais fort haute par dehors. Nous n'y trouvâmes que des pierriers pour leur défense; il y a communication de ces deux derniers avec l'autre, par un chemin fermé des deux côtés de deux rangs de palissades remplies de terre & garnies aussi de pierriers. Dans le grand Fort, qui est aussi environné de palissades, nous trouvâmes sept pieces de canon de 18 & de 12 livres de balle, mais à cause de l'élévation du lieu, ils ne peuvent pointer leurs pieces assez bas pour incommoder ceux qui seroient dans la Ville, à moins qu'en foudroyant les

234 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
maisons ils ne les accablèrent sous leurs
ruines. Les magasins à poudre sont au
milieu des Forts, & assez légèrement bâ-
tis. La Ville est entourée, comme j'ai
remarqué, du côté de la rivière par une
muraille de quatre pieds & demi de hau-
teur & de trois d'épaisseur; les rues en
sont fort droites, & les Eglises Paroiss-
iales y sont parfaitement belles, aussi
bien que les Couvens. Les maisons y sont
presque toutes bâties de planches, &
construites sur Pilotis; parce que dans
la saison des pluies, qui s'étend depuis le
commencement de Janvier jusqu'à la fin
d'Avril, ils en sont si fort incommodés,
qu'ils sont même obligés de faire des
ponts & des levées dans toutes les rues
pour éviter l'eau & la fange. Leur seul
négoce est le Cacao, avec lequel on
fait le Chocolat. Nous y prîmes sept
cens prisonniers tant hommes que fem-
mes, entre lesquels étoit le Gouverneur
& sa famille. Il étoit blessé, ainsi que
plusieurs Officiers & d'autres personnes
de qualité, qui s'étoient plus vaillamment
battus que cinq mille hommes qui défen-
doient la place.

Nous la trouvâmes fournie de diver-
ses sortes de marchandises, entr'autres
de perles & de pierreries. Il y avoit une

fait avec les Flibustiers en 1687. 235

quantité prodigieuse de vaisseles d'argent, & au moins soixante-dix mille pieces de huit. Il y en avoit trois millions quand nous y abordâmes ; mais comme nous fûmes tous assez occupés à nous rendre maîtres des Forts, ils profiterent du temps pour les sauver par la riviere, avec la plus grande partie de ce qu'ils avoient de plus précieux. Lorsque nos Canots furent venus mouiller sous la Ville, nous ne laissâmes pas d'en envoyer quatre courir après quelques Chaloupes qui emportoient ces richesses ; mais il étoit trop tard. Ils ne prirent seulement qu'un canon d'argent de vingt-deux mille pieces de huit, & un aigle de vermeil doré qui avoit servi de Tabernacle à quelque Eglise : il pesoit soixante-huit livres, & étoit parfaitement beau, tant à cause du travail, que pour deux gros rocs d'émeraudes qui composoient ses yeux. Il y avoit dans le port quatorze Barques, sans compter la Barque longue contre laquelle nous nous étions battus au Pueblo Nuevo ; & sur les chantiers, deux Navires du Roi d'Espagne, qui étoient presque achevés. Le soir nous convînmes avec le Gouverneur du prix de sa rançon, de celle de son monde, de sa Ville, de son Fort, de son canon &

236 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
de ses Navires, moyennant un million de
pieces de huit en or, & quatre cens pa-
quets de farine ; & pour presser l'envoi
de cette rançon, qu'il falloit faire venir
de la Ville de Quitto qui en est distante
de quatre vingts-lieues, il nous pria de
relâcher leur Vicaire Général, homme
de beaucoup d'autorité & de crédit par-
mi eux.

Nous trouvâmes la maison de ce
Gouverneur si richement ornée, & rem-
plie de meubles si précieux, qu'il ne se
voit rien en Europe de plus magnifique.
Les femmes de la Ville sont parfaite-
ment belles ; mais la plupart des Padres
ou Moines y vivent dans un grand re-
lâchement, & avec une liberté avec le
sexe, qui n'est pas d'un trop bon exem-
ple. Ces Padres nous haïssent si fort,
qu'ils persuadent aux femmes qui n'ont
jamais vu de Flibustiers, que nous ne
leur ressemblons en aucune maniere ;
que nous n'avons pas même la figure
d'hommes ; qu'enfin nous mangeons
les femmes & les petits enfans. Aussi ont-
elles de nous une horreur & une aver-
sion inconcevables. Mais quand elles
nous connoissent une fois, elles sont
bientôt désabusées, & je puis assurer
qu'elles nous ont souvent donné des

marques d'une passion si violente, qu'elle alloit quelquefois jusqu'à la folie.

Ce qui me fit connoître que l'impression qu'on avoit donnée à ces femmes, n'étoit pas un conte fait à plaisir, c'est que le lendemain de la prise de la Ville une des Demoiselles suivantes de la Gouvernante de cette place m'étant tombée entre les mains, comme je la conduisois au lieu où étoient tous les autres prisonniers, & que je la faisois marcher devant moi, elle se retourna, & les larmes aux yeux, me dit en sa langue : *Segnor por l'amor de Dios no mi como* ; c'est-à-dire : *Monsieur, pour l'amour de Dieu ne me mangez pas*. Je lui demandai qui lui avoit dit que nous mangions le monde, elle me répondit que c'étoient les Padres, qui les affueroient même que nous n'avions pas la forme humaine, & que nous étions faits comme des Singes.

Le 21, quelqu'un de nos gens qui avoit fait du feu pendant le jour dans une maison de la Ville, revint le soir au Corps-de-Garde sans l'avoir éteint; la nuit suivante le feu prit à cette maison : mais l'appréhension que nous eûmes qu'il ne gagnât notre Corps-de-Garde, dans lequel étoit toute la poudre de cette

238 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
place, & une partie des marchandises &
des richesses de la Ville, nous obligea
de faire tout porter à bord des Barques
qui étoient dans le port de la Ville, &
nous menâmes tous nos prisonniers au
Fort. Ensuite nous tâchâmes de couper
chemin au feu, qui cependant consu-
ma un tiers de la Ville malgré tous les
soins que nous apportâmes pour l'étein-
dre.

Le 22 au matin nous revînmes à
notre Corps-de-Garde, & de crainte
que l'Espagnol ne refusât de payer la
rançon de la Ville à cause de cet acci-
dent, ayant promis par notre Traité de
ne la pas brûler, nous feignîmes de
croire que cela venoit d'eux, & nous
leur envoyâmes une Lettre, par laquelle
nous leur mandions que nous étions fort
surpris de leur procédé, & de ce qu'a-
près notre accommodement ils venoient
nuitamment brûler les marchandises &
les farines qui étoient si bien à nous;
enfin que nous nous repentions de n'a-
voir pas laissé consumer toute leur
Ville. Que s'ils ne nous payoient ce que
le feu nous avoit enlevé, nous leur en-
verrions une cinquantaine de têtes de pri-
sonniers. Ils nous firent des excuses, ajou-
tant que ce ne pouvoit être que de la

fait avec les Flibustiers en 1687. 239

canaille qui eût fait ce coup, & qu'ils nous satisferoient.

Le 23, le Gouverneur nous donna un Pilote Côtier, que nous envoyâmes dans un de nos Canots chercher nos Bâtiments, (auxquels nous avions donné ordre de louvoyer dans la Baie) pour les mener mouiller à l'Isle de Puna, où nous devions aller au sortir de Quéa-quille attendre nos rançons. Le 24, voyant une partie de nos gens malades à cause de l'infection que causoient les corps morts répandus çà & là par la Ville au nombre de plus de neuf cents, nous en sortîmes après avoir démonté & encloué le canon du Fort, emmenant avec nous cinq cents prisonniers des principaux, que nous fîmes entrer dans des Barques avec lesquelles nous arrivâmes le 25 à la Puna, où nous trouvâmes nos Bâtiments prêts à mouiller.

Le 2 Mai le Capitaine Grognet mourut d'une blessure qu'il avoit reçue le jour que nous prîmes la Ville, en voulant empêcher lui septieme cent Espagnols d'entrer dans le Fort, & le même jour 2, il nous mourut encore quatre hommes. Le 4, nous envoyâmes notre Galere à l'Isle de Platta, pour voir si la Frégate de David étoit arrivée à son rendez-vous.

Le 9, le terme du paiement de la rançon de Quéaquille étant échu depuis quatre jours, nous commencions à nous ennuyer de ce retardement, lorsque la Barque Espagnole, qui avoit coutume de nous apporter des vivres, amena un Officier qui nous pria de ne nous pas impatienter, que la rançon viendrait bientôt. Cette remise nous donna de violents soupçons qu'on nous trahissoit, & qu'on ne nous entretenoit d'espérance que pour nous amuser, tandis qu'il viendrait quelque renfort aux ennemis, & nous devinâmes très-juste, comme on le verra bientôt ci-après. Nous fûmes donc obligés de mettre en usage envers nos prisonniers la rigueur avec laquelle nous avions reconnu qu'il falloit intimider les Espagnols. Nous les fîmes jouer aux dés à qui perdrait sa tête, le sort étant tombé sur quatre, on les leur coupa sur le champ, & elles furent envoyées à Quéaquille dans la même Barque qui reconduisit cet Officier, par lequel nous mandâmes au Teniente, que si dans quatre jours la rançon ne venoit, nous lui enverrions toutes les têtes de ses gens.

Le 15, notre Galere revint de l'Isle de Platta, & nous rapporta que vers la
pointe

pointe de Santa Helena elle avoit été chassée par deux Navires qu'elle n'avoit pu reconnoître : ce qui fit que le soir nous envoyâmes un de nos Canots qui alloit fort bien, pour voir quels Bâtimens c'étoient; & le 16 il les trouva comme elles venoient nous joindre. C'étoit la Frégate du Capitaine David dans laquelle il étoit, & une prise qu'il avoit faite après s'être efflotté de celle que nous avions rencontrée avant que d'aller à Quéaquille. Ils venoient tout récemment de faire une descente à Païra, afin d'avoir des rafraîchissements pour ceux qui avoient été blessés dans leurs bords en se battant contre un Navire Espagnol nommé la Catalina, qu'ils avoient rencontré à cinquante lieues sous le vent de Lima, comme il revenoit de Panama, & qui étoit un de ceux que nous avions long-temps gardé devant cette Ville.

Ce Vaisseau la Catalina s'étoit efflotté de deux autres, avec lesquels il retournoit au Port du Callao, lorsque malheureusement pour lui il avoit rencontré la Frégate de David, qui allant incomparablement mieux l'auroit pris, sans rendre, comme il fit, un combat de deux jours, si ce n'eût été que la plupart

242 *Journal du voyage à la Mer du Sud*,
de ses gens qui étoient toujours ivres,
manquerent vingt fois l'abordage, & se
laissèrent retomber sous ce Navire par
leur mauvaise manœuvre, autant de fois
qu'ils se trouverent au vent : ce qui
ayant été reconnu par ceux de la Fré-
gate, ils crurent qu'en mettant pavillon
sans quartier ils feroient plutôt rendre
ce Navire : mais il arriva tout le con-
traire ; car le troisième jour les gens de
David ayant cuvé leur vin, & faisant
une meilleure manœuvre que les deux
jours précédents, la peur s'empara des
Espagnols, qui se firent échouer en plei-
ne côte, où leur Navire ne fut pas deux
heures en son entier. Les gens de David
allèrent avec un Canot sauver deux Es-
pagnols qui vouloient gagner la terre à
la nage, & qui leur dirent que leur Ca-
pitaine ayant eu la cuisse emportée d'un
coup de canon, avoit recommandé à
son Lieutenant avant que de mourir, de
ne point perdre de temps & d'aller in-
cessamment avertir le Vice-roi de Lima,
du méchant état où ils croyoient avoir
mis la Frégate, afin qu'il envoyât au
plutôt après elle.

Le 22 notre Canot qui vint nous
rejoindre, & qui nous apprit ce que je
viens de dire, amena aussi avec lui la

fait avec les Flibustiers en 1687. 243

prise de David qu'il nous envoyoit, pour nous prier de lui faire venir de Quéaquille parmi nos rançons, un grand mât, le sien ayant été fort endommagé dans ce dernier combat. En attendant David s'occupa à croiser hors la Baie, pour empêcher que nous ne fussions surpris par les Espagnols.

J'avois oublié de dire que les gens de la Frégate avoient surpris à Païta le Courier de Quéaquille, qui alloit à Lima pour la troisieme fois porter au Vice-roi une Lettre du Teniente de cette Ville, qui nous éclaircit parfaitement du soupçon que nous avions eu, que les Espagnols ne différoient le paiement de la rançon promise, que pour avoir le temps de se préparer à nous la venir payer d'une monnoie dont nous n'avions pas besoin, & que nous ne leur demandions pas. La Lettre étoit conçue en ces termes.

JE donne avis à votre Excellence, pour la seconde fois, que les Anglois & les François sont encore à la Puna. Il y a plusieurs jours que le terme qu'ils nous ont accordé pour la rançon de nos Prisonniers est expiré. Je le fais exprès pour donner du temps à Votre Excellence. Ils

244 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
m'ont envoyé quatre têtes de nos gens ; je
les amuserai de quelques milliers de piéces
de huit de temps en temps , quoiqu'ils
n'aient pas lieu de s'ennuyer. Que Vo-
tre Excellence se dépêche , s'il lui plait ,
d'armer , & quand ils me devroient en-
core envoyer cinquante têtes , j'estime que
cette perte nous est bien moins préjudicia-
ble que si nous laissions vivre des gens
qui sont si mal intentionnés. Voilà une
belle occasion pour nous en défaire.
pourvu que Votre Excellence ne perde
pas de temps.

Nous ne pouvions pas recevoir de té-
moignages plus certains des sentiments
& des desseins de nos ennemis , que ceux
que nous découvrions par cette Lettre ;
aussi prîmes-nous nos mesures là-dessus.

Le plus long & le meilleur quartier
d'hiver que nous avons eu en cette mer ,
fut celui de notre séjour dans l'Isle de la
Puna , où pendant plus de trente jours
que nous y demeurâmes , nous fîmes
très-bonne chere , car outre les vivres
que les Espagnols nous apportoitent
journallement de Quéaquille ; nous en
avons nous-mêmes apporté quantité de
rafraîchissements. La symphonie ne nous
y manqua pas non plus , ayant parmi

fait avec les Flibustiers en 1687. 245

nos prisonniers toute la Musique de la Ville, qui consistoit en Luths, Théorbes, Guitares, Harpes & autres instruments que je n'avois jamais vus ailleurs, & dont ils faisoient un concert très-agréable.

Quelques-uns même de nos gens lierent des amitiés avec nos Dames prisonnières, qui sans leur faire aucune violence ne leur étoient pas avares de leurs faveurs & faisoient voir, comme je l'ai déjà dit, qu'elles n'avoient pas pour la Nation Françoisë, après l'avoir connue, toute l'aversion qu'on leur avoit inspirée contre elle, lorsqu'elles ne la connoissoient pas encore. Tous nos gens étoient si charmés de cette vie, qu'ils avoient oublié les miseres passées, & qu'ils ne songeoient non plus aux Espagnols, que si nous eussions été en sûreté au milieu de Paris.

Parmi tout cela j'eus aussi une aventure. Nous avions entre nos prisonnières une jeune Dame nouvellement veuve du Trésorier de la Ville, qui avoit été tué dans cette action. Elle en paroissoit tellement consolée par la dureté qu'ils ont tous en ce pays les uns pour les autres, qu'elle me proposa de me cacher avec elle en quelque endroit de

l'Isle jusqu'à ce que nos gens en fussent partis; qu'ensuite elle m'emmeneroit à Quéaquille pour l'épouser; qu'elle me feroit donner la charge de son mari, & qu'elle me mettroit en possession des grands biens dont elle jouissoit. Après l'avoir remerciée de ses offres si obligeantes, je lui fis connoître que j'appréhendois que son crédit ne fût pas maître du ressentiment des Espagnols, & que la plaie qu'ils venoient de recevoir de nous étoit encore trop récente & trop fraîche pour l'oublier si promptement. Elle voulut me guérir l'esprit de cette crainte, en tirant secrettement du Gouverneur & des principaux Officiers, des engagements par écrit qu'elle me mit entre les mains, du bon quartier qu'ils me donneroient. J'avoue que je fus un peu ébranlé par des témoignages si pressants de bienveillance & d'amitié, & qu'après m'être consulté dans le moment même sur le parti que je prendrois, je me trouvai beaucoup de pente vers celui qui m'étoit offert. Deux puissantes raisons m'y portoient; l'une étoit la vie misérable & languissante que nous traînions en ces lieux, où nous étions continuellement au hasard de la perdre, au lieu que je trou-

fait avec les Flibustiers en 1687. 247

vois une jolie femme , & un établissement considérable. L'autre étoit le désespoir de pouvoir jamais retourner en ma Patrie , manque de Vaisseaux qui y fussent propres. Mais quand j'y eus réfléchi un peu plus à loisir , & que j'eus fait un retour sur le peu de confiance qu'on doit prendre aux promesses & à la foi d'une nation aussi vindicative que celle des Espagnols , & principalement envers des gens de notre profession , dont ils étoient si maltraités , cette seconde réflexion l'emporta sur la première & sur tous les avantages qui m'étoient offerts. Je me déterminai donc à ne les point accepter , malgré la douleur & les larmes de mon agréable Espagnole ; & soutenu d'un rayon d'espérance que je conçus de revoir la France , je préférerai la continuation de mes peines à la défiance perpétuelle où j'eusse été de quelque trahison. Ainsi je la laissai libre , après l'avoir assurée du ressentiment que je conserverois toute ma vie de son affection , & des bonnes intentions qu'elle avoit pour moi.

Le 23 nous envoyâmes un de nos Canots à Quéaquille , porter un des Pères que nous tenions prisonnier. (Ce

248 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
font des gens autant respectés , & obéis
parmi leur Nation que les Vice-rois.)
Le Gouverneur donnoit à celui-ci un
plein pouvoir d'agir , contre les obsta-
cles que le Teniente apportoit au paie-
ment de la rançon de son monde. Après
qu'il fut parti, il vint une Barque nous
apporter quatre-vingts paquets de farine,
& la valeur de vingt mille pieces de huit
en or. On nous demanda encore trois
jours de terme pour le reste ; ce que
nous leur accordâmes, en les menaçant
que s'ils y manquoient nous irions faire
sauter leur Fort, & brûler la Ville & les
Vaisseaux.

Le 24 notre Canot revint , & nous
fit rapport qu'on ne vouloit plus don-
ner que vingt-deux mille pieces de huit
pour le restant de la rançon ; que le
Teniente vouloit suivre les ordres de
son Prince, qui défendent d'en payer au-
cune, & qu'il avoit cinq mille hommes
avec lesquels il nous attendoit pour voir
si nous exécuterions nos menaces. Sur
cette fiere réponse nous nous assem-
blâmes pour consulter si on couperoit
la tête à tous les prisonniers, la plu-
ralité des voix qui suivit la mienne, fut
qu'il valoit mieux aller quérir les
vingt-deux mille pieces de huit, que

fait avec les Flibustiers en 1687. 249

de répandre tant de sang, puisqu'aussi-bien ayant dessein de quitter cette mer, nous n'avions plus besoin de ces exécutions pour nous y faire redouter : qu'après tout nous n'étions que trop avertis par la Lettre du Teniente, que les Espagnols se dispoient à venir faire sur nous un assez grand effort pour nous faire peut-être repentir de notre refus, si nous y persistions davantage : qu'il falloit donc toujours accepter l'offre, & ne leur rendre que les moins considérables des prisonniers, sans nous defaisir des gens de qualité qui seroient garans du reste : qu'en attendant il falloit les emmener, & nous retirer avec eux au large vers la pointe de St. Helena, où nous ne craindrions point les surprises de nos ennemis, que nous pourrions de tous côtés voir venir de loin. Nous renvoyâmes donc à Quéaquille notre Canot, qui en revint le 25 nous dire que le lendemain 26 les Espagnols nous apporteroient sans faute les vingt-deux mille pieces de huit à l'Isle de la Puna où nous étions encore.

Le même jour nous embarquâmes dans nos Navires une centaine des prisonniers les plus qualifiés, & en

250 *Journal du Voyage de la Mer du Sud*,
même temps nous levâmes l'ancre , &
nous quittâmes ce bon quartier d'hiver,
où nous laissâmes le reste des prison-
niers avec deux Canots pour les garder,
& pour attendre l'argent promis , don-
nant ordre à nos gens de dire à ceux
qui l'apporteroient , de nous envoyer
tout le restant de ce dont nous étions
convenus à la pointe de Saint Helena,
faute de quoi ils ne verroient plus leurs
gens. Le 26 au soir nos Canots nous vin-
rent joindre comme nous étions à lou-
voyer pour sortir de cette Baie , & nous
apportèrent les vingt-deux mille pieces
de huit.

La nuit suivante le Bâtiment pris par
la Frégate Angloise , qui nous croyoit
encore mouillés à la Puna , & qui
nous rencontra à huit lieues de - là ,
vint nous avertir qu'il y avoit deux
Armadillas Espagnoles qui nous atten-
doient au sortir de la Baie , & que
la Frégate de David louvoyoit avec elles
en nous attendant aussi. Le 27 à la
pointe du jour nous les appercûmes en-
tre l'Isle de Saint Clara & la pointe de
Saint Helena au vent à nous. La Fré-
gate de David nous ayant vus , arriva
aussitôt sur nous , & après avoir pris avis
tous ensemble sur ce que nous devions

fait avec les Flibustiers en 1687. 251

faire, nous mêmes quatre-vingts de nos hommes dans son bord, parce que le peu d'équipage qu'il avoit pouvoit à peine suffire pour manier ses canons; & comme nous n'étions pas assez de monde pour armer nos prises, nous ne conservâmes seulement que deux Bâtimens & une Barque longue, & nous envoyâmes le reste avec nos Pirogues sur des hauts fonds, où les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient aller, tirant plus d'eau qu'elles. Nous louvoyâmes jusqu'à midi pour leur gagner le vent; ce que nous ne pûmes néanmoins faire, parce qu'en cette saison les vents viennent toujours du large & sont fort stables, & que d'ailleurs, comme nous sortions du fond de la Baie, nous ne pouvions pas espérer de le gagner, l'Espagnol en occupant l'entrée.

Sur le midi nos ennemis arriverent sur nous, & nous ayant joints, nous nous battîmes jusqu'au soir à coups de canon (ce que les Espagnols appellent la guerre galante) sans nous faire beaucoup de mal. La nuit étant venue nous mouillâmes & eux aussi à une lieue au vent à nous. Nous tirâmes un coup de canon pour appeller nos prises qui vinrent mouiller près

252 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
de nous pour y être encore plus en
sûreté.

Le 28 une heure avant le jour nous les renvoyâmes sur leur fort, & dès que le jour parut nous appareillâmes aussi-bien que les Espagnols. Lorsque nous fûmes sous voiles, il calma; mais malheureusement nous nous trouvâmes sans nos Pirogues pour pouvoir nager au vent, parce que nous les avions envoyées avec nos prises, pour éviter l'embarras qu'elles nous auroient causé; ainsi nous ne pûmes nous servir pour cela que de nos petits Canots que nous avions conservés. Les Espagnols nageoient aussi au vent pour nous le disputer, & nous étant mis à la portée du canon au vent à eux, il s'envoya; mais comme ils étoient les meilleurs Bouliniers de la mer du Sud, en une demi-heure ils nous le regagnèrent. Nous louvoyâmes jusques à deux heures après midi, & voyant que nous ne gagnions rien sur eux, nous mîmes à la cape pour attendre deux de nos Vaisseaux qui étoient derrière. Cependant ces Armadillas arrivèrent sur nous, & quand nous fûmes à bonne portée, nous nous battîmes jusqu'à la nuit close. Ils nous désagrément en-

tièrement , & ne nous blessèrent néanmoins qu'un homme. Le soir nous mouillâmes comme le jour précédent , & eux aussi au vent à nous.

Le 29 nous demeurâmes mouillés , comme eux , jusqu'à trois heures après midi qu'ils leverent l'ancre pour aller attaquer la plus grande de nos prises , qui n'étoit mouillée que sur le bord des hauts-fonds : nous appareillâmes pour aller la défendre , & nous nous battîmes avec eux de si proche , que les coups de canon & les menues armes portoient de part & d'autre. Nous n'y perdîmes pourtant personne , quoique de leur côté ils eussent bien du monde de tué ; ce que nous reconnûmes par le sang qui sortoit de leurs Dalois ou Maugeres , & en nous séparant ils nous crièrent (*A la matiana la partida*) ce qui veut dire , *A demain la partie.*

Le 30 nous appareillâmes eux & nous pour sortir de cette Baie , & l'Espagnol qui étoit toujours au vent faisoit ses efforts pour nous en empêcher. Vers le midi nous prîmes fond pour désarmer une de nos prises qui alloit très-mal , & en armer une autre que David nous avoit donnée , aussi-

254 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
bien qu'à vingt François qui compo-
soient partie de son équipage, & qui
vouloient le quitter : nous travaillâmes
toute la nuit à la décharger, après quoi
nous la coulâmes bas. Le 31 nous
mîmes à la voile, & sur les deux heures
après midi nous mouillâmes parce que
la marée nous étoit contraire. Un mo-
ment après les deux Armadillas arri-
verent encore sur nous, ce qui nous
obligea de relever l'ancre, & ensuite
nous mîmes à la cape pour attendre
une de nos prises qui étoit éloignée de
nous. Mais comme elle ne put nous
joindre aussi-tôt que les ennemis, son
équipage en sortit, & s'embarqua dans
la Pirogue avec laquelle il vint se jeter
dans un de nos Navires de guerre. Ils
avoient laissé dans cette prise quatre Es-
pagnols, qui ayant fait vent arriere,
rentrent dans la riviere de Quéaquille,
où ils se sauverent avec presque tous
nos vivres, qui malheureusement pour
nous étoient restés dedans.

Quand nous fûmes à demi-portée
de canon de ces deux Vaisseaux enne-
mis, nous fîmes feu de part & d'autre
jusqu'à une heure de nuit. Nous reçû-
mes en ce combat plusieurs coups de ca-
non en bois, & nous eûmes presque

fait avec les Flibustiers en 1687. 255

toutes nos manœuvres coupées, & toutes nos voiles criblées, parce que les Espagnols faisoient tous leurs efforts pour nous démâter. En effet ils avoient donné cinq coups de canon dans le mât de boursset de la Frégate, & trois dans son grand mât; mais ils n'alloient qu'en ériflant, & par bonheur personne des nôtres ne fut tué ni blessé.

Le premier Juin les ennemis étoient à la pointe du jour à une lieue de nous, nous ne laissâmes pas de faire notre route pour sortir. Sur les dix heures ils allongerent leurs civadières & revinrent sur nous; mais comme ils portoient sur la Frégate, nous crûmes qu'ils alloient l'aborder, & nous y jettâmes promptement l'équipage de notre Barque longue pour la renforcer. Lorsqu'ils nous eurent joints, ils arborerent pavillon d'Infanterie de Bourgogne; car jusqu'alors ils n'en avoient encore mis aucun. Quand nous fûmes bord à bord, ils nous envoyèrent une décharge de leur mousqueterie avec celle de leurs canons chargés de mitraille, ensuite ils nous allongerent par nos grands hauts-bans, sans pourtant avoir pu jeter leur Grapin.

Après les avoir laissé jeter tout leur feu, nous leur envoyâmes à notre tour

dix-huit coups de canon & nos décharges de menues armes, ensuite nous voulûmes sauter à leur bord; mais comme ils se sentirent fort endommagés, ils revinrent au plus vite du lof pour nous en empêcher.

Ils prirent une heure de relâche qu'ils passèrent à se raccommoier, après quoi ils arriverent sur nous, & nous recommençâmes à nous battre de plus belle: ce qui dura encore jusques à la nuit; mais ils venoient d'être si bien étrillés, qu'il ne leur prit pas envie de nous sentir cette fois de si près, & nous n'eûmes ce jour-là que trois blessés.

Le 2 à la pointe du jour ils étoient encore à deux lieues au vent, ils arriverent sur nous en dépendant de lui: comme il venoit beau frais nous mîmes à la cape, & lorsqu'ils furent à bonne portée ils nous maltraiterent si fort de leur canon, que s'en étant aperçus ils nous approcherent à la portée de leurs mousquets, nous croyant hors d'état de résister davantage. Mais comme nos fusils se trouverent beaucoup meilleurs, nous en fîmes sur eux un si grand feu, qu'ils furent obligés de fermer leurs Sabords & de retenir le vent. Nous reçûmes cette journée soi-

fait avec les Flibustiers en 1687. 257

xante coups de canon en bois, dont plus des deux tiers étoient à l'eau. Nous eûmes outre cela toutes nos manœuvres encore coupées & deux hommes blessés, & je fus un de ceux-là.

A deux heures de nuit ils firent feinte d'arriver sur nous pour nous aborder : mais nous trouvant aussi parés la nuit que le jour, ils retinrent le vent. Nous passâmes une partie de celle-ci mouillés, pour boucher les coups de canon qui auroient pu nous faire couler à fond.

Le lendemain 3 à la pointe du jour nous fûmes étonnés de ne plus voir les deux Armadillas contre lesquelles nous nous étions préparés à recommencer le combat, & selon toutes les apparences ils s'en étoient rébutés plutôt que nous, quoiqu'ils eussent eu un grand avantage qui étoit celui du vent, & qui cependant ne les garantit pas, à ce que nous apprîmes depuis, de la perte d'une quantité considérable de monde, & de l'endommagement de leurs Vaisseaux, qui étoient pour le moins aussi maltraités que les nôtres. De sorte que nous imaginant bien qu'ils avoient fait route pour le port de Callao, nous prîmes la nôtre pour l'Isle de Platta, où nous

258 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
mouillâmes le soir, & nous demeurâmes
deux jours à la bande, occupés à calfater
nos voies d'eau.

Pendant tous ces combats nous
avons fait monter sur le pont d'un de
nos Navires le Gouverneur de Quéa-
quille notre prisonnier, & ses princi-
paux Officiers, pour être témoins de la
vigueur avec laquelle nous nous battions,
& de la lâcheté de ceux de leur nation,
qui n'osèrent entrer dans nos Navires,
quoiqu'ils nous eussent abordés deux
fois.

Le 6 nous levâmes l'ancre, & nous fî-
mes voile le long de la terre, afin d'y cher-
cher un endroit commode à faire de l'eau.
Cette côte est fort unie, saine & très-
belle à mettre à terre; ce qui fait que
les Espagnols l'habitent par-tout jusques
à la Barbacoa. Nous prîmes fond entre
le Cap Passao & celui de Saint Francis-
co. Le 10 nous y mîmes nos prisonniers
à terre, à qui nous donnâmes la liberté,
n'ayant pu aller à la pointe de Saint He-
lena pour voir si leur rançon étoit ve-
nue: ce qui auroit été je crois fort inu-
tile, car ces deux Armadillas avoient été
envoyées pour nous la payer à coups de
canon.

Le 11 nous voulûmes partager l'or,

les pierreries & les perles que nous avions trouvés à Quéaquille ; & comme ces choses ne se pouvoient lotir , ni aisément équipoller , l'or n'étant pas monnoyé , ni les pierreries d'une même valeur , on mit tout à l'encan , afin que ceux qui avoient de l'argent les enchérissent , & que du prix de leur vente on pût donner à chacun sa part. Mais comme plusieurs d'entre nous , qui avoient gagné au jeu des sommes considérables , étoient certains que si Dieu nous faisoit la grace de nous sauver de cette mer , ce ne pourroit être que par terre , où la pesanteur de l'argent les auroit empêchés de marcher commodément , ils enchérèrent ces joyaux , qui tiennent peu de place & ne chargent guere , à des prix si excessifs , que l'or seul qui étoit ouvragé valoit couramment parmi nous quatre-vingts & cent piéces de huit l'once , & chaque pistole quinze de ces piéces. Néanmoins quoique ces choses fussent vendues si chèrement , nous ne partageâmes de la prise de cette Ville que quatre cens piéces de huit chacun ; ce qui pouvoit faire en tout environ cinq cens mille piéces , ou quinze cens mille livres. Et comme on n'espéroit pas pouvoir porter cet argent , il nous

260 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
servit à jouer dans nos Vaisseaux pour
nous désennuyer ; aussi ne cherchions-
nous dans nos descentes que de l'or &
des pierreries que nous ne trouvions pas
si abondamment que l'argent, dont il
est vrai que nous faisons si peu de cas,
que nous ne daignâmes pas prendre
quantité de vaisselle & beaucoup d'au-
tres ouvrages dont la Ville de Quéa-
quille regorgeoit. Nous négligeâmes
même d'envoyer un Canot après cent
canons d'argent monnoyé de onze mille
pieces de huit chacun, que les Espa-
gnols avoient fait transporter de l'autre
côté de la riviere, lorsque nous nous bat-
tions contre eux, & qui étoient encore
à notre vue après la fin du combat. L'a-
bondance de ce riche métal le rend si
commun en ce pays, que la plupart des
choses que nous fabriquons en France,
en acier, en cuivre & en fer, ils les
font avec l'argent. Cette indifférence
que nous témoignions en avoir, don-
noit souvent occasion à leurs gens mê-
mes de se mêler parmi les nôtres, pour
piller & pour butiner sur leurs propres
concitoyens celui que nous négli-
gions ; dont ils n'étoient pas si dégoû-
tés que nous, ou pour mieux dire si
embarrassés à le transporter, étant dans

fait avec les Flibustiers en 1687. 261

leur pays, au lieu que nous étions fort loin du nôtre.

Le 12 la Frégate de David nous quitta, dans le dessein d'aller carener aux Isles Galapes, pour faire route ensuite par le détroit de Magellan, afin de retourner à la mer du Nord. Pour nous, nous avions des Bâtimens si petits & si foibles, qu'il nous étoit impossible de remonter plus haut à la côte du Perou. Ils ne pouvoient même contenir la provision d'eau dont nous aurions eu besoin, & qui est d'ailleurs très-difficile à faire en cette côte-là, où il faut entrer trois & quatre lieues dans les terres avant que d'en rencontrer. Ces difficultés nous firent résoudre de retourner vers la côte de l'Ouest, afin d'y tenter les moyens de repasser aussi à la mer du Nord; mais il falloit que ce fût par terre.

Avant que de quitter cette côte je ne puis me dispenser de dire, que le Perou est un des plus riches pays du monde, non seulement par la quantité d'or & d'argent que les Espagnols tirent des mines qu'ils y possèdent, mais encore par la grande fécondité de la terre, qui rend à ceux qui la cultivent trois récoltes par an, soit en bled soit en vin; &

qu'outre les fruits qui sont particuliers à toute l'Amérique ; ils en ont encore beaucoup de ceux qui croissent en France. De sorte que cette grande diversité d'espèces fait qu'en toutes les saisons de l'année on en trouve toujours de frais.

Les Habitants n'y connoissent que deux saisons, qui partagent toute l'année en un été de neuf mois & un hiver de trois, pendant lequel il gele souvent bien fort sur les montagnes, quoiqu'à peine on s'en apperçoive dans les plaines. Ils nourrissent parmi leur bétail, des moutons qui pèsent deux cents cinquante ou trois cents livres chacun ; & ces animaux leur sont très-utiles : ils leur font porter deux jarres d'huile ou de vin, (ce sont des vaisseaux de terre faits en forme de pains de sucre, tenant chacun 35 pintes, & pesant autant à vuide.) Lorsqu'on les charge ils s'agenouillent comme les chameaux, & dès qu'ils ont leur charge ils se relevent doucement. Quand ils sont arrivés au lieu où on les mene, ils se remettent en la même posture jusqu'à ce qu'on les ait soulagés de leur fardeau.

Le 13 nous levâmes l'ancre, & le 15 nous mouillâmes vingt lieues au vent de la pointe à Mangle ; nous allâ-

fait avec les Flibustiers en 1687. 263

mes à terre avec un Canot , où nous surprîmes une Vigie de quinze soldats Espagnols , qui étoient sur le bord d'une très-belle riviere. La gêne que nous leur donnâmes les obligea de nous déclarer qu'ils gardoient cette riviere , qu'on nomme Elmeralda , à cause d'une quantité de rocs d'émeraüdes que leur nation en tire , & que de son embouchure on pouvoit en huit jours de temps, avec des Canots , aller bien plus facilement & plus commodément surprendre la Ville de Quitto, que par terre, où il faudroit faire quatre-vingts lieues d'un pays dont les Habitants s'y opposeroient. Ces raisons font qu'ils tâchent autant qu'ils peuvent de dérober aux étrangers la connoissance de ces avantages. La Ville de Quitto est fort peuplée, & étoit autrefois capitale d'un Royaume dont elle porte le nom ; mais à présent elle dépend du Vice-Roi de Lima.

Le 17 nous appareillâmes & nous fîmes route pour l'Isle Del Gallo, qui est à l'entrée de la petite Baie de la Barbacoa , cent lieues sous le vent de Quéaquille. Le 19 à la pointe du jour nous appercûmes une voile à laquelle nous donnâmes la chasse ; & vers les dix heures du matin nous la prîmes.

C'étoit une Barque qui venoit de Panama acheter des Noirs que les Anglois de la Jamaïque ont coutume d'envoyer à Porto-Bello, & qui les alloit négocier à Peïta. Ils font sur ces Noirs un gain considérable ; car les Anglois les leur vendent sur le pied de quatre-vingts & cent pieces de huit, & parmi eux ils en valent trois & quatre cents. Le 20 nous prîmes fond à cette Isle Del Gallo, où nous interrogeâmes les prisonniers de cette Barque, qui nous dirent que la Galere de Panama, étoit allée dans la Baie de Mapalle, pour y chercher les François qui étoient dégradés sur les Isles que l'on y trouve, & qu'à son retour elle devoit apporter à Panama le Président de Guatimala & sa femme.

Le 25 nous levâmes l'ancre, & nous fîmes routé pour l'Isle de Cocas qui est Nord & Sud du Realéguo, cent lieues au large. Nous eûmes le vent de Sud-Ouest & nous portâmes l'Ouest-Nord-Ouest. Le 30 nous vîmes terre, & nous pinçâmes le vent pour la reconnoître ; sur le soir nous trouvâmes que c'étoit l'Isle de Malpella, qui est quarante lieues au Sud de celle de St. Juan, & de-là nous fîmes route pour la

fait avec les Flibustiers en 1687. 265

la Baie de Mapalle, au lieu d'aller à l'Isle de Cocas d'où venoit le vent qui par conséquent nous étoit contraire.

Depuis ce jour jusques au 11 Juillet nous eûmes toujours le même vent de Sud-Ouest, qui ne calma que pour se renvoyer de l'Est & du Sud. Le 13 après la hauteur prise, nous nous trouvâmes à 30 lieues au large du Realéguo, & nous portâmes le Nord pour terrir. Le 16 à midi nous en vîmes les montagnes, & nous mîmes à la cape, de crainte de nous faire découvrir. Le 17 nous envoyâmes deux Canots, pour tâcher de faire quelques prisonniers qui pussent nous donner des nouvelles, avant que de faire entrer nos Navires dans la Baie.

Le soir nos Canots ayant reconnu la terre, nous rapportèrent que c'étoit la Baie de St. Michel, où les courants nous avoient dérivés en capiant. Nous l'avions prise pour celle de Mapalle, où nous voulions aller, & qui est à quatorze lieues au vent de la premiere. Mais on peut s'y méprendre d'autant plus facilement du large, que les montagnes de ces deux Baies se ressembtent beaucoup. Nous relouvoyâmes au vent la nuit, & le 18 nous remîmes nos Canots dehors en de-

266 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
meurant à la cape jusques au 20 que nous
fîmes servir pour les aller joindre à une
des Isles de la Baie de Mapalle, où nous
leur avions donné rendez-vous.

Le 23 y étant entrés, nous fûmes pris
d'une brise qui nous sépara les uns des
autres, & de cinq voiles dont étoit com-
posée notre Flotte, nous ne demeurâmes
de compagnie que les deux plus petits
bâtiments, qui étoient en même temps
les plus foibles en monde. Nous ne per-
dîmes pourtant pas les trois autres de vue ;
mais ils étoient bien loin sous le vent &
pris de calme : cependant nous allâmes
mouiller à l'Isle à Tigre, qui est la plus
proche de l'entrée de la Baie.

Le 24 sur les huit heures du matin
nous vîmes trois voiles qui doubloient la
pointe Harina qui est celle du vent de
cette Baie, & dix lieues sous le vent du
Realéguo. Nous tirâmes aussi-tôt un coup
de pierrier pour appeller nos Canots, qui
étoient à terre sur l'Isle à faire de l'eau.
Lorsqu'ils furent arrivés à bord, nous ap-
pareillâmes & nous portâmes sur nos Na-
vires avec le vent arriere, quoiqu'alors il
en fît fort peu.

Ces trois voiles, qui étoient une Galere
& deux Pirogues, portoient aussi sur
eux, ne nous voyant pas : mais au mo-

fait avec les Flibustiers en 1687. 267

ment que nous eûmes gagné le large & qu'ils nous eurent apperçus, ils tournèrent le cap sur nous à la voile & à la nage, & leurs deux Pirogues, qui alloient mieux que leur Galere, vinrent se mettre à notre arriere, & nous envoyerent une quinzaine de coups de canon. Mais comme leurs armes portoient à leurs bords, ces Pirogues furent contraintes de filler sur le cul, & attendirent leur Galere. Quand elle les eût jointes, ils tinrent Conseil, après quoi ils se pavoiserent tous, & revinrent nous attaquer. Nos Bâtiments ne pouvant nous donner secours, mirent à la cape en nous attendant; nous nous battîmes toujours jusqu'à ce que nous les eûmes rejoints, ce qui arriva sur les deux heures après midi. Alors les Espagnols nous ayant abandonnés, allerent enterrer leurs morts dans l'Isle où nous étions à faire notre eau, lorsque nous les avions apperçus. Ils nous avoient démâtés de notre grand mâit de Hune, désagrée de plusieurs manœuvres, & blessé cinq hommes. Sur le soir le vent du large s'étant envoyé, nous fîmes route pour les aller chercher, mais ils se tinrent toujours faisis de la terre.

Le 25 nous fîmes le tour des Isles

268 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
pour chercher nos Canots, que la Galere ennemie cherchoit aussi, se doutant bien qu'ils étoient à terre, ne les ayant point vues avec nous pendant qu'on s'étoit battu. Vers les deux heures après midi nous ayant apperçus, ils sortirent d'une Esterre & nous firent le signal, & nous allâmes les prendre. Il y avoit quatre jours qu'ils y étoient cachés en nous attendant, ils avoient bien vu notre combat; mais il ne leur avoit pas été possible, non plus qu'à nos Bâtiments, de nous venir secourir. Les Espagnols, qui nous les virent prendre, n'osèrent nous en empêcher, quoiqu'ils fussent mouillés tout proche d'eux. Nous déchargeâmes ensuite un de nos Vaisseaux pour le risquer en abordant la Galere des ennemis; mais ils se sauverent par dessus des hauts-fonds où notre Vaisseau ne pouvoit passer.

Le 26 nous mouillâmes à une Isle de la Baie, & nous y mîmes deux de nos Bâtiments en carene, pendant que les trois autres nous gardoient. Le 28 nous vîmes un Canot avec Pavillon blanc, qui traversoit de la grande terre aux Isles, on alla le reconnoître avec un des nôtres qui le prit. C'étoit un Officier Espagnol, qui nous croyant être des siens ve-

fait avec les Flibustiers en 1687. 269

noit féliciter le Commandant de la victoire qu'on s'imaginoit à terre qu'il avoit remportée sur nous. Nous lui donnâmes la gêne, pour savoir s'il ne venoit point se jeter entre nos mains pour nous faire donner par quelque faux avis dans quelque piege que la Galere nous voulût tendre, comme avoit fait le Capitaine Grec; ce qu'il nous protesta assurément ne pas être. Il nous informa de plus qu'il y avoit une Pirogue de trente François dans cette même Baie où il nous trouvoit; qu'ils étoient descendus à terre il y avoit quelque temps, & qu'ils s'étoient battus en rase savane contre six cents Espagnols, auxquels ils avoient tué un Capitaine nommé Dom Albatado, qui étoit estimé le plus brave & le plus déterminé de la Province; qu'enfin, lorsque nous avons rencontré la Galere & ses deux Pirogues, elles venoient armées de huit cents hommes, non pas dans le dessein de nous chercher; mais pour battre ces trente François, qui n'avoient pu être vaincus par ses six cents Compatriotes; belle preuve de la valeur des Gens de ces quartiers-là.

La Baie de Mapalle est assez belle, & remplie de plusieurs grandes Isles dont la beauté égale celles de Panama. Elles

270 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
étoient autrefois habitées, & on y voit
encore de très-beaux Bourgs, qui sont
abandonnés à cause des courses des Fli-
bustiers. L'ancrage y est très-bon; mais
on y est mal à l'abri presque en toute
saison. Il s'y élève de violents tourbillons
de vent, qui passent par-dessus les mon-
tagnes qui sont dans le fond, & il y
a très-peu de cables qui soient à l'épreuve
de ces bourasques impétueuses.

Le 6 Août un de nos Gens étant à la
chasse sur l'Isle où nous carenions, trouva
deux hommes qui étoient depuis huit
jours à nous observer, & qui nous pre-
nant pour les Espagnols, n'osoient nous
approcher. C'étoient deux François de
la Pirogue dont cet Officier prisonnier
nous avoit parlé, & qui s'étoient si bien
défendus contre les six cents Espagnols.
Nous les reconnûmes pour être des qua-
tre vingt-cinq qui s'étoient séparés du
Capitaine Grognet, pour aller aux Ca-
lifornies. Ils allerent aussi-tôt avertir les
vingt-huit autres, qui vinrent nous join-
dre, & qui nous apprirent qu'ils s'é-
toient sauvés dans cette Isle, après avoir
été chassés toute une nuit par la Galere
Espagnole, qui n'alloit pas si bien que
leur Pirogue. Ils nous dirent aussi qu'ils
avoient descendu jusques à 40 lieues au

fait avec les Flibustiers en 1687. 271

vent d'Acapulco, sans avoir pu mettre plus d'une seule fois à terre, & que ce fut même en courant bien des risques, tant la mer y est grosse: ce qui les avoit si fort rebutés, que pour venir nous chercher, ils avoient quitté cinquante-cinq de leurs camarades qui vouloient continuer leur route pour les Californies.

Le 10 ayant achevé de carener nous appareillâmes, après avoir donné place à ces trente hommes dans nos bords. Nous fîmes route pour la côte d'Acapulco, à dessein d'y chercher les cinquante-cinq autres qui devoient y être descendus, & les tirer de l'état misérable où, selon toutes les apparences, ils s'alloient plonger, sans espoir d'en jamais sortir, étant trop foibles de monde pour aller chercher des vivres, dont ils avoient grand'besoin, dans le Pays le plus peuplé de la terre ferme, où même on ne croyoit pas qu'ils pussent arriver, n'ayant qu'une méchante petite Barque qui ne pouvoit les porter bien loin, sans s'ouvrir en deux.

En partant nous eûmes la brise d'Est, qui nous favorisa jusqu'à la hauteur de Sansonnat. Depuis le 15 jusques au 21 nous eûmes du calme le long des jours, & pendant les nuits les vents étoient tel-

272 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
lement déchaînés, que nous ne pouvions
porter des voiles. Le 22 nous eûmes un
petit frais de Sud-Est, qui fit que le 27
nous approchâmes la terre pour la recon-
noître ; nous trouvâmes que nous étions
au vent de la Baie de Tecoa-tepeque ;
nous mîmes nos Canots pour y entrer ,
& nous donnâmes rendez-vous à nos Bâ-
timens dans le port de Vatulco , qui en
est vingt lieues sous le vent. Nous ter-
rîmes le soir ; mais la mer brise si fort le
long de cette côte, qu'il est impossible
d'y mettre à terre.

Le 29 nous trouvâmes un Embarca-
dere où il y avoit une très-forte tran-
chée, gardée par un nombre considéra-
ble d'Espagnols, & jugeant qu'il nous
coûteroit trop en y mettant à terre, nous
allâmes deux lieues sous le vent, où la
mer étoit un peu plus pacifique, & où
nous trouvâmes encore environ trois
cens hommes qui nous attendoient sur
une petite éminence. Nous détachâmes
cinquante des nôtres pour les aller trou-
ver ; mais les Espagnols firent simple-
ment leurs décharges & se retirèrent.
Nous en prîmes deux, auxquels nous de-
mandâmes où alloit un chemin dans le-
quel nous étions entrés ; ils nous dirent
qu'il conduisoit à la Ville de Tecoa-te-

peque, dont cette Baie portoit le nom, & que nous n'en étions qu'à quatre lieues. Nous couchâmes la nuit suivante dans ce chemin, à couvert du Ciel à notre ordinaire. Le lendemain 30, nous résolûmes d'aller en cette Ville, & nous prîmes nos brisée de ce côté-là ; de maniere que sur les deux heures après midi, nous la vîmes de dessus une élévation qui n'en est qu'à demi-lieue.

Comme elle est entourée & accompagnée de huit Fauxbourgs, elle nous parut si grande, que nous fûmes long-temps à délibérer si nous tenterions la fortune avec si peu de monde ; car nous n'étions que cent quatre-vingts hommes, & les ennemis étoient au nombre de trois mille. Cependant l'extrême nécessité où nous étions d'avoir des vivres nous pressoit d'avancer, & ne vouloit point envisager le péril qui se présentoit. Ainsi toute notre appréhension s'étant réduite à la peur de mourir de faim, nous continuâmes notre chemin pour aller affronter nos ennemis.

Quand nous eûmes marché environ une demi-heure, nous nous trouvâmes près de la Ville, & sur le bord d'une grande riviere extrêmement rapide, qui la sépare d'avec quatre de ses Faux-

274 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
bourgs. Nous la traversâmes, ayant de
l'eau jusqu'à la ceinture, malgré les Es-
pagnols qui s'étoient retranchés de l'au-
tre côté pour nous en disputer le passa-
ge, qu'ils furent forcés de nous ouvrir,
après une bonne heure de combat opi-
niâtré de part & d'autre. Dès que nous
eûmes gagné leur retranchement, nous
entrâmes dans la Ville, où après avoir
encore disputé contre les ennemis en gens
qui enrageoient de faim, nous nous ren-
dîmes maîtres de leur place d'armes sur
les quatre heures du soir. Mais ce ne fut
pas encore fait ; car les ennemis s'étant
encore retranchés dans une très-belle Ab-
baye, bâtie en plate-forme qui com-
mandoit la Ville, nous allâmes au nom-
bre de quatre-vingts hommes pour les en
faire déloger, & la chose fut bientôt
exécutée. De manière que les en ayant
chassés, nous en fîmes notre Corps-de-
Garde, & ensuite chacun tâcha de satis-
faire à l'extrême besoin qu'il avoit de
manger.

Lorsque nous fûmes dans cette Ville,
nous la trouvâmes encore beaucoup plus
grande & plus spacieuse qu'elle ne
nous avoit paru de dessus l'éminence,
les maisons y sont très-belles, les rues
fort droites, les Eglises superbement

fait avec les Flibustiers en 1687. 275

bâties & richement ornées. L'Abbaye de St. Francisco, d'où nous fîmes retirer les ennemis, passeroit plutôt pour un Fort que pour un Couvent de Religieux : aussi a-t-elle été bâtie pour en servir en cas de besoin.

Le 31 nous envoyâmes demander la rançon de la Ville, avec menace de la brûler si on n'y satisfaisoit au plutôt. Mais les Espagnols ne nous firent aucune réponse ; ce qui nous fit juger qu'ils avoient envie de nous venir attaquer, & ils y auroient eu d'autant plus d'avantage, que la riviere qui commençoit depuis notre passage à se déborder, alloit nous enfermer. C'est pourquoi nous décampâmes pour aller coucher à un des Fauxbourgs qui sont à son autre bord, & nous y demeurâmes jusqu'au 3 Septembre que nous en partîmes pour nous rendre à nos Canots, sans avoir pu tirer aucun profit de la prise de la Ville. Le 5 nous nous embarquâmes, & nous fîmes route pour aller joindre nos Bâtimens dans le port de Vatulco, où nous arrivâmes le 9. Le 15 nous en repartîmes dans nos Canots sans avoir de pratique, & étant descendus à terre nous marchâmes dix à douze lieues avant dans le pays, où

276 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
nous prîmes plusieurs Villages, & dans
l'un d'eux l'ancien Gouverneur de Me-
rida, avec sa famille qui étoit retirée en
ce lieu. Cet homme nous promit des vi-
vres pour sa rançon, & en attendant
qu'on les apportât, nous le conduisî-
mes à nos bords, où nous arrivâmes
le 26.

Le même jour sur les dix heures du
matin nous vîmes une voile, nous fortî-
mes avec un de nos Canots pour la re-
connoître ; elle mit à la cape, & montra
pavillon Espagnol sans l'assurer. Mais
comme la mer étoit extrêmement grosse,
& que notre Canot ne pouvoit naviger,
nous rentrâmes dans le port. Ce Navire
crut que c'étoit son pavillon qui nous em-
pêchoit de venir à son bord ; il l'amena
pour en arborer un blanc, & vint croi-
ser devant le port. Nous mîmes tous pa-
villon, & lui assurâmes ; nous armâmes
en même temps notre Galere pour l'al-
ler heler ; mais elle ne put jamais sortir
du port. Ainsi il vira de bord & fit sa
route ; & comme nos Bâtimens étoient
désagrés, nous ne pûmes aller après lui.
C'étoit une Frégate qui avoit été assuré-
ment fabriquée à la mer du Nord ; mais
il nous fut impossible de savoir de quelle
nation elle étoit.

fait avec les Flibustiers en 1687. 277

Le 26, la mer étant calmée nous allâmes avec notre Galere jusqu'à vingt lieues au vent d'Acapulco, pour voir si ce Bâtiment ne seroit point entré dans quelque port, ayant jugé par sa manœuvre, qu'il avait besoin de la terre; mais nous revînmes sans avoir rien trouvé.

Nous attendîmes jusqu'au quatrieme Novembre la rançon de notre Gouverneur, sans en presser beaucoup le paiement, trouvant dans ce port & aux environs amplement de quoi vivre, particulièrement des Tortues qui y sont en quantité; & les hattos qu'on y voit aussi en très-grand nombre, nous fournissoient suffisamment les autres choses nécessaires à la vie; outre que nous étions en ce lieu à l'abri des insultes par mer, des Espagnols.

Depuis Sanfonnat jusqu'à Acapulco, il est impossible de mettre à terre si ce n'est dans les ports ou dans les Baies, & quoique celle qu'on appelle des Salines soit de difficile accès, parce qu'elle est très-petite, & que la mer y est fort grosse, on ne laisse pas de la compter pour Baie. Elle est la premiere après Sanfonnat, & à vingt lieues au vent de celle de Tecoantepeque, que l'Espa-

278 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
gnol marque aussi pour Baie sur ses
Cartes, quoiqu'elle soit si peu profon-
de qu'à peine s'en apperçoit-on, à
moins qu'on ne soit terre à terre. Il y
a dans le fond de cette dernière, un
Lagon qui porte le nom de la Baie,
avec laquelle il avoit autrefois commu-
nication, & dont à présent l'embou-
chure est barrée par le sable que l'im-
pétuosité des lames y apporte. Ce La-
gon renferme trois Isles qui sont à très-
peu de distance l'une de l'autre, &
toutes trois fort proches de son em-
bouchure. Il y a quelques années que
la Hourque d'Acapulco, qui alloit aux
grandes Indes, entroit à son retour
dans ce Lagon par la Baie, & nous ap-
prîmes de quelques Espagnols, qu'il
aboutissoit par son autre extrémité
dans la rivière de Vastaqua, laquelle va
se rendre dans l'acul de la nouvelle Es-
pagne, & par conséquent dans la mer du
Nord.

Lorsque cette Hourque revient de
Isles Philippines, où les Espagnols font
un grand commerce, c'est un des ri-
ches Bâtimens qui soient sur l'onde; il
est d'une prodigieuse grandeur, &
d'une fabrique si forte, qu'il ne craint
que la terre & le feu. Il est armé de

quarante canons, dont la moitié lui est inutile ; car sa charge le fait caler si bas en l'eau, que sa batterie d'entre-deux ponts est noyée. Il part tous les ans du port d'Acapulco, escorté d'une Patache de vingt-huit pieces de canon, & chargé de diverses sortes de marchandises qu'il va porter aux Habitans de ces Isles, qui donnent en échange quantité de tous ces beaux Ouvrages de la Chine & du Japon que nous voyons en Europe ; & ce qui est encore beaucoup plus précieux, des perles, de la poudre d'or & des piergeries.

Ce Vaisseau a un grand avantage en ce voyage, c'est qu'en choisissant la saison propre il va & revient en douze mois, y compris son séjour, sans avoir seulement la peine de virer de bord, ni de changer ses voiles, & on le rencontre infailliblement en l'attendant devant le port d'Acapulco, dans un certain temps que je ne marque pas ici pour les raisons que j'ai dites au commencement de ce Journal.

Je remarquerai encore, qu'il y auroit d'autant plus de facilité à l'enlever, que quand il revient de ces climats avec sa Patache, tout son équipage est

280 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*

si malade & si moribond, que de quatre cens hommes qui peuvent le composer, il n'y en a pas le quart qui soit en état de se défendre ; car le Scorbut est immanquable au retour des Philippines ; en sorte qu'un Navire qui partiroit de la mer du Nord dans le dessein d'aller épier cette Hourque, pourroit en moins de dix-huit mois, sauf les périls & les fortunes de la mer, se voir de retour avec des richesses immenses.

A vingt lieues sous le vent de la Baie de Tecoantepeque, est le port de Vatulco, qui n'a d'étendue que pour contenir dix ou douze Navires, encore faut-il qu'ils soient tenus devant & derriere ; car s'ils n'avoient que leurs ancres devant le nez, ils se briseroient les uns contre les autres, lorsqu'ils s'éviteroient au changement des marées ou du vent.

A l'entrée de ce port, qui est fort serrée, il y a un gouffre sous le vent, dans lequel l'eau entrant avec impétuosité, fait un si grand bruit qu'on l'entend de plus de quatre lieues de loin. Les Espagnols nomment ce gouffre *Bofadera*.

Quatre lieues plus bas, il y a un autre port dans lequel on ne mouille pas fort en sûreté, à cause des roches dont le

fait avec les Flibustiers en 1687. 281
fond est semé. Dans sa passe il y a un
gros rocher nommé *le Forillon*, qui est
entièrement & en tout temps si cou-
vert de ces Maubies, Frégates & Grands
goziers, que nous avons déjà vus à la
riviere de la Villia, qu'il n'y reste point
de place vuide; & un peu plus avant
il y a une Isle appelée *Sacrifice*.

Huit lieues plus bas, il y a trois pe-
tits Ports, distants l'un de l'autre d'une
lieue, dont celui qu'on nomme *des*
Anges est le plus beau. Son entrée n'est
pas difficile à remarquer, pourvu qu'on
soit le long de la terre, car du large il
est impossible de l'appercevoir. A son
entrée il y a un rocher percé comme
une porte cochere, & de ce port à
celui d'Acapulco, ce qui fait soixante
lieues de distance, on ne trouve aucun
autre Port.

Le pays qui s'étend depuis la baie
des Salines jusqu'à Acapulco, est celui
de toute la mer du Sud qui est le plus
habité, & sur lequel se trouvent les
Villes les plus fameuses & les plus ri-
ches. Les mines d'or y sont aussi en
plus grand nombre qu'au Perou, quoi-
qu'il y soit à un plus bas titre & celles
de Tiufigal seules sont plus estimées
des Espagnols que celles du Potosi.

Ainsi ce n'est pas sans raison qu'ils appellent toute la côte de l'Ouest, Costa Rica, encore que sur nos Cartes Géographiques on ne donne ce nom de Côte Riche qu'à une petite partie de son étendue.

Le 7 nous allâmes faire descendre à une petite Ville nommée *Muemeluna*, qui est huit lieues au vent de Vatulco, & six lieues dans les terres. A quatre lieues du bord de la mer & à deux de la Ville, nous trouvâmes un retranchement extraordinairement fort, sur un roc qui côtoie une rivière; mais les Espagnols n'y firent pas grande résistance, non plus que dans leur Ville, où nous achevâmes de nous envaillir. Nous y fîmes des prisonniers, qui nous dirent que depuis un mois ou environ ils avoient vu passer une Frégate qui avoit envoyé un petit Canot avec sept ou huit hommes à leur embarcadere, & qu'ils y avoient trouvé les Espagnols qui les firent rembarquer si fort à la hâte, qu'ils y avoient perdu un homme qui fut noyé. En effet, nous le trouvâmes mort sur l'Anse, où la mer l'avoit rejetté avec son fusil qui étoit à quelques pas de lui, & qui ne seroit pas resté-là tant de temps, non plus

fait avec les Flibustiers en 1687. 283

que le mort, si les Espagnols l'avoient vu ; car ils croient être vangés lorsqu'ils ont coupé par morceaux, ou brûlé un corps mort de leurs ennemis ; & nous étions assurés que quand nous enterrions quelques uns de nos gens chez eux, ils les déterroient lorsque nous étions partis, s'ils reconnoissoient l'endroit, pour exercer sur ces cadavers les cruautés qu'ils ne pouvoient faire éprouver à nos corps vivants.

Le 16 nous retournâmes à bord, & le 20 n'ayant pu le long de la côte apprendre aucunes nouvelles de cinquante-cinq hommes que nous y étions venus chercher, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour la Baie de Mapallé, où nous voulions décider du lieu par où nous repasserions à la mer du Nord. Le 21, nous eûmes un Nord qui nous éleva à une certaine hauteur où les vents d'Ouest régnoient, ce qui nous dura jusqu'au 23 que nous fûmes pris de calme. Le 1 Décembre nous eûmes pendant la nuit un grain qui nous efflotta les uns des autres ; ainsi nous demeurâmes seuls & sans eau, parce que nos futailles avoient toutes coulé. Cet accident nous réduisit à la dernière des extrémités, quoique nous

284 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
ne fussions qu'à deux lieues de terre,
mais dans l'impossibilité d'y aborder ;
car c'est une anse de sable qui s'étend
depuis la barre St. Marc jusqu'à Sanson-
nat, l'espace d'environ quatre - vingts
lieues, & où la mer brise avec une vio-
lence extrême. Le 6 nous croyant au
vent de cette anse nous armâmes notre
Pirogue pour approcher la terre, & y
chercher un endroit où la mer fût plus
tranquille. Le 7 un de nos gens, plus
impatient que les autres, & pressé par
la soif qui le tourmentoit depuis quatre
jours, la gagna à la nage, mais vou-
lant revenir de même il se noya sans
que nous pussions le secourir, quel-
ques cris qu'il pût faire. Le 9, au com-
mencement de la nuit nous crûmes voir
une petite Baie devant laquelle nous
mouillâmes pour reconnoître au jour
ce que ce seroit, pendant quoi nous en-
tendîmes tirer à terre environ six cents
coups d'armes. Et le 10 dès qu'il fut
jour, nous vîmes que ce qui nous avoit
paru une Baie étoit une Esterre qui est à
quinze lieues sous le vent de Sanson-
nat, où nous ne voyions aucune appa-
rence de pouvoir entrer. Cependant
nous y appercûmes un fort joli Navire
qui étoit sur les chantiers : ce qui nous

fait avec les Flibustiers en 1687 285

fit juger qu'il devoit nécessairement y avoir une passe pour l'en faire sortir. Nous mouillâmes sur le bord des bri-fants pour attendre une abélie; durant ce temps le vent du large s'étant en-voyé, nous risquâmes d'entrer à la voile & à la nage, où nous reçûmes trois lames, qui remplirent notre Pirogue à moitié à la vue des Espagnols qui nous regardoient entrer.

Nous rangeâmes un des côtés de l'Esterre, & nous fîmes feu pendant une demi-heure dans leurs Magasins qui étoient sur le bord, sans qu'ils nous répondissent d'un seul coup. Enfin étant tourmentés par une soif violente, que nous voulions étancher à quelque prix que ce fût, nous guindâmes notre boursset, & nous allâmes faire échouer notre Pirogue devant eux. Comme ils crurent que nous allions à leur Bourg, qui n'en est qu'à une demi-lieue, ils en prirent le chemin; mais nous n'é-tions que 22 hommes: ainsi au lieu de courir après eux, nous profitâmes de leur fuite, & nous travaillâmes à rem-plir toutes nos futailles d'eau, & nous munir de vivres que nous trouvâmes dans ces Magasins, aussi bien que de quelques agrêts de ce Navire, qui nous

286 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
étoient les plus nécessaires pour le nô-
tre, n'osant en charger tout à fait notre
Pirogue, de crainte de faire naufrage en
fortant. Cela fait, nous allâmes passer la
nuit de l'autre côté de ces Magasins, pour
être à l'abri des surprises de nos enne-
mis; parce que nous jugions assez juste
par les six cents coups de mousquet que
nous avions entendu tirer, qu'il y avoit
beaucoup de gens armés en ce lieu.

Le 11, nous sortîmes de cette Esterre
pour aller rejoindre notre Bâtiment,
que nous rencontrâmes le 12 au matin
mouillé huit lieues au vent de Sanson-
nat, où il avoit trouvé la mer un
peu paisible. Nous passâmes cette jour-
née à faire de l'eau, & nous allâmes au
nombre de vingt, prendre un Village à
une demi-lieue du bord de la mer,
d'où nous revînmes le même jour avec
quantité de rafraîchissements, qui re-
donnerent la vie à l'équipage de notre
Vaisseau, extrêmement affoibli par la
soif qu'il avoit endurée, aussi bien que
nous qui étions dans la Pirogue; &
même par la faim, qui ne laissoit pas de
nous faire languir, quoique nous eus-
sions des vivres pour la satisfaire. Mais
nous n'osions manger, de crainte de
nous altérer encore davantage. Nous

fait avec les Flibustiers en 1687. 287

levâmes l'ancre le soir d'un vent d'Ouest, & nous arrivâmes le 15 dans la Baie de Mapalle, où nous trouvâmes nos Bâtimens mouillés à une des Isles qu'elle renferme.

Je remarquai, tandis que nous remon-
tions la côte, que toutes les nuits il fait
des vents de terre très-favorables aux
Navigateurs, pourvu qu'on ne s'en
éloigne pas; car dix lieues au large on
ne s'en sent que très-peu, & il y a des
saïsons pendant lesquelles il souffle avec
tant de violence, qu'on est obligé d'ari-
ser ses huniers, & même de les ferler.
Le 17 nous tîmes conseil pour juger
sur le rapport de nos prisonniers, quel
passage seroit le moins périlleux pour
retourner par terre à la mer du Nord.
On crut qu'il falloit prendre par Segovia,
car il n'y avoit que soixante lieues
à marcher pour gagner la source d'une
riviere, sur laquelle ils nous dirent que
nous pourrions descendre jusqu'à la
mer du Nord, où elle alloit se déchar-
ger; que dans la route que nous ferions
par terre, nous n'aurions pas plus de cinq
à six mille hommes sur les bras, & que
nous trouverions des chemins assez ai-
sés pour porter nos blessés & nos mala-
des. Mais comme nous n'étions pas

288 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
suffisamment convaincus de la sincérité
de leurs avis , nous armâmes 2 Canots
pour aller chercher à terre de nouveaux
prisonniers , afin de voir si ces avis se
confirmeroient ou se contrediroient, &
nous instruire par ce moyen avec plus
de certitude, des choses qui pourroient
s'opposer à notre passage, ou de celles
qui pourroient nous le faciliter.

Le 18 nous descendîmes à terre au
nombre de soixante-dix hommes, nous
marchâmes toute la journée sans ren-
contrer personne. Le 19, nous marchâ-
mes encore jusqu'à midi, sans avoir
fait plus de découverte que la journée
précédente, & nous en fûmes telle-
ment fatigués, que nous prîmes la réso-
lution de nous en retourner, d'autant
plus que la plupart de nos gens n'é-
toient pas tout à fait contents de repas-
ser au Nord par cet endroit, à cause
de ces cinq ou six mille hommes dont
on nous menaçoit. Nous laissâmes donc
retourner aux Canots ceux qui le vou-
lurent, & étant demeurés au nombre de
dix-huit, moins fatigués que les autres,
nous suivîmes un grand chemin que
nous rencontrâmes peu de temps après
qu'ils nous eurent quittés, nous y mar-
châmes environ une heure, au bout de
laquelle

laquelle nous prîmes trois Cavaliers : nous leur demandâmes où nous étions, & ils nous dirent qu'à un quart de lieue delà il y avoit une petite Ville nommée la Chilotequa, habitée par 400 hommes blancs, sans compter les Nègres, les Mulâtres & les Indiens; & nous assurerent de plus, que nous n'étions point découverts. Alors il nous prit envie de courir après nos gens pour leur faire part de ces avis, & les engager à venir avec nous à cette Ville; mais l'appréhension que nous eûmes d'être apperçus, & de donner par-là le temps aux Habitans de se préparer, nous en empêcha, & nous fîmes l'action peut-être la plus hardie, la plus déterminée & si l'on veut même la plus téméraire dont on se puisse aviser. Nous n'étions, comme je viens de le dire, que dix-huit hommes; cependant nous entrâmes & nous donnâmes effrontément dans cette Ville, où nous surprîmes & épouvantâmes tellement les Espagnols, que nous arrê tâmes prisonniers le Teniente & plusieurs Officiers, au nombre de cinquante personnes, les femmes comprises. La frayeur les avoit si fort troublés, nous croyant en bien plus grand nombre que nous n'étions, qu'il est indubitable

290 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
que tout le reste se seroit laissé prendre
& lier, sans le secours de leurs chevaux
qu'ils ont toujours au piquet, & sur
lesquels ils monterent pour s'enfuir.
C'étoit là ce que nous demandions; car
s'ils eussent eu le courage de demeurer,
ils auroient pu nous donner de l'occu-
pation, & nous n'en avions déjà que
trop à garder nos prisonniers.

Nous nous informâmes du Teniente
où étoit la Galere de Panama; il nous
dit qu'elle étoit mouillée à l'embarca-
dere de Carthagene, qui est la Caldera,
où elle nous attendoit dans l'espérance
que nous y passerions pour aller à la mer
du Nord, & que le St. Lorenzo, Na-
vire du Roi d'Espagne, étoit dans le port
du Realéguo, armé de trente pieces de
canon & de quatre cens hommes d'équi-
page, pour nous défendre l'approche de
ce lieu qu'on achevoit de rétablir. Com-
me nous avions envie de coucher dans
la petite Ville où nous étions, nous
lui demandâmes encore de quelle quan-
tité d'hommes nous aurions à nous dé-
fendre si nous y demeurions. Il nous dit
que le jour suivant il y en auroit six
cens; mais qu'ils n'avoient que deux
cens armes à feu. Pendant ce temps-là
les Espagnols, qui étoient un peu reve-

fait avec les Flibustiers en 1687. 291

nus de leur étonnement, s'étant rassemblés rentrèrent dans la Ville, & après plusieurs attaques livrées & soutenues de part & d'autre, nous nous retranchâmes enfin dans l'Eglise où nous avions mis nos prisonniers, qui nous voyant entrer avec précipitation, crurent que leurs gens nous poursuivoient de près, & qu'ils alloient foncer sur nous; ce qui leur donna la hardiesse de se jeter sur des épées & sur d'autres armes que nous avions ramassées. Ils s'en servirent avantageusement, & nous blessèrent un homme. Aussi-tôt nous gagnâmes les portes, & de-là nous fîmes feu sur eux. Mais comme il ne nous restoit plus que quatre hommes avec les femmes, nous montâmes en même temps sur les chevaux que nous leur avions pris, & nous sortîmes sans bruit avec nos quatre prisonniers & nos prisonnières. Alors les Espagnols nous envoyèrent un Parlementeur, mais nous refusâmes de lui parler, nous tirâmes même sur lui, de crainte qu'en nous approchant de trop près il ne connût notre petit nombre. Le lendemain 20 nous rejoignîmes nos gens, qui étoient demeurés à un Hato qu'ils avoient trouvé en s'en retournant, & ils nous

292 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
donnerent secours contre six-cens de ces
Espagnols qui nous suivoient en queue;
après cela nous donnâmes la liberté à
nos prisonniers.

Le 21 nous nous rendîmes à bord
de nos Canots, & le 22 à bord de nos
Bâtimens, où nous interrogeâmes nos
quatre nouveaux prisonniers sur le pas-
sage que nous avions projeté; mais ils
nous représenterent tant de difficultés,
que nous fûmes presque dégoûtés de
l'entreprendre. Cependant quand nous
eûmes fait réflexion qu'il falloit passer,
ou finir malheureusement notre vie
dans l'horrible nécessité de manquer
de toutes choses, & dans un pays enne-
mi où nous nous affoiblissions tous les
jours par la perte de nos gens; nous ré-
solûmes de tout risquer pour en sortir.
Mettant de côté tous les périls qu'il fal-
loit courir dans ce passage, & persuadés
qu'il valoit encore mieux mourir les
armes à la main, que de languir de
faim; nous nous apprêtâmes tous pour
cette traversée: & afin d'ôter aux plus
poltrons l'envie de retourner aux Vais-
seaux, s'ils étoient d'humeur à changer
de volonté, nous les fîmes tous échouer
le 24 sans en prendre avis, à l'excepti-
on de notre Galere & de nos Pirogues,

que nous conservâmes pour nous porter de l'Isle où nous étions jusqu'à la grande terre.

Le 23 nous fîmes quatre Compagnies, chacune de soixante & dix hommes, qui faisoient ensemble le nombre de deux cens quatre-vingt; & à l'égard de celle des enfans perdus, on devoit tirer dix hommes de chacune, & les renouveler tous les matins. Nous fîmes aussi une Chasse-partie par laquelle il fut réglé que ceux qui seroient estropiés dans les rencontres que nous pourrions avoir dans ce chemin, auroient la même récompense qu'auparavant; c'est-à-dire, mille pieces de huit chacun: que les chevaux qu'on prendroit, seroient partagés par Compagnies pour soulager tout le monde & les malades préféablement aux autres: que ceux qui seroient des Partis bleus, & y seroient estropiés, n'auroient point de récompense; enfin, qu'il y auroit punition pour le viol, la lâcheté & l'ivrognerie.

Avant que de quitter cette mer; je suis bien aise d'épargner au Lecteur la peine de me demander pourquoi nous y avons tant souffert de faim, de miseres & de fatigues; puisque je dis en plusieurs rencontres, qu'elle baigne des

294 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
contrées si belles, si agréables & si fertiles en toutes choses. Pour cela il faut observer que depuis que nous eûmes quitté les Anglois à l'Isle Saint Juan, nous fûmes toujours si mal accommodés de Vaisseaux, que nous nous trouvâmes obligés d'être continuellement le long de la terre, & par conséquent à la vue des Espagnols. Ceux-ci découvrant jusqu'aux moindres mouvemens que nous faisions, avoient presque toujours le temps d'enlever tout ce qui étoit chez eux, avant que nous y descendissions, & ne nous y laissent que ce qu'ils n'avoient pu emporter, & c'étoit souvent très-peu de chose; au lieu que si nous eussions eu seulement un bon Vaisseau pour nous retirer au large, ils ne nous y auroient point apperçus, & nous les aurions incessamment surpris dans nos descentes, où rien ne nous eût manqué, non-seulement pour le nécessaire, mais même pour le superflu, sans compter les richesses que nous en eussions emportées en très-peu de temps.

Cette nécessité de Vaisseaux dans laquelle nous nous trouvions, étoit si avantageuse à nos ennemis, & ils en connoissoient tellement la conséquence, que ceux du Perou n'en envoyoit plus

fait avec les Flibustiers en 1687. 295

à ceux de la côte de l'Ouest où nous étions , dans la crainte qu'il ne nous en tombât quelqu'un entre les mains , & qu'ils ne faisoient plus de commerce que par terre.

La même raison nous empêchoit encore de monter à la côte du Pérou , où infailliblement nous eussions trouvé des Vaisseaux ; car ils navigent journellement , & font entr'eux un grand négoce , lorsqu'ils ne nous sentent pas si près de leur Pays. De tout ceci il est aisé de conclure que manquant de ce secours qui nous eût été si important en cette mer , nous devions aussi manquer fort souvent de tous ceux qui en dépendoient. Ainsi pour réussir en ces climats , & y faire une fortune considérable , sans beaucoup risquer ni souffrir , il ne faut qu'y être pourvu d'un bon Bâtiment , & qui soit envitaillé pour quelque temps , afin de n'être point obligé d'aller chercher des vivres à terre.

Le 27 nous appercûmes un Vaisseau qui entroît entre les Isles , nous armâmes notre Galere & une Pirogue pour aller le reconnoître ; il mit pavillon blanc & l'assura , nous l'approchâmes à la portée du fusil , aussi-tôt il ammena son pavillon blanc , en arbora un Espagnol , & nous

296 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
envoya dix ou douze coups de canon.
Nous retournâmes à terre en avertir nos
gens, & ne doutant pas que si ce Navire
venoit mouiller en ce lieu, il ne brisât nos
Pirogues, nous les envoyâmes avec notre
bagage & les prisonniers sur les hauts-
fonds qui sont derrière l'isle où nous étions.

Sur le midi ce Vaisseau entra avec la
marée, il mouilla & se croupiada à une
demi-portée de canon des nôtres, qui
étoient échoués, & à couvert desquels
nous nous battîmes avec deux pieces de
canon contre lui jusques à la nuit. Mais
comme les ennemis ne visioient qu'à rui-
ner nos Bâtimens, ils les mirent dès cette
premiere journée hors d'état de naviger,
après quoi ils se retirerent au large.

Le 28 au matin ils se rapprocherent
pour recommencer à nous combattre :
ce qui nous obligea de nous gabionner
derrière des pointes de rochers qui avan-
çoient dans la mer, & d'où nos armes
commandoient sur leur bord. Cette ma-
nœuvre les contraignit d'envoyer leurs
canots, pour relever une ancre qui
étoit plus à terre que leur Navire; ce
qu'ayant empêché, ils furent forcés de
couper le câble qui la tenoit, & de se
mettre plus au large. Enfin jugeant bien
que ce Bâtiment ne nous abandonneroit

pas si-tôt, nous envoyâmes sur la brune cent hommes par avance à la grande terre, afin de tâcher d'y prendre des chevaux pour monter nos malades, avec ordre de revenir ensuite nous attendre sur le bord de la mer, au même endroit où ils auroient mis à terre, en cas qu'ils y fussent de retour avant que nous y fussions arrivés; (c'étoit un Embarcadere que nous leur avions marqué) & de crainte que le Bâtiment Espagnol ne s'apperçut par l'échouement des nôtres, du dessein que nous avions de passer à la mer du Nord, & que ceux qui le montoient n'envoyassent en terre ferme avertir qu'on se préparât à nous en empêcher, nous contrefaisions toutes les nuits les Calfateurs, afin qu'ils crussent que nous étions en carene; ce qu'ils se persuaderent si bien, que les matins ils approchoient pour défaire à coups de canon le travail qu'ils s'imaginoient que nous avions fait durant la nuit.

Le 29 le feu prit en son bord; ce qui l'obligea de se retirer au large, où il l'éteignit. Le 30 nous nous servîmes d'un nouveau stratagême pour amuser nos ennemis, & leur ôter le soupçon de notre évasion. Nous chargeâmes nos boîtes, nos grenades, & quatre pieces

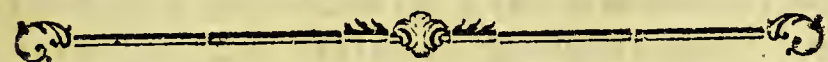
298 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
de canon où nous attachâmes des meches
allumées de plusieurs longueurs ; afin
que faisant leur effet en notre absence les
unes après les autres, les gens de ce
Navire nous crussent toujours sur l'isle.
Cependant nous en partîmes à la nuit
fermante, le plus secrètement qu'il nous
fut possible, avec tous nos prisonniers,
que nous ne conservions que pour porter
les médicamens de nos Chirurgiens, les
outils de nos Charpentiers, & les blef-
fés que nous pourrions avoir dans ce
passage.

Le premier Janvier de l'année 1688,
nous arrivâmes en terre ferme, & le soir
du même jour les chevaux que nous
avons envoyé chercher, y arriverent
aussi. On nous en amena soixante-huit,
avec plusieurs prisonniers qui nous di-
rent, sans les violenter, qu'ils ne nous
conseilloient pas de prendre notre che-
min par Segovia, parce que les Espa-
gnols savoient que nous avions choisi
cette Province pour notre Passage. Mais
comme notre résolution étoit prise, &
que nos Bâtimens ne pouvoient plus
nous servir, quand même nous eussions
changé d'avis, tout ce qu'on nous put
dire pour nous en détourner, au con-
traire ne nous empêcha pas d'y persister.

En même temps tous nos gens travaillèrent à faire leurs charges, & à mettre dans leurs sacs l'argent qu'ils croyoient pouvoir porter avec leurs munitions de guerre. Ceux qui avoient trop d'argent le donnerent à porter à ceux qui avoient perdu le leur au jeu, à condition qu'ils leur en rendroient la moitié en arrivant à la mer du Nord, au cas qu'il plût à Dieu nous y conduire.

Quant à moi je n'étois pas des plus mal accommodés, & quoique ma charge fût des moins pesantes, elle n'étoit pas des moins considérables par sa valeur, puisque j'avois converti trente mille pieces de huit en or, en perles & en pierreries. Mais comme la meilleure partie provenoit du gain que j'avois fait au jeu, quelques-uns de ceux qui l'avoient perdu, tant contre moi que contre d'autres, au désespoir de s'en revenir si déchargés, comploterent au nombre de 17 ou 18 de massacrer ceux qui étoient les plus riches. Je fus assez heureux pour en être averti de bonne heure par quelques amis ; ce qui ne laissa pas toutefois de me donner de grandes inquiétudes, parce qu'il étoit bien difficile pendant un si long voyage de se garantir des surprises avec des gens dont on étoit toujours

300 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
accompagné, avec lesquels il falloit boire, manger & dormir, & qui pouvoient encore se défaire de ceux qu'ils voudroient, dans les combats que nous pourrions avoir contre les Espagnols, en tirant sur nous pendant la mêlée. Mais ils exécuterent leur complot d'une autre manière, comme il sera marqué en son lieu. La crainte que j'eus de cette trahison, ne m'empêcha pas de conserver assez de présence d'esprit, pour prendre sur le champ le parti qui me sembla le plus sûr pour la conservation de ma vie, & qui me la sauva effectivement. Ce fut de me défaire de ce que je possédois entre les mains de plusieurs, & en présence de tous, à condition de m'en rendre la quantité dont je convins avec eux, lorsque nous serions arrivés à la côte de St. Domingue. Par ce moyen je m'épargnai le soin de me tenir continuellement sur mes gardes, sans trop exposer non plus ceux qui s'étoient chargés de mon bien; car étant partagé entre les mains de différentes personnes, il eût fallu venir à bout de trop de monde pour me le ravir. Il est vrai que j'achetai chèrement cette précaution; mais que ne fait-on point pour se garantir de la mort?



R E T O U R

D E L A

MER DU SUD,

A celle DU NORD, au travers de la Terre ferme, par un autre chemin que celui par où nous y étions venus.

LE 2 Janvier au matin, après que nous eûmes fait nos prières & coulé à fond nos Pirogues, de crainte que les Espagnols n'en profitassent, nous partîmes & nous allâmes coucher à quatre lieues du bord de la mer. Le 3 nous nous arrêtâmes à midi à un Hato pour y préparer à manger. Le 4 nous allâmes coucher sur une plate-forme qui s'étend sur les sommets de plusieurs montagnes très-hautes, où les Espagnols, qui malgré notre prévoyance étoient avertis de notre départ, ne manquèrent pas de nous faire compagnie, se tenant toujours sur nos ailes & à notre queue.

Le 5 nous allâmes coucher à un autre Hato qui appartenoit au Teniente

302 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
de la Chilotequa , aux environs duquel
nos ennemis commencerent à nous barri-
cader les chemins. Le 6 nous nous arrêta-
mes de bonne heure à une Estancia pour
y préparer à manger , & nous trouvâ-
mes sur le lit d'une salle la lettre suivante
qui s'adreffoit à nous.

*N*Ous sommes réjouis de ce que vous avez
choisi notre Province pour repasser dans
votre pays. Mais nous sommes fâchés de ce
que vous n'êtes pas plus chargés d'argent ,
quoique pourtant si vous avez besoin de mu-
les pour porter celui que vous avez , nous
vous en enverrons. Nous espérons avoir
bientôt le Général François Grognet , &
nous vous laissons à penser ce qu'il sera des
soldats.

Nous vîmes bien par cette lettre
qu'ils n'étoient pas instruits de la mort
de Grognet , puisqu'ils croyoient qu'il
nous commandoit encore , & qu'ils ne
le connoissoient que par le récit que leur
en avoient fait les trois hommes qui l'a-
voient quitté pour se rendre à eux , lors-
qu'il manqua de prendre l'or des mines
de Tiufigal.

Le 7 nous trouvâmes une embus-
cade que les Enfans perdus firent re-

fait avec les Flibustiers en 1688. 303
tirer ; & nous allâmes le soir coucher
à un Hato. Les Espagnols, qui em-
ployoient toutes sortes de moyens pour
nous faire périr, brûloient tous les
vivres sur notre passage ; quand nous
entrions même dans quelques savanes
où l'herbe étoit fort sèche, ils alloient
au vent à nous y mettre le feu, & non-
seulement nous en recevions de gran-
des incommodités ; mais nos chevaux
même y étouffoient de la fumée. Com-
me nous étions quelquefois obligés
d'attendre que le feu eût tout consu-
mé pour passer, notre marche en étoit
retardée considérablement ; & c'étoit
sur-tout ce que les Espagnols deman-
doient, pour donner du temps à leurs
gens d'achever un retranchement, dont
j'aurai bientôt occasion de parler, &
qu'ils construisoient à notre insu sur
notre chemin. Ils avoient encore em-
barassé notre route par diverses barri-
cades d'arbres, qui ne nous donnoient
pas peu d'occupation. Mais ne péné-
trant pas leur intention, nous nous
persuadions qu'ils ne nous faisoient
toutes ces pieces que pour nous cha-
griner seulement, ne pouvant nous
faire pis.

Le 8 nous passâmes à une très-belle

304 *Journal du voyage à la Mer du Sud*,
sucrerie , & comme nous avions envie
d'avoir un prisonnier qui nous apprît
ce qui se passoit , nous fîmes défiler
notre monde , & nous demeurâmes
vingt hommes cachés dans la maison ,
après avoir mis le feu à une autre voi-
sine , pour obliger les Espagnols à ve-
nir l'éteindre , lorsqu'ils verroient nos
gens éloignés. Ce qu'ils ne manque-
rent pas de faire ; mais notre impa-
tience nous ayant trop tôt fait décou-
vrir , ils s'enfuirent ; nous tirâmes sur
eux , & nous en blessâmes un que nous
prîmes ; il nous apprit que tous leurs
renforts s'amassoient pour nous disputer
le passage , & que nous allions trouver
celui de Tiufigal , qui consistoit en 300
hommes.

Après avoir quitté ce blessé , nous
joignîmes le gros de notre monde qui
faisoit alte pour nous attendre. Nous
allâmes ensuite à un grand Bourg , où
nous trouvâmes ces trois cents hommes ,
qui depuis nous ont toujours escorté ,
pour nous donner soir & matin le di-
vertissement de leurs trompettes. Mais
c'étoit comme la musique du Palais
enchanté de Psiché , qu'elle entendoit
sans voir les Musiciens ; car les nôtres
nous côtoyoient par des lieux si cou-

fait avec les Flibustiers en 1688. 305
vers de Pins, qu'il étoit impossible de les
appercevoir.

Nous allâmes ce soir-là coucher à un
quart de lieue de ce Bourg sur une élé-
vation à notre ordinaire, ne campant ja-
mais que sur des hauteurs, ou en rase sa-
vane, de peur d'être enfermés.

Le 9 au matin nous décampâmes après
avoir renforcé nos Enfants perdus de
quarante autres hommes, qui étoient
destinés pour faire leurs décharges
dans les raques ou bouquets de bois,
afin de faire paroître les Espagnols en
cas qu'ils y fussent embusqués. Cepen-
dant sur les dix heures nous passâmes
en un endroit, qui étoit assez clair se-
mé de bois pour y pouvoir étendre la
vue jusqu'à une distance raisonnable.
Mais n'ayant point découvert d'enne-
mis, nous ne tirâmes point. Nous
cherchions bien loin ce que nous avions
à nos côtés; car les Espagnols, qui
étoient ventre à terre à droite & à
gauche du chemin, firent leurs déchar-
ges avec tant de précipitation, qu'il n'y
eut que la moitié de nous autres En-
fants perdus qui eurent le temps de ré-
pondre à leur feu. Ils nous tuerent
deux hommes, que nous écartâmes du
chemin pour en cacher la perte aux

306 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
ennemis. Après quoi nous allâmes préparer notre manger dans un Bourg qui étoit sur notre route, & coucher une demi-lieue au delà.

Le 10 nous trouvâmes une autre embuscade, où ayant prévenu nos ennemis, nous les contraignîmes d'abandonner leurs chevaux qui nous demeurèrent; nous allâmes ensuite manger dans un autre Bourg, & coucher un peu plus loin.

Le 11 comme nous approchions de la Ville de Segovia, nous trouvâmes encore une embuscade à une lieue en deçà, & après l'avoir fait retirer à coups de fusil, nous donnâmes dans cette Ville, résolus & disposés à nous bien battre, croyant que si les Espagnols avoient à nous exercer, ils feroient là leur plus grand effort. Mais ils se contenterent de nous tirer quelques coups de mousquet, à l'abri des Pins qui sont sur des hauteurs qui environnent la Ville, où ils s'étoient retirés. Nous n'y trouvâmes rien à manger, parce qu'ils avoient mis le feu aux vivres.

Par bonheur nous fîmes un prisonnier pour nous mener à la rivière que nous cherchions, & dont nous étions encore à 20 lieues; car ceux qui nous avoient

fait avec les Flibustiers en 1688. 307

guidés jusqu'à Segovia, ne savoient pas le chemin pour aller plus loin.

Cette Ville est assise dans un fonds, & si entourée de montagnes, qu'il semble qu'elle y soit prisonniere. Les Eglises y sont mal bâties; mais sa place d'armes est fort considérable & fort belle, aussi-bien que les maisons des particuliers. Elle est dans les terres à quarante lieues de la mer du Sud; le chemin pour y aller du lieu d'où nous étions partis est fort difficile, ce sont toutes montagnes d'une prodigieuse hauteur, sur le sommet desquelles il falloit grimper avec péril; & les vallées par conséquent y ont si peu d'étendue, que pour une lieue qu'on fait en pays plat, il y en a six autres à monter ou à descendre. Lorsque nous passâmes ces montagnes, nous y ressentîmes un froid piquant, & nous fûmes enveloppés d'un brouillard si épais, que quand le jour paroissoit nous ne nous connoissions qu'à la voix. Mais cela ne dura que jusques à dix heures du matin que ce brouillard se dissipe entièrement, & que la chaleur qui succede au froid y devient très-grande, aussi-bien que dans les plaines, où l'on ne s'apperçoit point de ce froid qu'on ne

308 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
soit tout-à-fait au pied des montagnes.
Ainsi nous avions à essuyer des intem-
péries si opposées tant en marchant,
qu'en reposant à découvert, qu'elles
nous exposoient à de très-grandes in-
commodités. Mais l'espérance de re-
gagner la patrie, nous faisoit souffrir
patiemment toutes ces peines, & nous
servoit comme d'ailes pour nous y por-
ter.

Le 12 nous partîmes de cette Ville,
& nous grimpâmes encore d'autres
montagnes, où nous eûmes toutes les
peines imaginables à surmonter le tra-
vail que les Espagnols nous y avoient
préparé par leurs barricades. Nous allâ-
mes coucher à un Hato, où pendant la
nuit ils firent une grande décharge dans
notre camp.

Le 13 une heure avant le Soleil
couchant, nous montâmes sur une émi-
nence qui nous parut avantageuse pour
y camper, & nous apperçûmes de-là sur
la pente d'une montagne, dont nous
n'étions séparés que par une vallée fort
étroite, douze à quinze cents chevaux
que nous prîmes pour des bœufs qui
païssoient : ce qui nous réjouissoit déjà,
dans l'espérance que nous avions, de
faire le lendemain bonne chère aux dé-

fait avec les Flibustiers en 1688. 309

pens de ces animaux. Et pour être plus certains de ce que c'étoit , nous y envoyâmes quarante hommes , qui à leur retour nous rapportèrent que ce qu'on avoit pris pour des bœufs , étoient des chevaux tout sellés , & qu'ils avoient reconnu au même endroit trois retranchemens à une portée de pistolet les uns des autres , qui s'élevant par degrés jusques vers le milieu de la même pente de montagne , barroient entièrement le chemin par où nous devions monter le jour suivant , & commandoient une ravine qui couloit le long de cette vallée , où il falloit absolument que nous descendissions , n'y ayant point d'autre chemin , ni aucune apparence de pouvoir passer à côté. Ils virent aussi un homme , qui les ayant découverts leur faisoit des menaces d'un coutelas nu qu'il tenoit à la main.

Ces fâcheuses nouvelles furent pour nous un grand rabat-joie , & entr'autres la métamorphose de ces bœufs prétendus , sur lesquels notre extrême appétit avoit tant fait de fondement. Il fallut pourtant s'en consoler , pour penser à nous tirer de cet endroit , & même sans remise ; parce que les Espagnols qui s'assembloient de toutes les

310 *Journal du Voyage de la Mer du Sud,*
Provinces voisines, alloient venir fondre sur notre petite troupe, qui ne pouvoit éviter de succomber, si nous les eussions attendus. Les moyens n'en étoient pas faciles, & peut-être auroient-ils paru impossibles à d'autres qu'à des gens comme nous, qui jusques-là avoient réussi dans presque toutes leurs entreprises. Et à dire vrai nous étions fort empêchés à les trouver; car comme je le fis remarquer à notre monde, dix mille hommes ne pouvoient franchir ce passage retranché sans être entièrement défaits, tant à cause de l'avantage du lieu, que du nombre des Espagnols qui le défendoient, dont nous pouvions juger par celui de leurs chevaux. Mais quand même les hommes eussent pu passer à côté, il étoit impossible d'y faire passer les chevaux & le bagage, à cause de l'âpreté du pays. En effet, le chemin excepté, tout le reste n'étoit qu'une épaisse forêt sans voies ni sentiers, escarpée de rochers en quelques endroits, remplie de fondrières en d'autres, & embarrassée d'une multitude d'arbres que leur vieillesse avoit fait tomber. Enfin, supposé même que nous eussions trouvé le moyen d'échapper au travers

fait avec les Flibustiers en 1688. 311

de tant d'obstacles, il étoit toujours d'une nécessité indispensable d'aller battre les Espagnols, pour être en repos pendant le reste de la route que nous avions à faire. On demeura d'accord de tout cela; mais comme on m'objecta qu'il étoit inutile de représenter des difficultés qui n'étoient d'elles-mêmes que trop apparentes, sans ouvrir des moyens pour les vaincre, ou de donner des conseils sans en faciliter l'exécution, je leur dis que je ne voyois pas que nous eussions plus d'un parti à prendre: qu'il falloit traverser ces précipices, ces bois, ces montagnes & ces rochers, quelque inaccessibles qu'ils nous parussent, pour tâcher de surprendre les ennemis par derrière, & nous emparer de l'avantage du lieu, en nous élevant au dessus d'eux; qu'assurément ils ne nous attendoient pas là, & que je leur répondois de l'événement au péril de ma vie, si on vouloit l'entreprendre; qu'à l'égard de nos malades, des prisonniers, des chevaux & du bagage, qu'on ne devoit pas exposer sans défense à la discrétion des 300 hommes qui nous avoient côtoyés durant notre marche, & qui campoient tous les soirs à une portée de mousquet

312 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
de nous , on laisseroit 80 hommes à
leur garde , avec des précautions pour
leur sûreté : qu'enfin ce nombre étoit
suffisant pour battre quatre fois autant
d'Espagnols.

On fut quelque temps à délibérer
là-dessus , & enfin ces expédiens, tout
hasardeux qu'ils étoient, ayant été trou-
vés les plus convenables à l'état où nous
étions , & je puis dire les seuls qui
restoient à prendre , on résolut de les
exécuter.

A peine eut-on formé ce dessein,
& considéré de l'éminence où nous
étions , la disposition de la montagne
opposite où étoient construits les retran-
chemens des Espagnols , que du plus
élevé des trois nous apperçûmes qu'il
fortoit un chemin que nous jugeâmes
être la continuation de celui qu'ils nous
avoient fermé, & qui tournant à droite,
alloit serpentant le long du flanc de la
même montagne; ce que nous ne dé-
couvrions qu'avec peine, & par des jours
dérobés entre les arbres , qui n'en lais-
soient voir que quelques traces de dis-
tance à autre.

Comme nous n'avions pas encore
déterminé , si nous irions par la droite
ou par la gauche gagner le derriere des
retran-

retranchements , ce chemin en décida ; voyant bien que si nous pouvions le croiser , il nous meneroit droit aux ennemis. Cependant pour ne nous point engager inconsidérément dans une entreprise d'où dépendoit tout notre salut , voyant qu'il nous restoit encore quelque peu de jour , nous envoyâmes 20 hommes sur un lieu plus élevé que celui où nous étions , pour en escorter un autre que nous avions reconnu en beaucoup de rencontres fort ingénieux & fort adroit ; afin qu'il remarquât les endroits par où durant la nuit nous pourrions plus aisément monter jusqu'à ce chemin , pour aller par-là charger en queue les ennemis dès la pointe du jour.

Dès que nos hommes furent de retour , & qu'ils nous eurent rendu raison de leur découverte , nous nous préparâmes à partir , mais ce ne fut qu'après avoir fait une place d'armes du lieu que nous quitions , environnée de notre bagage pour y mettre nos malades , avec 80 hommes pour les garder , & presque autant de prisonniers que nous avions. Et pour persuader à ces 300 Espagnols qui nous avoient toujours suivis , aussi-bien qu'à ceux des

314 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
retranchements, que nous ne sortions
point de notre camp, nous donnâmes
ordre à celui qui y commandoit, de
faire tirer un coup de fusil à chaque sen-
tinelle qu'il poseroit & releveroit pen-
dant la nuit, & de faire battre la retrai-
te & la diane aux heures ordinaires.
Nous lui promîmes encor que si Dieu
nous donnoit l'avantage nous lui en-
verrions un parti pour l'en avertir;
mais qu'au bout d'une heure qu'il au-
roit entendu le feu cesser, s'il ne voyoit
revenir personne, il n'avoit qu'à cher-
cher son salut comme il pourroit.

Tout étant ainsi ordonné, nous fîmes
nos prieres assez bas pour n'être pas en-
tendus des Espagnols, dont nous n'é-
tions séparés que par la vallée dont j'ai
parlé. Nous partîmes en même temps
au nombre de deux cents hommes au
clair de la Lune, pendant qu'il n'étoit
encore qu'une heure de nuit; & au
bout d'une autre heure nous entendîmes
les Espagnols faire aussi leurs prieres.
Comme ils nous croyoient tous campés
fort près d'eux, ils firent une décharge
en l'air de cinq ou six cents coups de
mousquet pour nous épouvanter, & ils
en tiroient encore un à chaque répons
des Litanies des Saints qu'ils chantoient.

fait avec les Flibustiers en 1688. 315

Nous poursuivîmes toujours notre route, & nous employâmes la nuit entière, tant en descendant qu'en montant, à faire un demi-quart de lieue qu'il y avoit de distance entr'eux & nous, par un pays, comme j'ai dit, de roches, de bois, de montagnes & de précipices épouvantables, où le derriere & les genoux nous servoient beaucoup plus que les jambes, étant absolument impossible d'y marcher debout.

Le 14 à la pointe du jour, comme nous avions déjà franchi les plus dangereux endroits de ce trajet, & que nous avions atteint une hauteur assez considérable de la montagne, en la grim pant avec un profond silence, ayant les retranchements des Espagnols à notre gauche, nous apperçûmes une ronde qui ne nous découvrit point, graces aux brouillards, qui sont, comme je l'ai déjà remarqué, très-épais en ce pays-là jusqu'à dix heures. Dès qu'elle fût passée nous allâmes au lieu où elle avoit paru, & nous trouvâmes que c'étoit précisément le chemin que nous voulions joindre. Quand nous eûmes fait alte environ une demi-heure pour reprendre haleine, & qu'un peu de jour nous permit de marcher, nous suivîmes

316 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
ce chemin à la voix des Espagnols qui
faisoient leurs prieres du matin. Nous
ne commencions qu'à faire les premiers
pas, lorsque malheureusement nous trou-
vâmes deux sentinelles sur lesquelles nous
fûmes obligés de tirer. Nos coups aver-
tirent les Espagnols, qui ne comptoient
pas que nous dussions venir les prendre
par leur retranchement d'en haut, car
ils ne nous attendoient que par celui d'en
bas ; ainsi ceux qui le gardoient au nom-
bre d'environ 500 hommes, s'étant trou-
vés au dehors lorsqu'ils croyoient être en
dedans, & par conséquent à découvert
& sansabri, ils en prirent l'alarme si chau-
de, que comme nous donnâmes tous en
même temps sur eux, nous les fîmes éclip-
ser de ce lieu en un instant, & qu'ils ne
se sauverent qu'à la faveur du brouil-
lard.

Cette aubade si imprévue troubla
toute l'économie de leur plan, & ren-
versa si fort leurs desseins, que ceux des
deux autres retranchements passerent
tous au dehors de celui d'en bas, où ils
se préparèrent à se défendre. Nous
nous battîmes contr'eux une heure en-
tiere à couvert du premier retranche-
ment que nous venions de leur gagner,
& qui les commandoit avantageuse-

fait avec les Flibustiers en 1688. 317

ment à cause de son élévation sur la montagne; mais comme ils ne lâchoient point pied, nous jugeâmes qu'il falloit que les coups que nous tirions sur eux ne portassent pas, tant parce que le brouillard nous empêchoit de les découvrir, que parce que nous ne pouvions faire feu que sur celui que nous voyions partir de leur côté; de sorte que résolus de brusquer l'affaire & de tout hasarder, nous fonçâmes droit au lieu d'où parloit le feu; nous les y battîmes fort & ferme, & ils ne nous quitterent la place que quand ils virent nos armes à bout touchant, dont jusques-là le brouillard leur avoit dérobé la vue; pour lors l'épouvante les ayant pris, ils nous abandonnerent tout, & se sauverent dans la partie du chemin qui étoit au dessus des retranchemens; ce qui tourna à leur désavantage. Comme c'étoit le seul endroit par lequel ils avoient cru que nous pussions venir à eux, ils en avoient coupé tous les arbres, aussi-bien que ceux des environs, pour nous empêcher d'y venir à couvert; & la précaution qu'ils avoient prise contre nous, se tourna si bien contr'eux, que de leurs retranchemens dont nous venions de nous emparer, nous les découvrions

318 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
de maniere à ne perdre pas un seul des
coups que nous leur tirions. Nous les
poursuivîmes ensuite quelque temps tou-
jours battant ; mais enfin étant las de
courir après eux & de tuer, nous ren-
trâmes dans les retranchemens, où les 500
hommes que nous avions repoussés au
premier, étant revenus, tâchoient à for-
cer ceux que nous avions laissés pour le
garder : mais nous les obligeâmes de pren-
dre la route des autres. Ils nous fatigue-
rent extrêmement à les poursuivre ; parce
qu'outre que le pays étoit mauvais &
difficile, ils en avoient augmenté les
difficultés en se servant des arbres qu'ils
avoient abattus, comme de barricades,
pour boucher jusqu'aux plus petites ave-
nues des environs.

Nous reconnûmes que ces Espagnols
avoient eu si peu d'envie de nous don-
ner quartier, s'ils avoient eu le dessus,
que malgré l'état où nous les avions ré-
duits, ceux que nous rencontrions ne
vouloient pas nous le demander eux-
mêmes ; cependant nous le donnâmes
à quelques-uns comme malgré eux,
quoique d'ailleurs ils fissent tout leur
possible pour se sauver de nos mains,
& on ne doit pas s'en étonner ; car c'est
une maxime parmi eux en ces quartiers,

& que nous avons éprouvée en plusieurs occasions , que soit par fierté naturelle , soit à cause du serment qu'ils en font entre les mains de leur Commandant avant que de combattre , ils ne veulent point se soumettre à demander quartier à ceux auxquels ils ont juré de n'en point faire. Cependant, touchés de compassion par la quantité de sang que nous voyions couler avec l'eau de la ravine , nous épargnâmes le reste , & nous rentrâmes pour une seconde fois dans les retranchemens , n'ayant perdu qu'un seul homme , & eu deux blessés dans tout le combat. Les Espagnols perdirent entr'autres leur Général, vieux officier Wallon , qui leur avoit donné le plan de ce retranchement , & qui nous auroit infailliblement accablés , si nous les eussions attaqués par l'endroit où ils comptoient devoir l'être. Cependant un autre vieux Capitaine l'avoit averti de prendre garde au derriere ; mais il voyoit si peu d'apparence qu'on pût y aborder , qu'il lui répondit que si nous étions hommes , il nous défioit de passer en huit jours par quelque côté que ce fût ; mais que si nous étions des diables , de quelque façon qu'il se gardât , il seroit toujours pris. Il ne laissa pour-

320 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
tant pas à la sollicitation de cet officier
d'y envoyer une ronde , & d'y poser
les deux sentinelles que nous trouvâ-
mes.

On fouilla ce Général , & on trouva
dans ses poches plusieurs Lettres que lui
avoient écrit les Gouverneurs de la Pro-
vince , pour lui marquer chacun en par-
ticulier le nombre d'hommes qu'ils lui
envoyoient. Il y en avoit une entr'autres
du Général de la Costa Ricca qui lui
mandoit ce qui suit. La Lettre étoit datée
du 6 Janvier 1688.

J' Ai cru faire un bon choix , lorsque
je vous ai donné la conduite d'une
affaire qui doit rétablir notre réputation ,
si vous avez l'avantage comme vous me
marquez le croire. Je m'étois préparé à
vous envoyer 5000 hommes , si vous ne
m'aviez mandé que 1500 suffisoient ; je
ne doute pas qu'un homme qui a autant
servi que vous , ne conserve bien son
monde , particulièrement avec des gens
où il ne va point de son honneur de se
trop ménager.

Par le récit que vous me faites de vos
retranchemens , il est impossible que ces
gens-là ne soient détruits avec l'aide de
Dieu. Je vous conseille de mettre mille

fait avec les Flibustiers en 1688. 321
hommes dedans , & 200 proche de la riviere sur laquelle ils esperent se rendre à la mer de Nord. En cas qu'il s'en sauve quelques-uns au travers des montagnes , Dom Rodrigo Sermado , nouveau Gouverneur de Tiusignal , doit être à la tête de 300 hommes pour donner sur leur queue dès qu'ils vous auront attaqué , parce qu'immanquablement leur bagage y sera. Prenez bien vos mesures , car ces démons savent des finesses qui ne sont point à notre usage.

Lorsque vous les verrez à la portée de vos arquebuses , ne faites tirer vos gens que vingt à vingt afin que le feu ne cesse point , & quand ils seront affoiblis , faites un cri pour les épouvanter , & foncez avec les armes blanches sur la tête , pendant que Dom Rodrigo donnera sur la queue. J'espere que Dieu favorisera nos desseins , puisqu'ils ne sont que pour le rétablissement de sa gloire , & pour la destruction de ces nouveaux Turcs. Donnez courage à vos gens , quoiqu'à votre exemple ils doivent en avoir assez ; ils seront récompensés au Ciel , & s'ils ont l'avantage , ils auront beaucoup d'or & d'argent , car ces larrons en sont chargés .

Après que nous eûmes chanté le *Te Deum* sur le champ de bataille, en actions de grâces à Dieu pour cette victoire, nous montâmes 60 hommes à cheval, pour aller avertir nos gens du bon succès qu'il avoit plu au Tout-puissant de nous donner.

Nous les trouvâmes prêts à livrer un autre combat contre les 300 Espagnols dont nous avons parlé ; car dès que ceux-ci eurent entendu commencer celui des retranchemens, ils se persuadèrent aisément que faisant notre attaque par cet endroit désavantageux, dans l'impossibilité de la faire d'un autre côté, notre perte étoit infaillible ; de sorte qu'au lieu d'entrer de prime abord dans notre camp, qu'ils auroient pu nettoier en un moment, à cause du peu de monde que nous y avions laissé, ils se contenterent d'envoyer un de leurs Officiers aux gens de notre bagage pour parlementer. Mais cet homme fut mis en arrêt en attendant de nos nouvelles, pour pouvoir lui faire une réponse conforme à ce qui nous seroit arrivé. Ainsi ce que j'avois prévu que nos 80 hommes nous suffiroient, fut amplement confirmé.

Ils nous informèrent que lorsque

fait avec les Flibustiers en 1688. 323
nous eûmes commencé le combat , ces
300 Espagnols s'étoient avancés peu à
peu , & qu'ayant gagné une éminence
qui commandoit dans ce camp , ils
avoient mis pied à terre , & leur avoient
envoyé cet officier pour leur faire la Ha-
rangue suivante.

*J*E viens ici de la part de mon Général ,
vous dire qu'il ne doute point que vous
n'ayiez bien des forces , & que vous ne
soyez des gens de cœur , comme vous nous
l'avez fait connoître toutes les fois que vous
avez voulu vous rendre maîtres de nos ter-
res ; mais il ne faut pas que vous doutiez ,
que la quantité de monde que nous avons
assemblé , ne vous accable. Il faut que vous
sachiez qu'il y a mille hommes dans ce re-
tranchement , contre lesquels vos gens vien-
nent de se battre & de succomber ; 300 que
nous voilà ici , & 200 qui sont sur la ri-
viere que vous alliez chercher , pour y at-
tendre ceux de vos gens qui pourront s'être
échappés du combat. Voyez si vous voulez
vous rendre prisonniers de guerre entre les
mains de mon Général , qui est un homme
de qualité , nous serons amis ensemble , &
nous vous renverrons honorablement dans
votre pays. A l'égard de vos gens que les
nôtres ont pris , en vie , leur Aumônier leur

324 *Journal du Voyage de la Mer du Sud,*
demanda hier, après les prières, pour l'honneur du St. Sacrement & de la Glorieuse Vierge, de leur faire quartier : ce qu'ils lui promirent.

Nos gens l'entendant parler de la forte, s'étoient déjà un peu alarmés appréhendant qu'il dit vrai ; mais d'aussi loin qu'ils nous virent arriver, avant que nous leur eussions parlé, ils reprirent courage, & lui firent la réponse fanfaronne qui suit.

*Q*Uand vous auriez assez de forces pour détruire les deux tiers de ce que nous sommes, vous auriez encore à faire à l'autre, & n'y en eût-il plus qu'un seul de reste, il se battroit encore contre vous tous.

Lorsque nous avons mis à terre en quittant la mer de Sud, nous nous sommes tous déterminés de passer ou de périr, & quand vous seriez autant d'Espagnols comme il y a de brins d'herbes dans notre Savane, nous ne vous craindrions point ; nous passerons malgré vous, & nous irons où nous voulons aller.

Ce Parlementeur ayant été congédié

fait avec les Flibustiers en 1688. 325

à notre arrivée, remonta à cheval pour s'en retourner. En nous voyant montés sur les chevaux de ses compagnons des retranchemens, & bottés de leurs bottes, il haussa les épaules d'étonnement, & courut en porter la nouvelle aux siens. Dès qu'il fut arrivé vers eux, qui n'étoient qu'à la portée du mousquet, nous partîmes & nous donnâmes dessus, pour leur ôter tout-à-fait le dessein de nous suivre. Nous essuyâmes leur première décharge, à laquelle nous ne répondîmes qu'avec nos pistolets & nos coute-lats ; & malheureusement pour eux, n'ayant pu remonter à cheval, on en défit une grande partie ; de maniere que Dieu couronnant dans ce dernier combat tout l'avantage que nous avions eu dans les autres, nous laissâmes aller le reste, retenant seulement leurs chevaux. Enfin après avoir rompu toutes leurs armes, nous allâmes rejoindre avec notre bagage le reste de nos gens qui étoient demeurés à garder les retranchemens. Nous n'eûmes dans ce combat comme dans l'autre, qu'un homme de tué & deux estropiés.

Nous interrogeâmes quelques prisonniers, qui nous avertirent que nous trouverions encore un retranchement

326 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
sur notre chemin, à six lieues de ceux que
nous quitions ; ce qui nous fit craindre
avec raison, que les fuyards n'allassent
s'en emparer pour nous disputer le pas-
sage. En effet nous apperçumes sur le
haut d'une montagne une grosse fumée
qu'ils faisoient pour s'y rassembler, &
faire venir à ce signal ceux qui par la
peur qu'ils avoient eue, seroient peut-être
demeurés cachés plus de huit jours, nous
croyant toujours sur leurs talons. Mais
ayant prévenu leur dessein, nous allâ-
mes coucher à deux lieues de-là pour leur
fermer le passage, n'y ayant que ce seul
chemin par où ils pussent s'y rendre, &
dont les côtés étoient encore moins ac-
cessibles au delà, qu'ils ne l'étoient en
deçà. Cependant nous avions coupé le
jarret à 900 de leurs chevaux, pour les
mettre dans l'impossibilité de nous pour-
suivre. Mais nous en emmenâmes une
pareille quantité, pour nous conduire
commodément jusqu'à la rivière que nous
allions chercher, & pour les saler quand
nous y serions, afin de nous servir de nour-
riture le long de son cours.

Le 15 nous passâmes ce retranche-
ment qui étoit imparfait, sans y trou-
ver aucune résistance, apparemment par
la terreur que le bruit de notre victoire

y avoit portée, & nous allâmes coucher à un Hato quatre lieues au delà. Le 16 nous couchâmes à un autre six lieues plus loin. Enfin le 17 qui étoit le seizieme jour de notre marche, nous arrivâmes à cette riviere tant désirée, & à l'instant on entra dans les bois qui bordent son rivage, où chacun se mit à travailler fort & ferme à couper des arbres, afin de construire des Piperies pour nous servir à la descendre.

On s'imaginera peut-être que ces ouvrages étoient quelques Vaisseaux commodes pour nous porter à l'aise sur cette riviere, ce n'étoit rien moins que cela. Ce que nous appellons Piperies étoient quatre ou cinq troncs d'une espece d'arbres qu'on appelle *Mahot d'herbe*, qui est un bois léger & flottant, dont nous ôtions l'écorce seulement, après quoi nous les joignons & attachions ensemble, au lieu de cordes, avec des liennes qui croissent dans ces bois, & embrassent comme le lierre tout ce qui les avoisine, principalement les arbres jusqu'au haut desquels elles s'élèvent. Quand ces pieces sont assemblées, deux ou trois hommes montent dessus, selon que la Piperie avoit plus ou moins de consistance, & voilà l'équipage achevé.

La situation que nous trouvâmes la plus sûre fut de s'y tenir debout, encore enfonçoient-elles deux ou trois pieds sous l'eau. On jugera par ce qui se verra dans la suite, si la crainte continuelle du péril où nous étions sur ce sujet, étoit bien ou mal fondée.

Nous ne construisîmes les nôtres que de capacité à porter deux hommes, afin qu'ils pussent passer plus aisément entre les rochers, que nous prévoyions bien, par ceux qui se présentoient à nos yeux, devoir rencontrer avant que d'arriver à la mer. Quand cette plaisante Flotte fut en état, nous la traînâmes à la rivière, après nous être pourvus de longues gaulles pour nous défendre du plus fort abordage des roches, où nous appréhendions d'être emportés par l'impétuosité du courant; comme il ne manqua pas aussi d'arriver fréquemment.

Cette rivière prend sa source dans les montagnes de Segovia, & va se jeter dans la mer du Nord au Cap Gracia à Dios, après avoir coulé durant un long cours avec une effroyable rapidité au travers d'un nombre infini de rochers d'une grosseur prodigieuse, & par les précipices les plus affreux que l'on se puisse imaginer, outre une quantité de

sauts à piques au nombre de plus de cent, tant grands que petits, qu'on y rencontre de distance à autre; mais particulièrement trois, qu'il est impossible de regarder sans effroi, & sans que la tête tourne aux plus intrépides, quand on voit & qu'on entend l'eau se précipiter de si haut dans ces gouffres épouvantables. Enfin tout est si formidable, qu'il n'y a que ceux qui en ont fait l'expérience, qui le puissent bien concevoir; car moi qui ai passé, & qui aurai toute ma vie l'imagination remplie des risques que j'y ai courus, je ne puis cependant en donner une idée qui ne soit infiniment au dessous de ce qui en est.

Ce fut donc sur cette dangereuse rivière que nous descendîmes, en nous laissant aller au gré de son cours, montés sur ces chétives machines, dont la plupart enfonçoient, comme je l'ai dit, deux ou trois pieds sous l'eau; en sorte que nous en avions presque toujours jusqu'à la ceinture. Mais cet inconvénient n'étoit rien en comparaison de sa rapidité, qui nous entraînoit souvent malgré toute notre résistance dans des bouillons d'eau écumante, où nous nous trouvions quelque temps ensevelis avec nos pièces de bois; ce qui faisoit que la plu-

330 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
part de nos gens s'y faisoient lier, dans
l'espérance que le bois, qui étoit flottant,
les rameneroit sur l'eau; mais quelques-
uns y furent trompés.

A l'égard des grands sauts, ils
avoient, par un extrême bonheur pour
nous, à leur entrée & leur sortie, un
grand bassin d'eau dormante qui facilitoit
le moyen d'aborder le rivage, & de
tirer nos Piperies à terre pour en enlever
ce que nous y avions, & que nous
portions tout trempé en sautant de rochers
en rochers jusqu'au bout du saut,
d'où un d'entre nous retournoit démar-
rer les boises de la Piperie, & les laissoit
aller du haut en bas, où on les attendoit;
mais si on manquoit d'attraper à la nage
ces morceaux de bois avant qu'ils sortissent
du bassin d'en bas, la violence
de l'eau les emportoit en un clin
d'œil, & pour lors il falloit recommen-
cer à chercher des arbres pour en faire
d'autres.

On avoit été d'avis en partant, de
descendre l'eau tous ensemble, afin qu'en
cas d'accident on pût se secourir les uns
les autres; mais au bout de trois jours
que j'eus reconnu le danger où nous ex-
posoit cette maniere de naviger de com-
pagnie, qui nous avoit déjà fait perdre

plusieurs Piperies, je m'opposai au dessein qu'on avoit de la continuer de cette sorte, en remontrant à tout notre monde, que n'ayant plus d'Espagnols à combattre en ces lieux, mais seulement les difficultés de cette périlleuse riviere, il falloit au contraire donner à chacun de ces petits équipages quelque avance sur celui qui devoit le suivre, & ainsi successivement les uns aux autres ; afin que si les premiers étoient encore portés, comme ils venoient de l'être, par l'impétuosité du fleuve, sur ces rochers à fleur d'eau, dont il est semé en une infinité d'endroits, ils eussent le temps de s'en débarrasser avant l'arrivée des suivans, qui avoient déjà causé tant de désordre par leurs débris, en tombant les uns sur les autres, que tout avoit été dans un danger évident de périr.

Je reconnus, aussi bien que plusieurs de nos gens qui en firent l'épreuve, que cette prévoyance n'avoit pas été inutile, parce que ma Piperie ayant été jettée en pareil endroit, je fus obligé d'en délier les pieces de bois, & de me mettre à califourchon sur l'une, pendant que celui qui étoit avec moi se mettoit sur une autre pour nous laisser entraîner au gré du torrent, jusqu'à ce qu'il plût à

332 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
Dieu de nous faire trouver quelque endroit moins rapide où nous pussions aborder le rivage; ce que nous ne pouvions espérer, si ceux qui nous suivoient immédiatement étoient venus tomber sur nous. Mon avis fut encore que ceux qui descendroient les premiers eussent soin de mettre aux plus mauvais passages un petit pavillon ou bannière au bout d'une grande perche, afin qu'on l'aperçût de plus loin, non pour avertir ceux de derriere qu'il y avoit un faut, puisqu'ils se faisoient tous entendre presque d'une lieue : mais pour leur marquer le côté où il falloit qu'ils missent à terre, qui étoit celui du pavillon. Ces moyens, qui furent mis en pratique, sauverent la vie à bien des gens : mais malgré toutes ces précautions nous en perdîmes encore plusieurs.

La quantité de Bananiers que nous trouvâmes le long des bords de cette riviere, fut presque la seule nourriture qui nous empêcha de mourir de faim; parce que nos armes étant mouillées, & nos poudres entièrement gâtées, il nous étoit impossible d'aller à la chasse, quoiqu'elle y fût bonne; car pour la chair de cheval que nous avions salée, il fallut la jeter au bout de deux jours,

fait avec les Flibustiers en 1688. 333

n'ayant pu durer dans l'eau passé ce temps-là sans se corrompre.

Ces Bananiers ont été plantés en partie par des Indiens qui habitent le long de ces rives ; les débordements qui en ont entraîné d'autres , les ont ensuite laissés à sec ; ils ont repris racine , & se sont ainsi multipliés.

Nous trouvâmes quelques jours après que nous eûmes commencé à descendre la rivière, les Carbets d'une nation d'Indiens appelés *Albacuins* , & nous les en chassâmes pour profiter de leurs vivres. Il y en a une multitude d'autres qui sont habités plus loin de ses bords, du côté opposé aux précédents, & ceux d'une rive n'ont ni guerre ni commerce avec ceux de l'autre rive.

Ce fut en cet endroit que ceux de nos gens qui avoient perdu leur argent au jeu , exécuterent leur cruel dessein , & je reconnus alors que l'avertissement qu'on m'avoit donné n'étoit que trop véritable. Ces misérables ayant pris les devants, s'étoient allés cacher derrière des rochers qui sont sur les bords de la rivière , & devant lesquels nous devions tous passer. Comme chacun y étoit à l'avance qui peut , & que par les raisons que j'ai dites, nous la descendions assez

éloignés les uns des autres , & fans défiance , ils avoient eu le temps & la commodité de choisir & de massacrer 5 Anglois qu'ils favoient être les mieux accommodés de butin , dont ils les dépouillerent. Nous trouvâmes , mon compagnon & moi , leurs corps étendus sur le rivage , & j'avoue ingénument que ce spectacle ne m'auroit pas donné une légère peur , si j'avois encore été le porteur de mon bien. Je remerciai Dieu de bon cœur de m'avoir inspiré le dessein d'en charger autrui ; car comme je descendois la riviere à la suite de ces Anglois , j'aurois infailliblement couru le même risque. Personne de notre monde ne fut rien de ce massacre , que lorsque nous fûmes tous rassemblés au bas de la riviere , où je dis ce que j'avois vu ; & mon récit fut confirmé , tant par l'absence des morts , que par celle des assassins qui n'osèrent nous venir joindre , & que nous ne vîmes plus.

Le 20 Février nous trouvâmes la riviere beaucoup plus large qu'auparavant , & nous n'y rencontrions plus de fauts ; mais elle étoit embarrassée d'une si grande quantité d'arbres & de bamboues que le débordement y avoit apportés , que nos misérables machines

fait avec les Flibustiers en 1688. 335

ne pouvoient éviter de tourner de temps en temps. Cependant la profondeur qu'elle avoit modérant sa rapidité, il s'en noya peu.

Enfin lorsque nous fûmes descendus quelques lieues plus bas, nous la trouvâmes très-belle, d'un cours plus lent, & sans apparence d'y rencontrer davantage ni rochers ni arbres, quoiqu'il y eût encore plus de 60 lieues jusqu'au bord de la mer. Ainsi nous voyant garantis des dangers que nous avions courus dans des passages si terribles, & où l'image de la mort se présentoit continuellement à nos yeux, chacun reprit de nouvelles forces, & nous espérâmes bien du reste du voyage. Nous trouvant donc tous rassemblés en ce lieu, où les premiers avoient attendu les derniers, & ayant réglé la maniere dont nous acheverions notre route, nous nous dispersâmes en plusieurs bandes de 40 chacune, pour faire des Canots de bois de Mapou, dont les arbres étoient en quantité sur le bord de cette riviere.

Le premier Mars ayant achevé avec une extrême diligence quatre Canots, entre 120 hommes que nous étions

en un même canton , nous les mîmes à l'eau , & nous nous y embarquâmes sans attendre nos 140 autres Compagnons , qui achevoient les leurs. L'ardent desir dont nous brûlions de nous assurer promptement dans notre doute , si nous descendions à la mer du Nord , nous engagea à les devancer ; car suivant l'idée que nous avions conçue de notre marche , nous appréhendions de retomber dans celle du Sud , ne pouvant nous imaginer que nous serions assez heureux pour regagner une mer qui devoit nous porter en notre pays , après lequel nous soupirions depuis tant de temps.

Les Anglois , qui n'avoient point voulu faire de Canots , étoient arrivés avant nous sur leurs piperies au bord de la mer ; ils y trouverent un Bateau Anglois de la Jamaïque , qui y étoit mouillé , & ils eussent bien voulu que ce Bateau eût demandé pour eux au Gouverneur de cette Isle une assurance pour y pouvoir retourner , parce qu'ils en étoient sortis sans commission ; mais le Bateau ne voulant point y aller à moins de six mille livres sterling payées d'avance , & eux n'étant point en état de

fait avec les Flibustiers en 1688. 337

de risquer cette somme, parce qu'à cause du renversement des Piperies, la plupart d'entr'eux avoient perdu, aussi-bien que plusieurs d'entre nous, l'argent qu'ils avoient. Ils demeurèrent avec les Indiens de Moustique, qui habitent quelques lieues au vent de l'embouchure de cette riviere, & qui leur sont affectionnés à cause des petites nécessités qu'ils leur apportent de la Jamaïque.

Ainsi ce Bateau n'étant d'aucune utilité à nos Anglois, ils eurent par politique la considération de nous en donner avis, espérant qu'en reconnoissance de ce bon Office nous obtiendrions du Gouverneur de St. Dominique la grace de leur donner asyle dans cette Isle. Nous reçûmes donc cette nouvelle par deux Indiens Moustiquois, qu'ils envoyèrent dans une Navette à notre rencontre jusqu'à quarante lieues, & qui nous dirent de ne descendre qu'au nombre de quarante hommes, parce que ce Bateau n'en pouvoit prendre davantage, à cause de sa petitesse, & du peu de vivres dont il étoit pourvu. Nous ne laissâmes pourtant pas de descendre tous tant que nous étions, c'est-à-dire cent vingt,

Tome III.

P

parce que chacun prétendoit être du nombre des quarante.

Quoique cette riviere que nous allons quitter, soit marquée sur quelques Cartes Espagnoles de quatre vingts lieues à droite toute pour arriver à la mer du Nord, nous en avons néanmoins fait par nos estimes plus de trois cents, ayant presque toujours couru au Sud-Est pour aller au Nord.

Le 9 nous arrivâmes heureusement à l'embouchure de la riviere, au Cap Gracia à Dios, & nous entrâmes dans la mer que nous reconnûmes avec beaucoup de plaisir être celle du Nord : nous fûmes obligés d'y attendre le Bateau Anglois qui étoit allé aux Isles de las Perlas, éloignées de ce Cap de douze lieues à l'Est, & nous y demeurâmes jusques au 14 avec les Mulâtres qui habitent ce lieu, & qui nous nourrirent pendant quelques jours du poisson de leurs varres.

Ce Cap qui est en terre ferme, est habité depuis long-temps par ces Mulâtres & par des Negres, tant hommes que femmes, qui s'y sont extrêmement multipliés, depuis qu'un Navire Espagnol, qui venoit de Guinée chargé de leurs Peres, s'étoit perdu pour avoir trop

approché de la terre, qui est dangereuse en ces endroits. Ceux qui échapperent du naufrage furent reçus humainement par les Indiens Moustiques des environs, qui furent ravis de la perte de ce Navire, & des Espagnols leurs ennemis qui le montoient.

Ces Indiens donnerent de la place à leurs nouveaux hôtes, qui la défrichèrent, & y bâtirent des cazes dans un très-beau pays de Savanes, qui s'étend aux environs du bord de la riviere, depuis son embouchure jusqu'à cinq ou six lieues en remontant son cours. Ils y planterent pour l'entretien de leur vie, du Mays, des Bananes & du Manioc, que les Indiens leur donnerent. Ils leur enseignerent aussi la composition d'une boisson fort nourrissante, qu'ils appellent du Hoon. Ils la préparent avec un fruit qui croît sur le haut du tronc d'une espece de palmier qui vient naturellement dans les bois, & dont la hauteur n'excede jamais dix pieds. Chacun de ces arbres ne produit qu'un gros bouquet ou grappe, dont la plupart sont suffisantes pour faire chacune la charge entiere d'un homme, chaque grain est de la grosseur & de la figure d'une olive; les uns sont jaunâtres, les autres

340 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
rougeâtres, renfermant dans un noyau
très-dur une amande extrêmement hui-
leuse. Ils pilent tout ensemble fruit,
noyau & amande, qu'ils font ensuite
bouillir dans l'eau, & c'est-là toute la
préparation qu'ils y font. Lorsque tout
est refroidi, ou encore tiède, ils en
passent à mesure, ce qu'ils veulent boire,
dans unealebasse percée de petits
trous comme une écumoire. Outre que
ce breuvage nourrit & engraisse beau-
coup, c'est encore le plus agréable de
tous ceux que j'ai trouvés chez les autres
Indiens. Aussi est-il particulier à cette
nation-ci.

Les Mulâtres sont tous de belle tail-
le, & vont entièrement nus, à l'excep-
tion de ce que l'honnêteté veut que l'on
couvre, la nature leur ayant donné
pour cela une espèce d'étoffe grisâtre,
qu'ils dépouillent d'un arbre appelé le
Palmiste bâtard : il en est enveloppé à
l'extrémité de son tronc, de la longueur
de quelques brasses, depuis l'origine des
branches jusqu'à quelques pieds au
dessous, suivant la grosseur de l'arbre.
Cette étoffe leur est encore d'un grand
secours pour faire des couvertures à se
couvrir pendant la nuit; cependant ceux
d'entr'eux qui sont le plus à leur aise

fait avec les Flibustiers en 1688. 341

ont des chemises & des caleçons que les Anglois de la Jamaïque leur apportent. Ce sont les gens du monde les plus hardis à s'exposer aux périls de la mer, & sans contredit les plus adroits à la pêche ; ils y vont dans de petites Navettes, où un autre, quelque bon homme de mer qu'il soit, n'oseroit se risquer. Cependant ils y demeurent trois ou quatre tout debout, ne branlant non plus, quelque temps qu'il fasse, que s'ils étoient d'une même pièce avec la Navette ; & pourvu qu'ils voient le Poisson, quelque enfoncé dans l'eau qu'il puisse être, ils sont assurés de le prendre en jettant leur varre dessus.

Ils rendent souvent de bons offices à nos Flibustiers, lorsqu'ils les prennent & les embarquent avec eux, sous promesse de participer aux prises qu'ils feront ensemble : ce qu'on ne manque pas d'exécuter fidèlement ; car si on les avoit trompés une fois, il ne faudroit plus compter sur eux : & cela est annexé à presque toutes les Nations Indiennes de ces climats, qui ne reviennent jamais lorsqu'on leur a manqué de foi.

Les anciens habitans de Moustique, qui regurent ceux dont je viens de par-

ler, sont établis à dix ou douze lieues au vent du Cap Gracia à Dios, dans des endroits qu'ils nomment Sambey & Sanibey. Ils sont fort paresseux, ne plantent, ni ne sement que très-peu de chose, & sont perpétuellement couchés dans des hamacs, qui sont des especes de lits branlans, sous leurs Ajoupas ou Baraques, pendant que leurs femmes les servent en beaucoup de choses qu'ils devroient faire. Quand la faim les presse, ils vont dans leurs Navettes à la pêche du poisson, où ils sont aussi extrêmement adroits. Lorsqu'ils en ont pris, ils viennent le manger, & ne remettent pas les pieds hors de chez eux, que la faim ne recommence à les presser.

A l'égard de leurs vêtemens, ils ne sont ni plus magnifiques ni plus amples que ceux des Mulâtres du Cap. Il n'y en a que très-peu d'entr'eux qui soient établis & sédentaires, les autres sont errans & vagabonds le long du rivage de la mer, & n'ont pour toute maison, ou pour se mettre à couvert, qu'une feuille de Latanier; de maniere que quand le vent chasse la pluie d'un côté, ils lui opposent leur feuille, derriere laquelle ils se mettent à l'abri, la tenant par la queue comme un écran. Quand le sommeil les

prend, ils font un trou dans le sable, où ils se couchent, ensuite ils se recouvrent avec le même sable, & ils font la même chose pour se mettre à couvert des insultes des Moustiques dont l'air est le plus souvent tout rempli. Ce sont de petits moucheronns que l'on sent plutôt qu'on ne les voit, & qui ont un aiguillon si piquant & si vénémeux, que lorsqu'ils l'appuient sur quelqu'un, il semble que ce soit un dard de feu qu'ils lui lancent.

Ces pauvres gens sont si tourmentés de ces fâcheux insectes, quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme lépreux, & je puis assurer, le sachant par ma propre expérience, que ce n'est pas un léger supplice que d'en être attaqué; car outre qu'ils font perdre le repos de la nuit, c'est que lorsque nous avons été réduits à aller le dos nu faute de chemises, l'importunité de ces animaux nous faisoit désespérer, & entrer dans des rages à ne nous plus posséder.

Quand ces Indiens vont en voyage, quelque court qu'il doive être, leurs femmes, leurs enfans, leurs chiens, & de petites bêtes fauves qu'ils ont apprivoisées, tout marche de compagnie. C'est

344 *Journal du Voyage à la Mer du Sud*,
une coutume que j'ai vu observer parmi toutes les nations d'Indiens de la terre ferme de l'Amérique : & quoique ceux dont je parle vivent aussi bestialement que tous les autres, ils sont cependant un peu moins farouches, à cause de la société qu'ils ont avec les Anglois, qui ne visent qu'à les attirer à eux pour tâcher de se rendre maîtres de leur pays où ils ont déjà quantité d'habitations.

Le 14 au soir le Bateau qui étoit allé aux Isles de Las Parlas, arriva au lieu où nous étions; à peine eut-il pris fond, qu'on courut en foule à son bord, parce que nous devions tirer au sort à qui s'y embarqueroit. Malgré cela nous ne laissâmes pas d'y entrer au nombre de cinquante; & comme nous avions été les plus alertes, nous ne jugeâmes pas à propos d'en descendre, pour risquer au hasard du jeu une chose dont nous nous trouvions déjà en possession. Cependant nous étions les uns sur les autres; mais de peur qu'il n'en entrât un plus grand nombre, nous levâmes l'ancre & nous partîmes.

Le maître du Bateau vouloit nous mener à la Jamaïque; mais ne sachant pas en quels termes la France étoit avec l'Angleterre, nous l'obligeâmes de nous por-

fait avec les Flibustiers en 1688. 345
ter à St. Domingue moyennant quarante
pieces de huit par tête ; nous allâmes faire
nos eaux aux Isles de Las Perlas ; & nous
en repartîmes le 16.

Le 17 nous doublâmes l'Isle de la
Catalina , appelée par les Anglois la
Providence, & où les Espagnols avoient
autrefois un beau Fort avec une petite
Ville, qui furent pris par des François
& des Anglois , sous le Pavillon de ces
derniers.

Le 18 nous nous mîmes à traverser
le Canal , quoiqu'il ventât une forte
brise d'Est. Le 24 nous terrîmes à Los
Jardinos , qui sont quantité de petites
Isles voisines de celle de Cuba , & le 29
nous fîmes de l'eau au port de Portilla
dans la même Isle de Cuba , lequel n'est
point habité.

Le 30 nous prîmes fond au Sud-
Sud-Est du Bourg de Baracoa, en la mê-
me Isle où nous surprîmes des chasseurs
du Bourg, que nous obligâmes de trai-
ter avec nous des viandes qu'ils avoient,
en les payant comme ils voulurent. Mais
cette largesse que nous leur faisons ne
provenoit que de l'incertitude où nous
étions, si la France étoit en guerre ou
en paix avec les Espagnols depuis que
nous n'avions pu prendre langue en

346 *Journal du Voyage à la Mer du Sud,*
terre Françoisse ; ensuite nous en repar-
tâmes & nous traversâmes à Saint Do-
mingue.

Le 6 Avril nous touchâmes à Nip-
pes, qui est un petit Bourgen cette côte,
distant de celui du petit Goave de sept
lieues, afin d'y apprendre des nouvelles
du pays. Pendant que nous y restâmes
mouillés, quelques-uns de nos gens eu-
rent l'esprit tellement égaré, & le cer-
veau si affoibli des miseres que nous avions
souffertes, qu'ils n'avoient l'imagination
remplie que d'Espagnols ; en sorte que
voyant de dessus le pont du Bateau, pas-
ser du monde à cheval le long du bord
de la mer, ils couroient à leurs armes
pour tirer dessus, croyant que c'étoient
les ennemis, quoique nous les assurassions
que nous étions au milieu de notre pro-
pre nation.

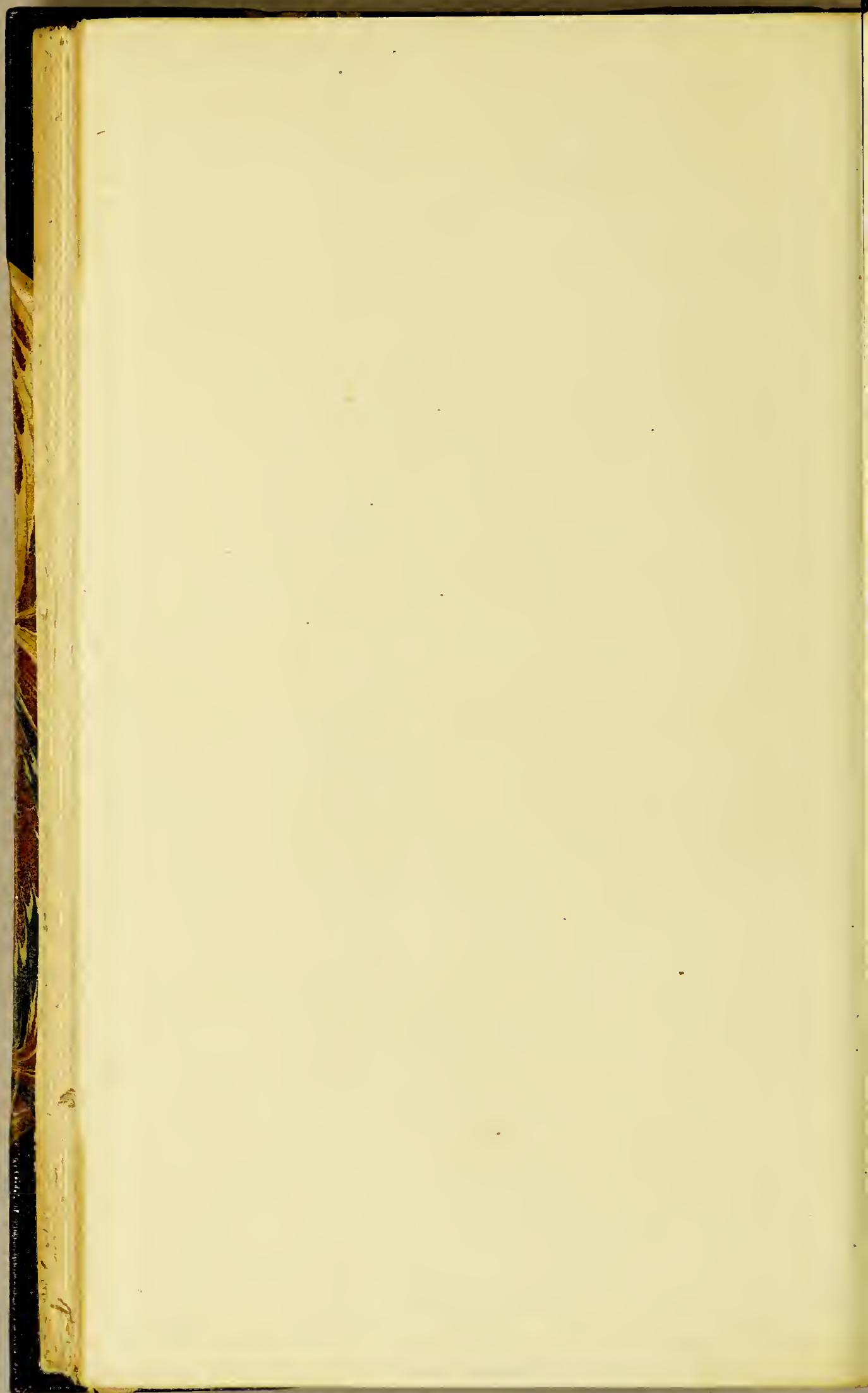
Le 8 nous quittâmes ce lieu, & nous
allâmes mouiller dans le port du petit
Goave, d'où nous étions partis il y
avoit près de quatre ans ; mais avant
que de nous mettre sous son Fort, j'allai
demander à Monsieur Dumas Lieute-
nant de Roi, une assurance qu'il nous
octroya, en l'absence de Monsieur de
Cussy Gouverneur, en vertu de l'amnis-
tie qu'il avoit plu à sa Majesté d'en-

fait avec les Flibustiers en 1688. 347

voyer en faveur de ceux qui avoient fait la guerre aux Espagnols depuis la paix ; car comme elle n'avoit été conclue qu'après notre départ, il nous avoit été impossible de l'apprendre en des lieux si éloignés, & où l'on nous croyoit entièrement perdus.

Enfin quand nous nous trouvâmes tous à terre avec un peuple qui parloit François, nous répandîmes des larmes de joie, de ce qu'après avoir couru tant de risques, de dangers & de périls, il avoit plu au Souverain Maître de la Terre & de la Mer, de nous en délivrer, & de nous remettre parmi des hommes de notre nation, pour pouvoir enfin revoir notre patrie. A quoi je ne puis m'empêcher d'ajouter, qu'en mon particulier j'avois si peu espéré d'en revenir, que je fus plus de quinze jours à prendre mon retour pour une illusion ; jusques-là même que j'évitois de dormir, de crainte qu'à mon réveil le ne me retrouvassé dans les pays d'où je sortois.

Fin du troisieme Tome.



E775
H673d
v.3





